

Journal of African Transformation

Reflections on Policy and Practice

Revue des mutations en Afrique

Réflexions sur les politiques et les pratiques

Volume 1, No. 1, 2015

ISSN 2411-5002



United Nations
Economic Commission for Africa



JOURNAL OF AFRICAN TRANSFORMATION

REVUE DES MUTATIONS EN AFRIQUE

Volume 1, No. 1, 2015

**Biannual Journal of
the Council for the Development of Social Science Research in Africa and
the United Nations Economic Commission for Africa**

**Revue biannuelle
du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique
et de la Commission économique des Nations Unies pour l'Afrique**

CODESRIA would like to express its gratitude to the Swedish International Development Cooperation Agency (SIDA), the International Development Research Centre (IDRC), the Ford Foundation, the Carnegie Corporation of New York (CCNY), the Norwegian Agency for Development Cooperation (NORAD), the Danish Agency for International Development (DANIDA), the French Ministry of Cooperation, the United Nations Development Programme (UNDP), the Netherlands Ministry of Foreign Affairs, the Rockefeller Foundation, the Open Society Foundations (OSFs), Trust Africa, UNESCO, UN Women, the African Capacity Building Foundation (ACBF) and the Government of Senegal for supporting its research, training and publication programmes.

Le CODESRIA exprime sa profonde gratitude à la Swedish International Development Corporation Agency (SIDA), au Centre de Recherches pour le Développement International (CRDI), à la Ford Foundation, à la Carnegie Corporation de New York (CCNY), à l'Agence norvégienne de développement et de coopération (NORAD), à l'Agence Danoise pour le Développement International (DANIDA), au Ministère Français de la Coopération, au Programme des Nations-Unies pour le Développement (PNUD), au Ministère des Affaires Etrangères des Pays-Bas, à la Fondation Rockefeller, à l'Open Society Foundations (OSFs), à TrustAfrica, à l'UNESCO, à l'ONU Femmes, à la Fondation pour le renforcement des capacités en Afrique (ACBF) ainsi qu'au Gouvernement du Sénégal pour le soutien apporté aux programmes de recherche, de formation et de publication du Conseil.

All editorial correspondence and manuscripts should be sent to:

Tous les manuscrits et autres correspondances à caractère éditorial doivent être adressés au :

Editor-in-Chief/Rédacteur en Chef

Journal of African transformation / Revue des mutations en Afrique

CODESRIA, Av. Cheikh Anta Diop x Canal IV

B.P. 3304, Dakar, 18524 Senegal.

Tel: +221 825 98 22 / 825 98 23 -

Fax: +221 824 12 89

Email: publications@codesria.sn or codesria@codesria.sn

Web Site: www.codesria.org

ISSN 2411-5002

Journal of African Transformation
Revue des mutations en Afrique

Volume 1, No. 1, 2015

Contents/Sommaire

<i>Editorial</i>	v
<i>Éditorial</i>	vii
1. African Economic Structural Transformation: A Diagnostic Analysis <i>Xiaoning Gong</i>	1
2. Processus d'émergence d'une nouvelle figure entrepreneuriale et esquisse de construction d'une société alternative au Cameroun : une approche perspectiviste et interdisciplinaire <i>Gérard Amougou</i>	23
3. Agriculture as Part of Africa' Structural Transformation <i>Carlos Lopes</i>	43
4. Analyse des canaux clés de transmission des effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise <i>Joseph François Cabral</i>	63
5. The Green Economy and Africa's Economic Transformation: A Balancing Act <i>Abdalla Hamdok</i>	85
6. Cinquante ans de planification du développement en Afrique : regard rétrospectif de quelques expériences continentales <i>Thérèse F. Azeng</i>	101
7. Caring for Social Transformation – The Public and Private Costs of Caring for Under-nourished Children in Africa <i>Takeyivaa Manuh and Carlos Acosta</i>	119
8. « L'accès durable des paysans à la terre : quel peut être l'apport des coopératives à la lutte contre l'accaparement des terres en Afrique ? » <i>Wilby Tadjudje</i>	135

Editorial

Felwine Sarr & Adebayo Olukoshi

The African continent is experiencing diverse dynamics of transformation. These mutations span the political, social, economic, cultural and technological spheres, with many of them straddling these domains and interacting with each other in very complex ways. They are occurring at multiple levels that include the very local, national, regional and global. They encompass changes in realms such as gender and intergenerational relations, family and household configurations, property regimes, international political economies, and politics, both local and national. While some of these transformations take on or aspire to a revolutionary character, others are of a slow evolutionary nature that, at any one moment, are hardly noticed but that leave significant stamps on social realities over time. The social recompositions taking place in the African continent are radically changing social exchanges and practices. Africa is also the place of a cultural modernity which manifests itself in the emergence of unique forms of sociability and political development.

Journal of African Transformation is engaged in analysing the historical roots of these processes, how they play out over time, their impact on lives on the continent, and the futures they portend for the African continent. Published in French and English, *Journal of African Transformation* seeks to contribute to the Pan-African project of integrating the continent across linguistic lines and countering the balkanisation of knowledge and practice across these lines. The journal seeks to bridge the gap between research and practice giving socio-economic practice, on the continent a firm basis in research. With contributions from both researchers and practitioners, articles routinely seek to draw out the practical policy implications and make recommendations for policymaking.

The points of view of economists, political analysts, sociologists, anthropologists, philosophers, scholars from different disciplines, outlooks and generations will be put in the limelight to decipher the ongoing dynamics, localise the emergence of radical novelty, think through the content of these projects in African societies, and analyse the potential of these changes. It will consist in contributing to the articulation of strong thinking focused on the destiny of the African continent that grasps the outstanding and the emerging, with regard to the political, the economic

and the social, but also while identifying the locations from where these new practices are articulated, and these new discourses and thought about the coming Africa are elaborated.

The thoroughly multi-disciplinary character of the journal will reflect the complex and interwoven nature of the transformative processes and agendas that characterise today's Africa.

This first issue presents articles dealing with questions related to economic structural transformation, agriculture, green economy, caring in the context of social transformation, human capital, entrepreneurship, development planning and farmers' sustainable access to the earth's land. In subsequent issues, various aspects addressing questions of structural transformation will be highlighted in articles by researchers and practitioners.

Éditorial

Felwine Sarr & Adebayo Olukoshi

Le continent africain fait actuellement l'expérience de profondes dynamiques transformationnelles. Celles-ci affectent plus particulièrement les sphères politiques, sociales, économiques, culturelles et technologiques et interagissent d'une manière complexe. Ces mutations s'opèrent à plusieurs niveaux : à l'échelle locale, nationale, régionale et globale, mais aussi dans les domaines des relations intergénérationnelles, de la configuration des familles et foyers, des régimes de propriété, de l'économie politique internationale, de la politique locale et nationale. Alors que certaines de ces transformations revêtent un caractère révolutionnaire d'autres, s'opèrent d'une manière plus lente et plus insidieuse. L'Afrique est aussi le lieu d'une modernité culturelle qui se manifeste dans l'émergence de formes inédites de sociabilité et de production du politique.

La *Revue des mutations en Afrique* analyse l'origine historique de ces processus, la manière dont ils opèrent dans le temps, leurs impacts sur la vie des individus, et les futurs qu'ils dessinent pour le continent africain. Publiée en français et en anglais, la *Revue des mutations en Afrique* a pour mission de contribuer au projet panafricain d'intégration du continent au-delà des barrières linguistiques en luttant contre la balkanisation de la connaissance et des pratiques. Cette revue a pour objectif de rapprocher la recherche de la pratique en fournissant une base scientifique solide à la pratique socioéconomique dans le continent. A travers les contributions de chercheurs aussi bien que de praticiens, les articles mettront constamment en exergue les implications pratiques des politiques et fourniront des recommandations dans leur formulation et leur mise en œuvre.

Les points de vue d'économistes, d'analystes politiques, de sociologues, d'anthropologues, de philosophes, d'intellectuels de différentes disciplines, seront présentés afin de décrypter les dynamiques en cours, de localiser l'émergence de changements radicaux, de réfléchir sur le contenu de ces mutations opérant dans les sociétés africaines, et enfin d'analyser la portée de ces changements. Il s'agira de contribuer à l'articulation d'une réflexion sur le destin du continent africain, scrutant l'encours et l'émergent d'un point de vue politique, économique et social tout en identifiant les lieux où s'élabore cette pensée de l'Afrique.

La nature pluridisciplinaire de la revue permettra une analyse complexe et enchevêtrée des processus de transformation qui caractérisent l'Afrique de nos jours.

Cette première édition propose des articles sur la transformation structurelle de l'économie, l'agriculture, l'économie verte, la prise en charge dans un contexte de transformation sociale, le capital humain, l'entrepreneuriat, la planification du développement et l'accès durable des paysans à la terre. D'autres aspects de cette problématique de la transformation structurelle seront mis en lumière dans les éditions qui suivront à travers des articles produits aussi bien par des chercheurs que des praticiens.

African Economic Structural Transformation: A Diagnostic Analysis

Xiaoning Gong*

Abstract

A diagnostic study of the African economic structure reveals that Africa's growth acceleration in recent years has not been associated with economic structural transformation. In general, the agriculture sector is still a major employer of the majority of the labour force albeit representing a small share of its value-added in total GDP. The service sector is the largest sector in GDP and in total employment for most African countries. This leaves only a few countries, in which the industry sector plays the role as the largest sector in output, but not in employment. Specifically, productivity in the agriculture sector is still relatively low. Among the four stages used to categorise the state of development in agriculture, i.e. the 'beginning', 'agricultural surplus', 'integration', and 'industrialisation', most African countries are at the beginning phase and only a few in the agricultural surplus phase. In the industry sector, along the inverted U-shape curve representing the two phases in the process of industrialization, the 'industrialisation' and 'deindustrialization' phases, the majority of African countries are in the stage of being 'not industrialised' with the exception of only two countries which are in the industrialised but not the deindustrialised stage. The service sector is dominated by traditional rather than modern services. Between the 'two waves' of the service sector, most countries are still in the first ('traditional') wave of the development of the service sector and have not started the second ('modern') wave. African countries have lacked industrialisation up until the most recent decade. The new ICT era, and globalization with foreign direct investment and global supply and value chains, have made the industrialisation process faster and easier than before and brought the opportunity for African countries to quickly catch up with the latest technology, and modern management knowledge and skills. Governments have more important roles to play in identifying proper and relevant industrial policies.

* Chief, Economic Statistics and National Accounts Section, African Center for Statistics, ECA, Addis Ababa. Email: xgong@uneca.org

Résumé

Un diagnostic sur la structure des économies africaines révèle que l'accélération de la croissance économique de l'Afrique ces dernières années n'a pas été associée à la transformation structurelle économique. Généralement, le secteur de l'agriculture mobilise toujours la majeure partie de la population active même s'il n'apporte qu'une petite part de valeur ajoutée PNB. Le secteur des services garde la plus grande part du PNB et emploie le plus dans les pays africains. Ce qui fait qu'il n'ya qu'un petit nombre de pays où le secteur industriel joue le plus grand rôle dans la production, et non pas dans l'emploi. En réalité, la productivité dans l'agriculture est toujours relativement basse. Parmi les quatre phases qui servent à catégoriser l'état de développement de l'agriculture, à savoir 'le début', 'le surplus agricole', 'l'intégration', et 'l'industrialisation', la plupart des pays africains sont à la phase initiale, et seul un petit nombre se trouve dans la phase de surplus agricole. Dans le secteur de l'industrie, sur la courbe inversée en forme d'U qui représente les deux phases du processus d'industrialisation, à savoir 'l'industrialisation' et 'la dé-industrialisation', la majorité des pays africains sont à la phase de 'non-industrialisés', à l'exception de deux pays seulement qui sont au stade d'industrialisés et non de dé-industrialisés. Le secteur des services est dominé par des services traditionnels et modernes. Entre les 'deux vagues' de ce secteur, la plupart des pays sont encore à la première ('traditionnelle') vague et n'ont pas encore entamé la seconde (moderne) vague. Jusqu'à la dernière décennie, les pays africains manquaient encore d'industrialisation. La nouvelle ère des TIC et la globalisation avec l'investissement extérieur direct, l'approvisionnement mondial et les chaînes de valeurs, ont rendu le processus d'industrialisation plus rapide et plus facile qu'avant et ont donné l'opportunité aux pays africains de vite se rattraper avec les nouvelles technologies, la connaissance et les capacités d'une gestion moderne. Les gouvernements ont un rôle plus important à jouer dans l'identification de politiques industrielles adéquates et pertinentes.

Introduction

Africa is rising. Among the top ten fastest growing economies in the world, six are in Africa. At the same time, Africa's growth is described as largely non-inclusive because of its limited contribution to job creation and overall improvement to people's living standards (ECA 2011). Growth so far has come from macro-economic reforms, better business environments, and higher commodity prices. To ensure that growth is sustainable and continues to improve the lives of the many, countries now need to vigorously promote economic structural transformation. Economic structural transformation is a dynamic process that is characterised by diversification, upgrading, and deepening of the production and export baskets, driven by the use of new production methods and processes and reallocation of the factors of

production across different productivity sectors. A declining share of the proportion of agriculture in GDP and employment will result in the rise of a modern industrial and service economy.

Therefore, through utilisation of improved technologies, investment in human capital and labour force productivity, lower transactions costs to connect and integrate economic activities, and more efficient allocation of resources, economic structural transformation provides an opportunity for African countries to strengthen productive capacities, enhance their competitiveness on international markets, provide more job opportunities, create higher incomes and wealth, improve living standards, reduce poverty, minimise inequalities, and achieve sustainable development.

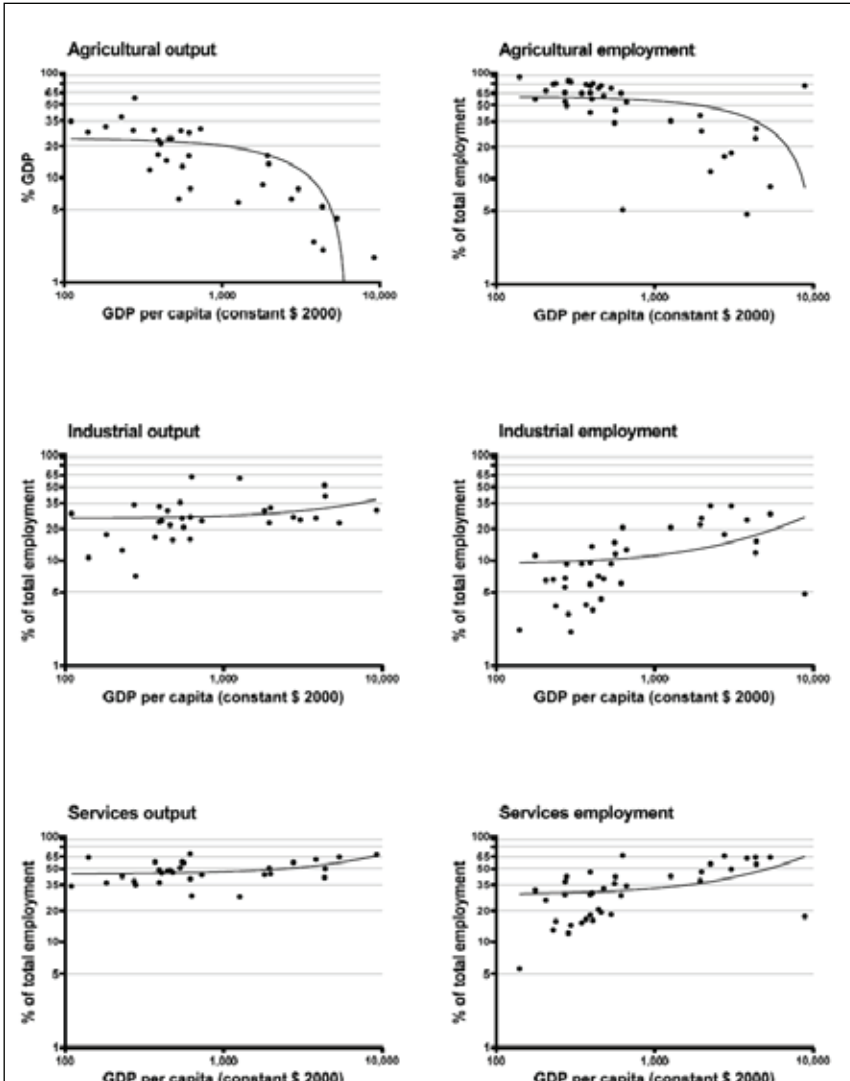
However, before designing and formulating economic strategies, policies, and plans to carry out economic structural transformation, we need to know where countries currently are in terms of the economic structures in Africa. By using the currently available statistical data, this paper tries to sketch such a picture, conduct a diagnostic study, and thus provide an indication of future prospects, and set out the implications for relevant policies and strategies. There are five sections. The next section gives an overview of the general structure of the African economy. It is followed by more detailed analyses of each of the three sectors of the economy, namely agriculture, industry and services. The last section summarises the major findings of this study and highlights implications and future prospects.

Overview of the General Economic Structure

In this section, an overview of the current economic structure in Africa is given.

The shares of output and employment in agriculture, industry, and services for all African countries for the latest year when data are available are given in Figure 1, which is based on one year and cross-country data. This shows that the structure of the three sectors in Africa is following the general pattern: when GDP per capita increases, the share of agricultural output measured by the value-added of agriculture decreases. The same occurs with agricultural employment. The decrease in agricultural output and employment both occur at the level of GDP per capita of about US \$1,000 measured at year 2000 constant prices. However the fall of agricultural output seems to be sharper and steeper than of agricultural employment. This reflects to some extent the slow increase in agricultural productivity: a greater employment share is needed for less output share. At the same time, both industrial output and employment are increasing and still on a rising trend. The same observation applies to both the output and employment of the service sector.

Figure 1: Output and Employment Shares in Agriculture, Industry and Services

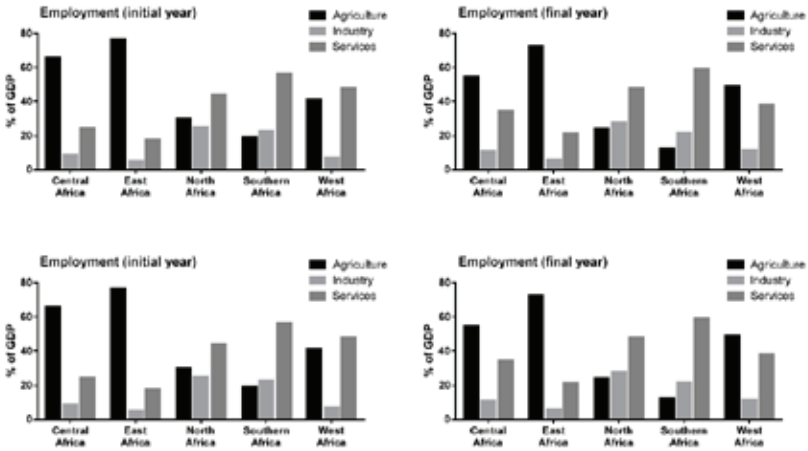


Source: World Bank, ADI (accessed September 2014).

The pattern shown in Figure 1 is further supported by two periods of time and disaggregated data as shown in Figure 2. Based on the output and employment data of agriculture, industry and services taken from the World Bank African Development Indicators (ADI), the total value-added of the sub-regions is calculated by using a weighted average derived from

the purchasing power parity (PPP) of the country data. Throughout this paper, for any country, the ‘initial year’ is defined as the earliest data point available during the period of study; in the case of Figure 1, the years are from 1960 to 2012; and the ‘final year’ is defined as the latest data point available between the same years. A caution is that not all data for every country are available.

Figure 2: Output and Employment Shares in Africa (% of GDP and total employment, latest year)



Source: World Bank, ADI (accessed September 2014).

Figure 2 thus gives a picture from the sub-regional perspective: a decrease of agricultural output occurs in all the five sub-regions. Depending on the initial levels, the speed of decrease varies. An increase of industrial output occurs in all the five sub-regions except in Southern Africa where industrial output has slightly decreased. Also, except in Central Africa, where the share of industrial output is higher than the share of agriculture and services outputs, in all the other sub-regions, service output has a higher share than that of agriculture and industry. The shares of output of the service sector are increasing in all the sub-regions except in Central Africa where the share of the output of service declined between the two selected points of time. The changes in the share of employment of the three sectors for the five sub-regions give a mixed picture. Employment in the service sector is falling in West Africa while rising in all other sub-regions.

Table 1 below provides further more detailed information on individual countries to show the largest sectors as part of GDP and the largest sector in their total employment.

Table 1: Largest Sector in African Economies (initial year and latest year)

Largest Sector in Economies (initial year)			
	Agriculture	Industry	Services
Largest sector in GDP	Botswana, Chad, DRC, Guinea, Malawi, Mozambique, Rwanda, Sierra Leone, Tunisia, Uganda	Equatorial Guinea, Eritrea, Ethiopia, Gabon, Swaziland	Algeria, Angola, Benin, Burkina Faso, Burundi, Cameroon, Cape Verde, Central African Republic, Comoros, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Egypt, Gambia, Ghana, Kenya, Liberia, Libya, Mali, Mauritius, Namibia, Niger, Nigeria, São Tomé and Príncipe, Senegal, Seychelles, Somalia, South Sudan, Sudan, Tanzania, Togo, Zambia, Zimbabwe
Largest sector in total employment	Algeria, Botswana, Burkina Faso, Burundi, Cameroon, Cape Verde, Chad, DRC, Egypt, Equatorial Guinea, Eritrea, Ghana, Guinea, Kenya, Mali, Namibia, Rwanda, São Tomé and Príncipe, Senegal, Sierra Leone, Sudan, Togo, Tunisia, Uganda, Zambia, Zimbabwe	Benin	Angola, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Ethiopia, Gabon, Lesotho, Liberia, Mauritius, Swaziland

Largest Sector in Economies (final year)			
	Agriculture	Industry	Services
Largest sector in GDP	Central African Republic, Comoros, Guinea, Seychelles, Sierra Leone, Somalia	Angola, Congo, Djibouti, Equatorial Guinea, Eritrea, Ethiopia, Gabon, Swaziland	Algeria, Benin, Botswana, Burkina Faso, Burundi, Cameroon, Cape Verde, Chad, Côte d'Ivoire, DRC, Egypt, Gambia, Ghana, Kenya, Liberia, Libya, Malawi, Mali, Mauritius, Mozambique, Namibia, Niger, Nigeria, Rwanda, São Tomé and Príncipe, Senegal, South Sudan, Sudan, Tanzania, Togo, Tunisia, Uganda, Zambia, Zimbabwe
Largest sector in total employment	Algeria, Burkina Faso, Burundi, Cameroon, Chad, DRC, Egypt, Equatorial Guinea, Eritrea, Ghana, Guinea, Mali, Mauritius, Rwanda, Senegal, Sierra Leone, Sudan, Togo, Tunisia, Uganda, Zimbabwe		Angola, Benin, Botswana, Cape Verde, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Ethiopia, Gabon, Kenya, Lesotho, Liberia, Namibia, São Tomé and Príncipe, Swaziland, Zambia

Source: Author based on World Bank, ADI (accessed September 2014).

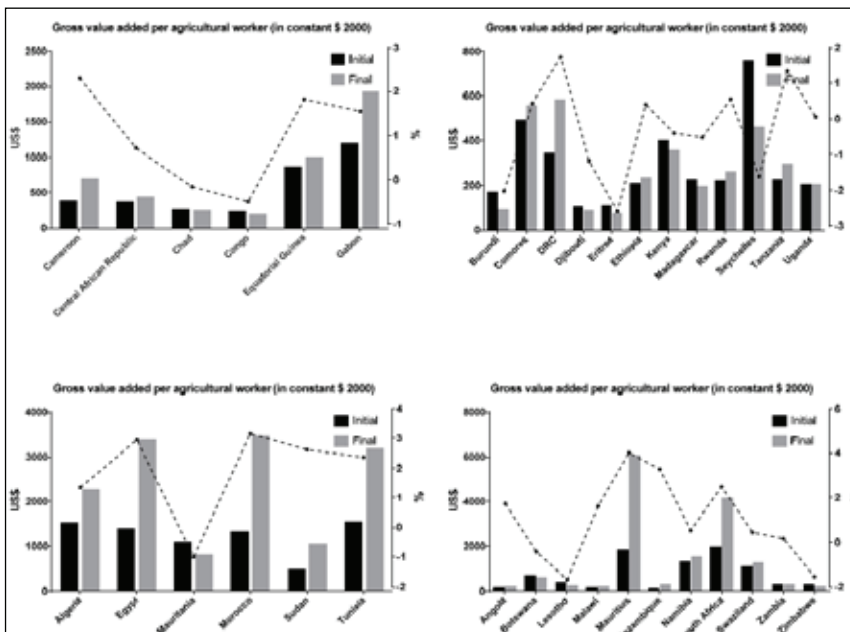
Some observations are in order: first, in the initial year, there are only five countries from all African economies that have industry as the largest sector in their GDP; and only one country has industry as the largest employment sector. In the final year, there are only eight countries that have industry as the largest sector in GDP and there is no country that has industry as the largest sector in employment. In addition to the initial five countries, three countries – Angola, Congo, and Djibouti – have joined the rank. Second, for a majority of the countries, the service sector represents the largest sector in GDP. Third, agriculture is the largest employment sector for a majority of the countries while the share of agricultural output in GDP has been declining.

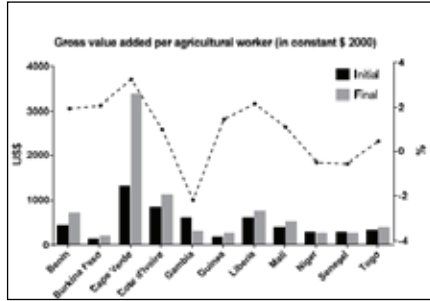
The data in Africa has reinforced the evidence that the process of economic structural transformation has been moving employment and output from the agriculture sector to industry and services sectors. While factors that affect the direction and pace of structural transformation of an economy may include demand and supply factors, demographic and geographic variables, organisational capabilities, institutions, and policies and actions, each sector has its own development paths and stages to go through. In the following three sections, we examine more closely what the paths and stages of development are in each of the three sectors, agriculture, manufacturing and services, of African countries.

Agricultural Sector

The productivity of the agricultural sector plays an important role in defining the stage of agricultural development. It is the increase of agricultural productivity that causes the reduction of employment in the agricultural sector. Figure 3 shows the changes in agricultural productivity in different countries for the period 1960-2012. The percentage change was calculated by comparing the initial and final years of data for each country. There are five charts, one for each of the sub-regions in Africa.

Figure 3: Gross Value-added per Agricultural Worker (in constant US\$ of year 2000, and annualized growth, initial and final years)





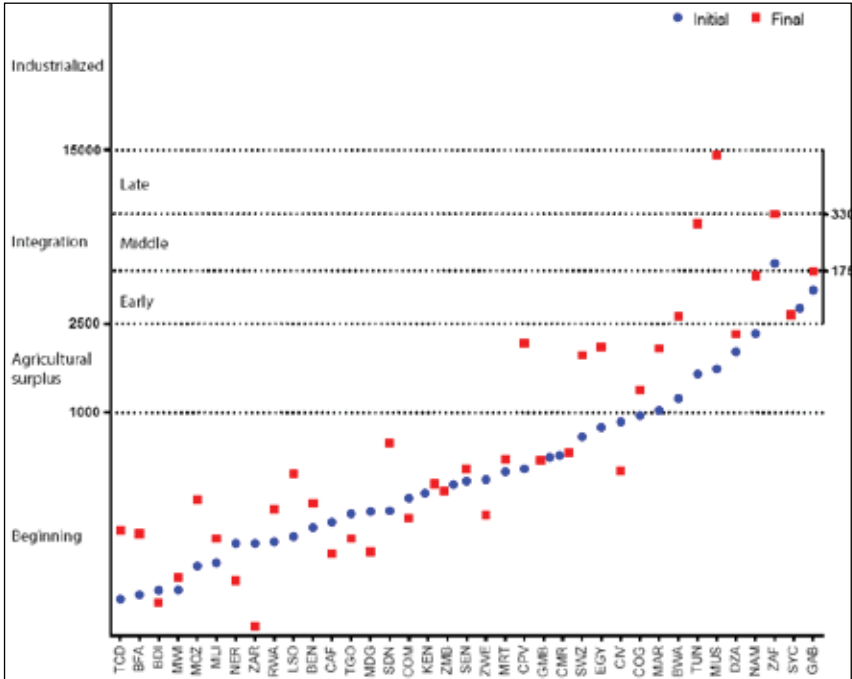
Source: World Bank, ADI (accessed September 2014).

During the period of our analysis, the productivity of agriculture in about a quarter of the countries in Africa has been falling, ending up with a negative percentage increase. As a result, most African countries could not reduce the large proportion of people employed in the sector and keep the agricultural sector as the largest sector in total employment.

A useful way to characterise the degree of transformation in Africa’s agriculture is to follow Timmer’s (1988) approach of defining agriculture into four phases: the beginning stage; agricultural surplus; integration; and industrialisation. This provides a summary of the state of agriculture and the basis for a proper assessment of the sector’s prospects. At the beginning stage, the productivity of agricultural labour starts to increase. Eventually, productivity rises sufficiently to enable a transition to the second phase of agricultural surplus. The surplus allows industry and services to grow by mobilising labour, savings, and tax revenues from the agriculture sector. In the integration phase, industry and services become increasingly significant – agricultural development depends on its being progressively linked to the rest of the economy through improved infrastructure and the development of markets. When integration is successfully completed, the economy is deemed industrialised. At this phase, surplus labour in agriculture will have been absorbed by the other sectors of the economy and labour productivity in agriculture is like that of industry and services.

The diagram in Figure 4 below was constructed by using ‘output per worker’ measured in constant US\$ of year 2000 for the period 1980 to 2010.

Figure 4: Stages of Agricultural development in Africa, Timmer’s Classification, (initial and final years)



Source: Author, based on World Bank, ADI (accessed September 2014).

The stages are defined by income level measured by GDP per capita and agricultural productivity. High income refers to GDP per capita at US \$15,000 and above. Middle income is equal to US \$2,500–\$15,000 GDP per capita. Low income represents those with GDP per capita of US \$2,500 or less. The sub-stages under the integration phase are as follows: middle-income economies with labour productivity of US \$1,750 or below are in the early integration phase; those between US \$1,750 and US \$3,300 are in the middle integration phase; and those above US \$3,300 are in the late integration phase. Due to scarcity of data points, the agriculture value-added per worker (constant US\$ in year 2000) of the initial year is the calculated average between the years of 1980-1990. That of the final year is a calculated average between the years of 2001 and 2011.

Table 2 provides the list of country codes and their corresponding country names as used in Figure 4.

Table 2: Country Names and Country Codes Used in Figure 4

Code	Country Name	Code	Country Name	Code	Country Name
AGO	Angola	GHA	Ghana	RWA	Rwanda
BDI	Burundi	GIN	Guinea	SDN	Sudan
BEN	Benin	GMB	Gambia, The	SEN	Senegal
BFA	Burkina Faso	GNB	Guinea-Bissau	SLE	Sierra Leone
BWA	Botswana	GNQ	Equatorial Guinea	SOM	Somalia
CAF	Central African Republic	KEN	Kenya	SSD	South Sudan
CIV	Côte d'Ivoire	LBR	Liberia	STP	São Tomé and Príncipe
CMR	Cameroon	LSO	Lesotho	SWZ	Swaziland
COD	Congo, Dem Rep.	MAR	Morocco	SYC	Seychelles
COG	Congo, Rep.	MDG	Madagascar	TCD	Chad
COM	Comoros	MLI	Mali	TGO	Togo
CPV	Cape Verde	MOZ	Mozambique	TUN	Tunisia
DJI	Djibouti	MRT	Mauritania	TZA	Tanzania
DZA	Algeria	MUS	Mauritius	UGA	Uganda
EGY	Egypt, Arab Rep.	MWI	Malawi	ZAF	South Africa
ERI	Eritrea	NAM	Namibia	ZMB	Zambia
ETH	Ethiopia	NER	Niger	ZWE	Zimbabwe
GAB	Gabon	NGA	Nigeria		

As shown in Figure 4, most of the countries are still at the 'beginning' phase of the development of agriculture. About six countries have moved into the range of 'agricultural surplus' and about seven countries are in the phase of 'integration'. None of the countries have yet reached the stage of 'industrialised' agriculture.

More specifically, in both the initial and final years, i.e. 1980 and 2010, there was no country that had reached the industrialised phase. In the initial year, i.e. 1980, there were only three countries in the early stage of the integration phase: ZAF (South Africa), SYC (Seychelles), and GAB (Gabon). In the final year, i.e. 2010, four more countries, in addition to ZAF (South Africa), SYC (Seychelles), and GAB (Gabon), had joined the integration phase: BWA (Botswana), TUN (Tunisia), MUS (Mauritius), and NAM (Namibia); while MUS (Mauritius) had jumped from the agricultural surplus phase to the late stage of the integration phase. For the remaining six countries, two were in the middle stage of the integration phase: TUN (Tunisia) and ZAF (South Africa); and the remaining four countries were in the early stage of the integration phase: BWA

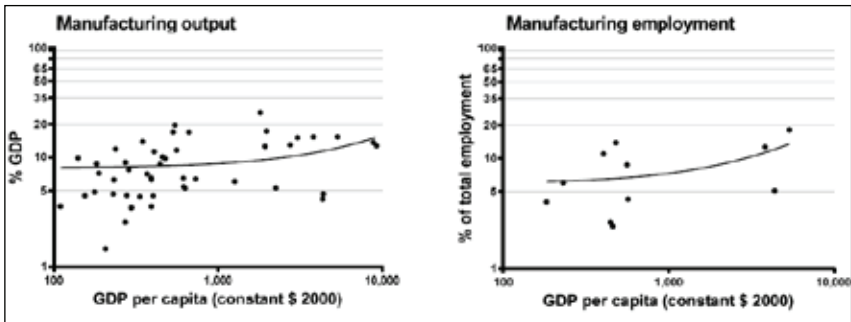
(Botswana), NAM (Namibia), SYC (Seychelles), and GAB (Gabon). There were six countries in the agricultural surplus phase in the initial year: MAR (Morocco), BWA (Botswana), TUN (Tunisia), MUS (Mauritius), DZA (Algeria), and NAM (Namibia). As shown above, four of them had moved up to the integration phase: BWA (Botswana), TUN (Tunisia), MUS (Mauritius), and NAM (Namibia). Two countries, MAR (Morocco) and DZA (Algeria), joined by four more countries, CPV (Cap Verde), SWZ (Swaziland), EGY (Egypt), and COG (Congo, Rep.), formed the new six countries that were in the agricultural surplus phase in the final year (2010). Besides these total thirteen countries – i.e. one quarter of the total countries, six in the integration phase and seven in the agricultural surplus phase – all other African countries, i.e. 76 per cent of the total countries, still remained in the same beginning phase after the three decades, 1980-2010. Given their income per capita, the productivity of agricultural labour in these economies has not increased significantly.

Industrial Sector

The share of manufacturing output and employment against real GDP per capita is shown in Figure 5. The data for manufacturing employment are especially scarce. Presently only about eleven countries have reported such data to the concerned international and regional organisations, which is what are thus available to the international community.

Figure 5 shows that both the percentage of manufacturing output measured by the value added to total GDP and the percentage of manufacturing employment relative to total employment are showing an increasing trend in their shares along with the income level measured by GDP per capita at constant US\$ in year 2000.

Figure 5: Manufacturing Output and Employment Shares



Sources: GGDC. 10-Sector Database and World Bank, ADI (accessed September 2014).

The degree of industrialisation is usually described by an inverted U-shape curve representing the two phases in the process of industrialization (ADB 2013). The first is the industrialisation phase where employment and output shares increase up to a specific level of income per capita. This is followed by the second phase, i.e. the de-industrialisation phase where both employment and output shares decline. The pattern is driven by demand and supply factors that derive from structural transformation. On the demand side, as per capita income rises, the proportion of income spent on food declines, which leads to a shift in the pattern of demand from agricultural products to manufactured products and services. On the supply side, when the productivity of agriculture increases, it frees up more labour to move out of agriculture into industry and service sectors. As the country develops further, demand shifts increasingly toward services, and the share of expenditure devoted to manufacturing stabilises and, then ultimately falls in relative terms. The share of employment in manufacturing should also stabilize and eventually fall.

De-industrialisation appears to mainly reflect the impact of the differences in growth of labour productivity between manufacturing and services. If labour productivity in manufacturing increases consistently, then services will have to absorb an ever greater share of total employment, just to keep their output rising in line with that of manufacturing. The continuous increase in the share of employment in services reflects both the shift in employment from agriculture to services during the industrialisation phase and later, from manufacturing to services during the de-industrialisation phase.

There is another reason for the shift in employment: as economic specialisation and automation increase with economic growth, it becomes efficient for services once provided within a firm or household to be contracted out to experts outside the organisation. Legal, accounting and data processing services are examples for firms; day care, housekeeping and restaurants are examples for households. This may mean two things. Firstly, that the same volume of services is being provided as before, but that these services are now measured as a separate market activity. Secondly, increased specialisation can lead to higher quality and/or lower average costs for some services, which would increase the demand for and production of such services.

To identify the turning points in the shares as well as the related income level at which de-industrialisation starts, ADB (2013) ran a regression analysis based on the data of both industrialised and developing economies. The result of their analysis was that the manufacturing share peaks at about 18 per cent for both output and employment, which occurs at an income level of about US \$8,000 GDP per capita.

Table 3 shows the year when the highest share was obtained and the actual value of the highest share of manufacturing output and employment. The average of the value of the highest share of output is 12.9 per cent and the average of the value of the highest share of employment is 11.2 per cent. The correspondent figures in Asia are 27.8 per cent and 20.8 per cent, and in the OECD countries are 25.9 per cent and 25.7 per cent respectively.

Table 3: Peak Manufacturing Share in Output and Employment, African Economies

Economy	Output			Employment		
	Data since	Year when highest share was obtained	% value of highest share	Data since	Year when highest share was obtained	% value of highest share
Botswana	1965	1976	9.3	1991	1991	6.2
Ethiopia	1981	1985	7.8	1991	2010	6.1
Ghana	2000	2000	9.0	1991	1991	13.8
Kenya	1964	1993	11.6	1991	2008	14.5
Malawi	1975	1992	16.5	1991	2010	4.0
Mauritius	1976	2001	20.9	1991	1991	32.5
Nigeria	–			1991	1991	11.8
Senegal	1979	1996	13.9	1991	2010	8.8
South Africa	1960	1981	19.3	1991	1991	20.5
Tanzania	1990	2011	10.1	1991	2010	2.4
Zambia	1965	1992	10.9	1991	1991	3.0

Source: Author based on World Bank, ADI (accessed September 2014).

Using the ADB 18 per cent shares of manufacturing output and employment that marks the start of de-industrialisation as the criteria, one can classify the economies into three groups: first, economies that have industrialized and de-industrialized (in output and in employment); second, economies that have industrialised but not de-industrialised; and third, economies that never industrialised. In this group, the share of manufacturing never reached 18 per cent on a sustained basis.

Table 4 shows industrialisation, de-industrialisation, and non-industrialization in Africa including industrialised and de-industrialized, industrialised and not de-industrialised, and not industrialised countries

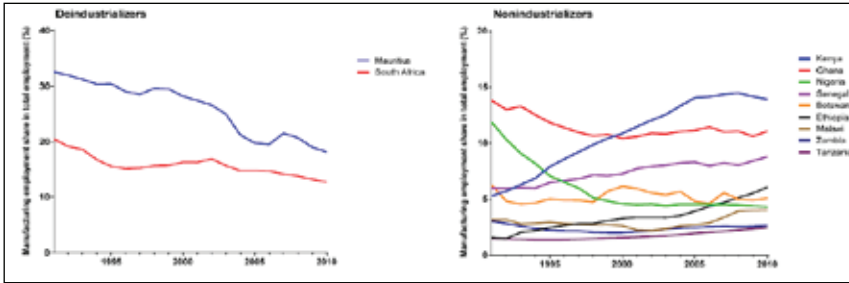
based on the breakdown by output and employment. Measured by output, Mauritius and South Africa are in the zone of ‘industrialised and not de-industrialised’ and none of the countries have reached ‘industrialised and de-industrialised’. A majority of countries are still in the range of ‘not industrialised’. Measured by employment, only Mauritius has reached to the range of ‘industrialised and de-industrialised’ and none of the countries are in the ‘industrialised and not de-industrialised’ category. A majority of the countries again fall in the area of ‘not industrialised’.

Table 4: Industrialisation, de-industrialisation, and non-industrialisation in Africa

Industrialised and de-industrialised	Industrialised and not de-industrialised	Not industrialised
Output		
	Mauritius, South Africa	Botswana, Ethiopia, Ghana, Kenya, Malawi, Senegal, Tanzania, Zambia
Employment		
Mauritius		Botswana, Ethiopia, Ghana, Kenya, Malawi, Senegal, South Africa, Tanzania, Zambia

Source: Author based on ECA database, GGDC. 10-Sector Database, and World Bank, ADI (accessed September 2014).

Table 4 shows that development stages of the industrial sector are consistent with the development phases of the agriculture sector as revealed in Figure 4. While there was no country in Africa that had reached the industrialised phase, as demonstrated by looking at the agricultural sector, there was no country that had reached to ‘industrialised and de-industrialised’ phase for both output and employment in the manufacturing sector. Judged by both output and employment, only Mauritius and South Africa have reached and almost reached the phase of ‘industrialised and not de-industrialised’ in the industry sector; while both countries have reached the late stage of the integration phase in the agricultural sector. All the rest of the countries are still not yet industrialised.

Figure 6: Africa's De-industrialisers and Non-industrialisers

Sources: ECA database; GGDC, 10-Sector Database; and World Bank, ADI (accessed September 2014).

As shown in the first panel of Figure 6, the proportions of manufacturing employment in Mauritius and South Africa have been declining since 1990, while, in the second panel, the proportions of manufacturing employment in the following nine countries – Kenya, Ghana, Nigeria, Senegal, Botswana, Ethiopia, Malawi, Zambia and Tanzania – have been increasing during the same period but have not yet reached the turning point and thus they are non-industrialisers: that is, they have not yet entered the industrialisation zone.

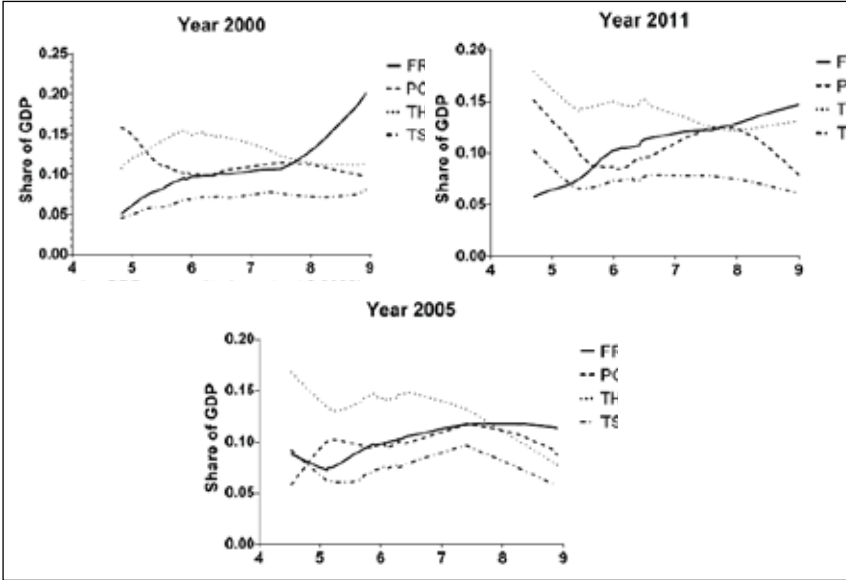
Service Sector

The seemingly unusual high share of the service sector as a proportion of GDP at a relatively low level of per capita income (GDP) in African countries, as shown in Figures 1 and 2, can be nicely explained by the ‘two waves of service-sector’ model proposed by Eichengreen and Gupta (2013). In their model, there is a first wave of service sector growth in countries with relatively low levels of per capita GDP and a second wave in countries with higher per capita incomes. The first wave is made up primarily of traditional services and the second reflects increased scope for producing and exporting modern services.

Figure 7 replicates a similar approach used by Eichengreen and Gupta (2013) with data from all African countries, whenever available (using GDP per capita in constant US\$ of year 2000 as throughout this paper), i.e. this uses Lowess plots to the relationship between per capita income and share of services in GDP with four sub-sectors i.e. FRB, THR, TSC, and PCSP, for the three years of 2000, 2005 and 2011:

- FRB: Financial intermediation, real estate, renting, and business activities,
- PCSP: Public, community, social, and personal services,
- THR: Trade (wholesale and retail), hotel, and restaurant services, and
- TSC: Transport, storage, and communication services.

Figure 7: Services and Development in Africa: Sector Shares – a two-wave pattern (Lowess regressions)



Source: Author’s Calculations based on ECA database (accessed September 2014).

The thresholds that demarcate the three phases, i.e. the two waves of the service sector, are identified first at a log per capita GDP of 6.0 that is approximately US \$403, and second at a log per capita income of 7.75 that is approximately US \$2,322. According to Eichengreen and Gupta (2013), this is interpreted as follows: for income levels below US \$403 the share of services in GDP increases at a decreasing rate, that is the first wave; between US \$403 and US \$2,322, the share of services increases linearly with respect to per capita income; and for incomes above US \$2,322, the share of services increases at an increasing rate, that is the second wave. The fastest growth sub-sectors in the first wave or Phase 1 are PCSP and THR; while the fastest growth sub-sectors in the second wave or Phase 3 are FRB and TSC.

Table 5: African Economies: The Two Waves of the Service Sector

	Phase 1 (first wave)	Phase 2	Phase 3 (second wave)
2000	Angola, Benin, Burkina Faso, Burundi, Central African Republic, Chad, Comoros, DRC, Eritrea, Ethiopia, Ghana, Guinea, Guinea Bissau, Lesotho, Liberia, Madagascar, Malawi, Mali, Mozambique, Niger, Nigeria, Rwanda, Sierra Leone, Tanzania, Togo, Uganda, Zambia	Algeria, Cameroon, Cape Verde, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Egypt, Gambia, Kenya, Mauritania, Morocco, Namibia, São Tomé & Príncipe, Senegal, Sudan, Swaziland, Tunisia, Zimbabwe	Botswana, Equatorial Guinea, Gabon, Libya, Mauritius, Seychelles, South Africa
2005	Benin, Burkina Faso, Burundi, Central African Republic, Chad, Comoros, DRC, Eritrea, Ethiopia, Ghana, Guinea, Guinea Bissau, Liberia, Madagascar, Malawi, Mali, Mozambique, Niger, Rwanda, Sierra Leone, Tanzania, Togo, Uganda, Zambia, Zimbabwe	Algeria, Angola, Cameroon, Cape Verde, Congo, Côte d'Ivoire, Djibouti, Egypt, Gambia, Kenya, Lesotho, Mauritania, Morocco, Nigeria, Senegal, Sudan, Swaziland	Botswana, Equatorial Guinea, Gabon, Libya, Mauritius, Namibia, Seychelles, South Africa, Tunisia
2011	Benin, Burkina Faso, Burundi, Central African Republic, Chad, Comoros, DRC, Eritrea, Ethiopia, Guinea, Guinea Bissau, Liberia, Madagascar, Malawi, Mali, Niger, Rwanda, Sierra Leone, Togo, Uganda, Zimbabwe	Algeria, Angola, Cameroon, Cape Verde, Congo, Côte d'Ivoire, Egypt, Gambia, Ghana, Kenya, Lesotho, Mauritania, Morocco, Mozambique, Nigeria, Senegal, Sudan, Swaziland, Tanzania, Zambia	Botswana, Equatorial Guinea, Gabon, Libya, Mauritius, Namibia, Seychelles, South Africa, Tunisia

Source: Author based on ECA database (accessed September 2014).

Table 5 uses the estimated regressions for the four service sub-sectors in Figure 7 to position African economies in the two waves at three points in time. The Table shows when countries pass through each of the two waves. For example, a majority of the countries are still in the first wave or Phase 1 in the development of the service sector. Eighteen countries were in Phase 2 and only seven countries were in Phase 3 or the second wave in the development of a service sector in 2000. Between 2000 and 2005, three countries, Angola, Lesotho and Nigeria, managed to move from the first wave i.e. Phase 1 into Phase 2, and two countries – Namibia and Tunisia – moved from Phase 2 into the second wave or Phase 3. Between 2005 and 2011, four countries – Ghana, Mozambique, Tanzania, and Zambia – moved out of the first wave and into Phase 2 but no additional country moved from Phase 2 to Phase 3.

The characteristic services in the first wave or Phase I are PCSP and THR, i.e. trade (wholesale and retail), hotel, and restaurant services, and public, community, social, and personal services, representing the traditional services. They are typically low skilled, non-tradable, and relatively insignificant users of information and communication technology (ICT), with low income elasticity of demand. The characteristic services in the second wave or Phase III are FRB and TSC, i.e. financial intermediation, real estate, renting, business activities, and transport, storage, and communication services, representing the modern services. Some of them are significant users of ICT and skilled labour, and are tradable. Thus their growing importance could be due to technological change enhancing their tradability and reducing costs of production. They tend to feature high income elasticity of demand and a high leisure elasticity of demand as well as technological progress and learning through exporting. Thus, the patterns in the growth of different services are broadly due to a combination of factors such as differing income elasticities of demand, tradability, skill intensity, differential rates of productivity growth, and the out-sourcing of intensive labour activities from manufacturing.

Summary and Implications of the Observations

To summarise the observations from the above sections, we have found the following facts about the current status of economic structural transformation in Africa:

- First, Africa's growth acceleration in recent years has not been associated with economic transformation. The growth is therefore non-inclusive and is not sustainable.
- Second, despite the fact that the share of its value-added to the total GDP is relatively small, agriculture is still the major employer of

the majority of the labour force. The service sector is the largest sector represented in GDP and in total employment terms for most countries in Africa. Only a minority of countries have the industrial sector as being the largest sector in output, but not in employment.

- Third, in the agriculture sector, productivity is still relatively low. A negative increase in productivity was observed in a number of countries for the period of this study. Agriculture in most countries is mainly at the 'beginning' phase and only a few countries are in the 'agricultural surplus' phase before reaching the phases of 'integration' and being 'industrialised'.
- Fourth, in the industry sector, a majority of countries are in the stage of 'not industrialised' with the exception of only two countries, Mauritius and South Africa, which are in the stage of being 'industrialised and not de-industrialised'; i.e. not yet fully in the stage of being 'industrialised and de-industrialised'.
- Fifth, the service sector: most countries are still in the first wave of the development of the service sector and have not started the second wave yet. This sector is dominated by traditional rather than modern services.

Industrialisation is very important to increase the productivity of both agriculture and service sectors and to increase the income level of economies in Africa. For the development of the service sector also relies on the development of industrialisation. African countries have however until the last decade lacked industrialisation. In terms of industrialisation, development in Africa is in a relatively early stage. If following the conventional path of development, it will take a long time for African countries to reach higher stages of developments in agriculture, industries and services. What are the future prospects and how should the continent proceed from here? The picture seems to be pretty gloomy.

The good news is that, according to Baldwin (2011) and also as observed in many African countries' recent experiences, the new ICT era has made industrialisation faster and easier than before. The inflow of foreign direct investment (FDI), international supply chains, or global value-added chains have brought the opportunity for African countries to quickly catch up with the latest technology and modern management knowledge and skills. Governments have more important roles to play in defining the proper and relevant industrial policies, which are different from what used to be in the past.

Before the mid-1980s, industrialisation meant to build the whole domestic supply chain at home, in which a deep industrial base was a prerequisite, but a large market was necessary to support the industrial base.

The search for markets was thus a key element of industrialisation policy. It could take decades, due to learning-by-doing to create and coordinate the vast array of necessary competencies. ICT has dramatically reduced the cost of coordinating complex activities at a distance and made the geographical dispersal of supply chains feasible and profitable. It has created a strong incentive for rich-nation firms to off-shore segments of their value chains to developing nations in order to profit from the combination of their technology with low-wage labour available in the developing countries.

Nowadays, industrialisation is becoming less lumpy, faster and easier. By joining a supply chain, it is possible for a developing country to switch from a zero-indigenous industry situation to become a globally competitive exporter of a particular part. A developing country can industrialise and thus revolutionize the output of its industry almost overnight; and at the same time, there is no need for the time-consuming nurturing of an industrial base and investment in a broad range of technical competencies. Off-shored factories arrived with elements that took Korea and Taiwan decades to develop domestically: world-class technology, management, quality control, a ready-made market, and thus demand having already been found.

In the new ICT era, the role of government becomes even more important. This cannot be performed by individuals and the private sector. The whole spectrum of economic structural transformation policies has also changed. The policies needed are thus not to build their own industrial enterprises but rather for policymakers to design and establish the right policies and regulations that are conducive to the global value-added chains and FDI, including, for example, import regulation and taxes, income and enterprise taxes, establishing industrial zones, and providing needed infrastructure, facilities, transportation systems, a hospitable business environment, and suitable human capital and labour force. To have a good understanding of the new paradigm of industrialisation is very important. Not following this properly may lead to misinterpretation of data and inattention to important policy questions.

Acknowledgments

The author would like to thank Jimmy Ocitti for valuable advice, the anonymous referee for insightful comments, and Ian Gong for able assistance. The usual disclaimers apply.

References

- Asian Development Bank (ADB), 2013, 'Asia's Economic Transformation: Where to, How, and How Fast?', *Key Indicators for Asia and the Pacific 2013* Special Chapter, Mandaluyong City: ADB.
- Baldwin, R., 2011, 'Trade and Industrialization after Globalization's 2nd Unbundling: How Building and Joining a Supply Chain Are Different and Why It Matters'. NBER Working Paper Series 17716, MA, USA.
- ECA and AUC, 2011, *Economic Report on Africa Governing Development in Africa – the Role of the State in Economic Transformation*, Addis Ababa: ECA.
- Eichengreen, B., and Gupta, P., 2013, 'The Two Waves of Service Sector Growth', *Oxford Economic Papers* 65(1): 96–123.
- Timmer, P., 1988, 'The Agricultural Transformation', in Chenery, H. and Srinivasan, T., eds., *Handbook of Development Economics* 1: 176–331.

Processus d'émergence d'une nouvelle figure entrepreneuriale et esquisse de construction d'une société alternative au Cameroun : une approche perspectiviste et interdisciplinaire

Gérard Amougou*

Résumé

En partant des trajectoires inédites de subjectivation observées au Cameroun, cet article propose une lecture dynamiste et complexe des sociétés africaines. Il participe d'une esquisse de description et d'analyse du processus d'émergence d'une figure entrepreneuriale inédite et, de notre point de vue, en l'état actuel de la littérature, non suffisamment systématisée. Il s'agit de démontrer sa lente germination autour de la période charnière qui s'étale entre les années 1990 et 2000. Surtout, il s'agit d'interpréter sa décisive contribution, depuis la marge de la compétition politique officielle, à la construction progressive d'une société alternative au Cameroun.

Mots-clés : sujet-entrepreneur, société alternative, trajectoires biographiques.

Abstract

Based on the unique trajectory of subjectivation observed in Cameroon, this article proposes a dynamist and complex analysis of African societies. It attempts to contribute to the description and the analysis of the process leading to the emergence of a unique style of entrepreneurship and arguably the state of the available literature which is not systematically organized. The article attempts to demonstrate its slow germination during the critical period between 1990 and 2000. Most importantly, it attempts to construe its decisive contribution to the progressive edification of an alternative society in Cameroon from the fringes of the official political competition.

Key words : subject-entrepreneur, alternative society, biographical trajectories.

Les trajectoires de démocratisation en cours depuis les années 1990 en Afrique ne sont pas seulement travaillées par des luttes pour le contrôle du

* Université de Yaoundé II, Soa. Email : amou_gerard@yahoo.fr

pouvoir politique. Celles-ci renferment également les enjeux profonds des transformations sociales qui s'opèrent dans la vie quotidienne de manière banale et très souvent loin des centres d'intérêt du *politics*. La présente contribution s'efforce ainsi à travers une approche socio-anthropologique (Olivier de Sardan 1995) de porter un regard objectivé sur le futur en projection à partir des logiques d'action de nouveaux entrepreneurs opérant dans une pluralité de secteurs au Cameroun (média, culture, développement, ONG, etc.) et visiblement en rupture avec les normes ambiantes au sein de l'édifice sociopolitique dominant de la gouvernamentalité du « ventre » (Bayart 2006). Le travail, qui s'appuie sur huit récits de vie (Bertaux 2006) recueillis dans une posture compréhensive (Kaufmann 2007), ne se contente pas de rendre compte du caractère complexe et diversifié de ces figures inédites de « réussite » (Banégas et Warnier 2001). Il s'efforce en outre de démontrer combien ces entrepreneurs volontaires sont porteurs d'une dynamique plurielle de changement structurel susceptible de s'inscrire d'une manière moins « passive » au cœur même des enjeux de transformation de la condition humaine (Éla 2006 ; Mbembe 2013). Il s'agit donc, dans une démarche interdisciplinaire et perspectiviste, de relier le sens des récits narratifs recueillis au contexte sociopolitique, socioculturel et sociohistorique qui sous-tendrait ces microdynamiques. Ce qui justifiera le complément des récits par une enquête ethnologique traduite par des observations prolongées sur le terrain (Copans 2011). Sur le plan théorique, cette posture a pour objectif de relier l'analyse des processus sociaux en cours en Afrique à la nouvelle mouvance épistémologique qui semble accorder une centralité analytique à l'individu (Martuccelli et Singly 2009 ; Corcuff et al. 2010 ; Molénat 2014) et à la figure du sujet (Touraine 2005 ; Gaulejac 2009 ; Bajoit 2013).

Pour autant, cette communication n'est pas une présentation des histoires de vie et encore moins des biographies au sens strict. Il s'agit simplement d'une mise en relief de quelques-uns des aspects jugés déterminants dans la constitution d'une identité entrepreneuriale à partir de l'analyse des trajectoires individuelles. Au-delà de la présentation des profils individuels, le but de l'exercice est de construire une esquisse de la réalité sociale-historique en partant des logiques d'action. La perspective reste donc pour l'essentiel ethnosociologique (Bertaux 2006) et non strictement « psychologique ». Elle est surtout compréhensive en ce sens que c'est depuis le vécu que se portera un regard non moins objectif sur le contemporain en construction (Kaufmann 2007 ; Martuccelli et Singly 2009).

Contexte et formes d'« advènement »¹ du sujet entrepreneurial à la lisière du politics

L'environnement social et politique d'émergence

D'un point de vue purement diachronique, on peut dire que le sujet entrepreneurial émerge vers la fin des années 1980 et au cours des années 1990, même si son entreprise commence véritablement à prendre un ancrage décisif dans la foulée des années 2000. De manière quelque peu synchronique et globale, cet environnement est généralement assimilé aux expériences de transition politique – démocratique ? – en Afrique, qui s'opèrent à la lisière du démantèlement de l'état bipolaire (Gazibo 2010). Lesquelles « turbulences » feront surgir l'hypothèse d'une revanche des sociétés africaines étroitement reliée à la prévalence des modes populaires d'action politique (Bayart et al. 2008) sur les modèles autoritaires de gouvernance en exercice. Les choses semblent néanmoins un peu plus complexes dans la réalité.

Au niveau du Cameroun en effet, l'on observe au cours des années 1980 un élan souterrain, mais pressant, de contestation de l'édifice politique autoritaire mis en place. À la faveur de la transition présidentielle « sensible » de 1982 et de la montée de la crise économique dès 1987, ce mouvement de contestation a été le fait d'une convergence des dynamiques sociales plurielles non nécessairement concertées. On pourrait, à titre illustratif, citer la cristallisation d'une culture populaire d'indiscipline historique, rattachée plus ou moins à la mémoire historique de résistance (Mbembe 1988) sans, pour autant, se figer dans un rapport « ombilical » avec le passé. L'on relève également la « renaissance » progressive d'un élan syndicaliste de revendication au sein des corporations d'enseignants, d'avocats et autres étudiants (Owona Nguini 1997). Mais aussi les effets induits d'un subterfuge de démocratisation interne du parti unique, « démocratisation » hautement manœuvrée par la coalition au pouvoir en vue de feindre un renouvellement en trompe-l'œil (Eboussi Boulaga 1997). Temps de l'exaspération des pratiques politiques de prébende, le contexte reste en outre propice à la crise et au renforcement – dû entre autres à la mise en place des Programmes d'ajustement structurel au début des années 1990 et à la dévaluation du franc CFA en 1994 – de la précarité, sous plusieurs formes. Enfin, c'est également le temps de la reprise autoritaire par un gouvernement qui ne reculera devant aucun obstacle pour contrer et dévoyer le mouvement populaire et généralisé de mobilisation démocratique, à travers une réappropriation hégémonique et non moins pernicieuse du processus de démocratisation enclenché (Mehler 1997).

Tous ces événements auront des impacts différenciés sur des trajectoires biographiques. Une analyse globalisante semble, de notre point de vue, peu efficiente pour saisir les enjeux profonds de ces bouleversements. L'impact spécifique des différents « chocs » sur les trajectoires individuelles et collectives va revisiter le sens de l'historicité des sociétés africaines, sans complètement et encore moins directement remettre les grands équilibres de structuration historique de ces sociétés en cause. Pourtant, c'est à la lisière de cette grande « turbulence » que va émerger le sujet entrepreneurial – et objet central de cette étude. Contre toute attente, c'est surtout à la « marge » du champ de la compétition pour l'accès au pouvoir politique que cette figure émergera. Dans le cadre de cette contribution, huit profils dont 2 sont nés au milieu des années 1950, 5 durant les années 1960, et 1 en 1970, ont été retenus, à savoir : Ambroise, universitaire littéraire « dissident » et promoteur, dans le cadre d'une association fondée avec des pairs, d'une université privée dans la région de l'Ouest ; Bob, universitaire et promoteur également d'un institut supérieur de management dans la ville de Douala ; Bernard, ingénieur agronome et fondateur d'une ONG de promotion de la souveraineté alimentaire ; Célestin, industriel à la tête d'entreprises de transformation opérant dans la fabrication des pâtes alimentaires et des médicaments génériques ; Éric, promoteur d'un institut des beaux-arts et d'une radio privée tous situés à Yaoundé ; Haman, promoteur et directeur de publication d'une presse privée ; Malet, promoteur artistique orienté prioritairement vers les arts plastiques ; enfin Séverin, promoteur d'un groupe de médias privé basé à Douala. Se fondant sur une approche sociobiographique, cette contribution vise à saisir quelques-unes des étapes charnières de l'avènement de ces individus au statut d'entrepreneur avant de décrire les formes d'engagement qu'ils développent et d'interpréter leur signification pour les formes de production de la société observées au Cameroun.

Les formes « volontaire » et « involontaire » de franchissement du sujet

Le sujet-entrepreneur émerge vers la fin des années 1980 et au cours des années 1990 de manière assez discrète. Bien que sédimenté comme tout le monde dans son subconscient par l'histoire sociale et politique de l'environnement, cet individu va néanmoins se démarquer à travers une forme originale de productivité sociale. Les recherches menées sur le terrain situeront le réveil de cet élan de démarcation subjective au cours de la « délicate » phase de transition biographique au statut d'adulte. Cette entrée délicate et répétitive dans la vie (Lapassade 1997) va en effet révéler un individu pluriel, multidéterminé certes (Lahire 1998), mais tout aussi

saisi par un urgent désir d'être sujet de lui-même (Bajoit 2013). Ayant passé son enfance dans l'environnement autoritaire du parti unique, notre sujet n'en est pas moins imprégné de la forte poussée sociale d'individualisation qui caractérisera les années de jeunesse estudiantine de la plupart. Comme il est écartelé ainsi, à l'instar de son homologue du Burkina Faso, entre une ouverture des imaginaires et une fermeture locale des perspectives de réussite matérielle (Mazzochetti 2009) et symbolique, un besoin profond de subjectivation va fortement influencer le développement de sa conscience réflexive.

Les formes « volontaires » et « involontaires », très souvent imbriquées dans la réalité, constituent deux modèles typifiés de constitution du sujet-entrepreneur. Par sujet, nous entendons un individu qui, dans son parcours de vie (Guillaume et al. 2005), s'efforce de conférer un sens et une direction à ses logiques d'action en s'émancipant des cadres institutionnels dominants d'assignation identitaire (Bajoit 2010 ; Gaulejac 2009). Le sujet s'inaugure en effet en un franchissement de cap – déterminant au sein de la trajectoire biographique – assimilé à une « bifurcation » (Bertaux 2006). Ce moment, qui est la conséquence d'une intrication des phénomènes externes avec la réflexivité individuelle, fera rentrer « Je » dans une nouvelle expérience de vie faisant à son tour de « soi-même » un « autre » (Ricœur 1990), d'une manière non fixiste et peu prévue (Kaufmann 2008).

L'une des idées-forces défendues dans cette contribution est que l'émergence de la nouvelle figure entrepreneuriale dans les marges du *politics* ne s'en inscrit pas moins dans une dynamique de subjectivation à destination politique. Il s'agit en réalité d'une volonté « manifeste » ou « discrète » de remise en cause de l'ordre politique dominant et de ses effets induits. Mais si la trajectoire entrepreneuriale poursuit une finalité dédiée à l'édification d'une cité alternative, cette dernière se construit finalement d'une manière non prévue par les acteurs en place. Cette imprévisibilité serait le fait du caractère pluriel des logiques d'action observées qui, interagissant de manière continue, participent à la production d'une *société des individus* dont la maîtrise échappe à la conscience individuelle (Elias 2004). Ceci expliquerait la présence de différentes formes de franchissement – systématisées principalement en deux pôles – de prime abord éloignées de la boîte noire décisionnelle étatique.

La première forme de franchissement est qualifiée de *volontaire*. Par « volontaire », il ne s'agit pas de célébrer la prééminence absolue de l'individualité sur le poids des déterminants sociaux. Mais de reconnaître l'existence d'une certaine emprise réflexive sur les raisons d'agir. Loin d'être une surprise, le devenir sujet s'inscrit ici dans un processus diachronique

de mûrissement biographique, parsemé des démarcations « objectives » des cadres dominants de socialisation professionnelle. Cette forme de franchissement permet de relever la capacité de cette conquête du « je » à déboucher sur des ruptures biographiques consacrant la figure d'un sujet-artiste plus proche de la production, de l'innovation et de la créativité « culturelles ». Ici l'individu advient sujet par le fait, d'abord, de sa propre conscience réflexive, même s'il reste influencé à son insu par des facteurs externes échappant à l'emprise de sa subjectivité.

Bernard, promoteur de l'Association citoyenne pour la défense des intérêts collectifs (ACDIC), s'inscrit dans la catégorie du franchissement *volontaire*. Né au cours des années 1960, il obtient son baccalauréat vers 1980 et réussit « sans forcer » le concours d'entrée à l'École supérieure d'agronomie de Yaoundé. Au terme d'un cursus plutôt normal et riche d'expérience de terrain, il entre en fonction comme agent d'État. Mais à la surprise générale et sans raison apparente, il démissionne de son poste moins de deux années après la prise de fonction, pour s'engager dans la société civile à travers la promotion des dynamiques locales de développement. « J'ai compris que ce n'était pas mon milieu », lancé sous une forme simplifiée pour justifier sa démission de la fonction, est une phrase néanmoins porteuse de sens au regard de sa trajectoire biographique globale. Cette expression traduit en effet le mal-être ressenti au sein d'un environnement « encastrant » et insensible à la promotion de la productivité individuelle et collective. Le malaise ressenti est imputé au politique et à son modèle de gouvernance d'essence népotiste et clientéliste :

« Le fonctionnement d'une administration avait ceci de révoltant que [...] comment je peux dire ça, c'est-à-dire ceux qu'on a comme responsables hiérarchiques ne sont pas forcément des exemples, des modèles. Et ça, c'est très embêtant pour un jeune [...]. Tu vois, tu vis un ensemble de frustrations. »

La productivité entrepreneuriale prend sa source dans la capacité d'indignation individuelle et de réaction face à la précarité environnementale. C'est en partie en réaction contre la gouvernementalité de l'État prédateur (Darbon 1990) que Bernard va en 1987 s'investir dans la création d'une ONG d'appui aux initiatives locales de développement (SAILD). Cette ONG dédiée aux initiatives du monde paysan va être confrontée, dans sa marge de progression, aux difficultés ressortissant aux institutions de pouvoir. La création de l'ACDIC en 2003 obéira alors à ce besoin ressenti d'efficacité dans le cadre de la lutte engagée contre l'importation massive et « illicite » des poulets congelés au Cameroun. Justifiée par le besoin de préservation de la productivité locale, cette lutte « pour le sens » viendra consacrer la finalité politique de son engagement entrepreneurial.

Célestin, Ambroise et Séverin s'inscrivent également dans la catégorie des sujets émergeant de manière « volontaire ». Engagés respectivement dans l'entrepreneuriat industriel, académique et médiatique, leurs trois récits décrivent pourtant un cheminement entrepreneurial similaire. À savoir, proposer à partir de leurs sphères d'activité respectives, une vision « originale » de l'Afrique en contraste avec la temporalité politique dominante qui à leurs yeux symbolise l'inertie. Le franchissement de Séverin s'opère au tournant de 1990. Alors inscrit en thèse de doctorat en science politique à l'université de Paris Dauphine, il se retrouve au Cameroun pour effectuer des recherches de « terrain » durant la période des mouvements sociaux de revendication démocratique. C'est alors que le procès « Yondo et compagnie » – celui d'un ancien bâtonnier de l'ordre des avocats arrêté pour avoir voulu créer un parti politique – va le pousser à opérer une rupture biographique en vue de participer d'une manière plus effective aux mouvements de revendication démocratique en cours. Alors âgé de 28 ans, le jeune Séverin s'investira dans la mise sur pied d'un organe de presse privé, en vue de promouvoir l'avènement d'une société politique pluraliste tout en participant à l'atténuation de l'hégémonie de la presse gouvernementale officielle².

À côté des expériences « volontaires », nous avons également des expériences « involontaires », non réellement prévues par le sujet. Si le sujet de cette typologie conserve une emprise sur sa décision, cette dernière traduit néanmoins un engagement s'imposant à lui sous la forme d'une *nécessité existentialiste* de se recréer autrement face aux projections faites sur son environnement. Ici, certains paramètres de l'environnement, révélés à l'individu au cours de sa trajectoire biographique, finiront par créer le « déclic » à la suite d'un événement imprévu. Surtout, la rencontre événementielle imprévue va avoir un impact sur le parcours individuel qu'elle déterminera en retour d'une manière assez éloignée de l'éphémère. Et c'est peut-être parce qu'il reste porté par quelque chose d'externe à sa conscience que l'intuition et l'improvisation se retrouvent au cœur même de ses logiques d'action, sans pour autant sonner la retraite de sa réflexivité. Peut-être est-ce aussi ce pourquoi le sujet entrepreneurial, bien que révélé par ses actes, reste peu conscient en temps réel de l'histoire sociale en construction.

Malet quittera le Cameroun au cours des années 1960 alors qu'il était encore très jeune, avec ses parents. Il fait ainsi ses études primaires, secondaires et universitaires en Hexagone. À la fin de ce parcours, il trouve assez facilement un emploi sur place en France dans le monde du journalisme, et devient même un modèle de « réussite ». Seulement, lors d'un voyage de reprise de contact avec sa « souche » au début des années 1990, il va réaliser l'énorme décalage existant entre l'Afrique idéalisée depuis Paris et l'Afrique réelle (re)découverte sur place. Assez troublé par le verdict de cet environnement auquel il se sent

intensément lié, il entrera dans une période de turbulence psychologico-émotive, voire de curiosité et de culpabilité personnelle. Cette bataille intérieure va se solder peu d'années après par un retour définitif sur place, où l'individu va s'engager dans le secteur de la promotion des arts plastiques, rompant ainsi avec le métier de journaliste. Bien qu'il s'agisse d'un franchissement « volontaire » d'apparence, la prise en compte des raisons profondes de ce revirement laisse penser qu'il y eut d'abord la variable « imprévue », qui prend ici une prééminence sur les autres. De même, si l'élément psycho-émotif est à la base du déclenchement de sa rupture biographie socioprofessionnelle, une vue diachronique de son engagement durant dix-sept années laisse pressentir une démarche visant l'institutionnalisation d'un environnement artistique « dynamiste » à l'échelle nationale. Bien qu'il ait été appelé, compte tenu de l'impact de son engagement, à « coopérer » avec le gouvernement, son récit apparaît comme le plus « critique » vis-à-vis du pouvoir en place et de son administration, perçue comme le lieu de « l'immobilisme » et de « l'antipositivité ». La trajectoire d'Éric le rapproche de Malet. Parti également en France assez jeune, il y fera ses études secondaires et universitaires, avant de revenir au Cameroun en 1994. Mais dans son engagement le caractère « involontaire » est plus prégnant encore que chez les autres :

« Disons que le projet mûrissait d'une manière inconsciente puisque je ne pensais pas vraiment à ça, parce que quand le projet a une résonance [...] c'est-à-dire faire ce que je fais, ça relève du mystique parce que rien ne vous prédestine à le faire, et quand vous y entrez, c'est une révélation, ce n'est pas parce que j'ai voulu [...]. Il y a des moments où les choses vous échappent, le contrôle, vous ne savez pas pourquoi vous faites telle ou telle chose mais vous faites. »

Bob et Haman, respectivement promoteurs d'un institut supérieur de management et d'un quotidien privé, étaient également loin d'être habités par ces projets au moment de leur entrée dans le monde professionnel. Né en 1955, Bob a grandi à Yaoundé auprès de sa sœur aînée. Après l'obtention de son baccalauréat au milieu des années 1970, l'autoritarisme ambiant va le pousser à saisir une faille pour aller se réaliser en France. Vers le milieu des années 1985, il soutient une thèse en management et projette de poursuivre sa carrière en Occident. Étant retourné malgré lui au Cameroun et guère préparé à affronter les réalités quotidiennes de l'État néopatrimonial qu'il découvre à l'université de Douala, une série d'événements échappant à son emprise va progressivement le conduire à s'engager dans la mise en place d'un établissement d'enseignement supérieur³. L'élan biographique qui conduit Haman à la création en 2008 d'un organe de presse privé s'inscrit dans une volonté de se démarquer d'une certaine pratique assignée au monde journalistique camerounais. Un malaise identitaire, qui le saisit depuis son recrutement en 1990 au sein de la presse gouvernementale, serait au centre de l'advenement du sujet en lui

: « Je sens qu'eux et moi, on ne voit pas l'avenir du Cameroun de la même manière. » L'élan de subjectivation ainsi déclenché trouve sa consécration en 1996 lorsqu'il est approché par des « entrepreneurs » pour fonder et gérer un organe de presse indépendant. L'opportunité est immédiatement saisie, en vue d'échapper à l'embrigadement de la pression officielle caporalisée par une idéologie politique gouvernementale n'autorisant aucune posture critique vis-à-vis du pouvoir dominant. Une expérience cruciale d'épanouissement subjectif et de découverte de soi va s'ouvrir à Haman. Elle aboutira en 2008 à la création de son propre organe de presse privé.

Les formes de franchissement au statut de sujet entrepreneurial, qu'elles soient « volontaires » ou « involontaires », se déclenchent à partir des situations de crise multiformes. Mais dans l'ensemble des cas, l'expérience de subjectivation interpelle toujours la responsabilité individuelle au sein de la sphère du politique régie par l'imprévisibilité et la publicité. En cela, le processus d'*advenement* du sujet entrepreneurial informe aussi le sens de l'engagement entrepreneurial.

Les différents types d'orientation de l'engagement entrepreneurial

Le modèle « hard » d'engagement : la démarche « convictionnelle »

La forme « hard » décrit un engagement peu policé où l'entrepreneur, ayant trouvé sa voie, « fonce » sans prendre beaucoup de précautions quant aux éventuels *retours*. Ici, la passion pour l'identité engagée semble étouffer la prudence recommandée par la réflexivité. Ce qui débouche sur une orientation pratique moins régie par la logique marchande. Captivé par son projet, l'individu de cette catégorie est en général peu « précautionneux ». C'est le cas de Bernard qui, à la veille de sa démission, va décliner l'offre de bourse qui lui est proposée en vue d'aller poursuivre une thèse de doctorat de trois années aux États-Unis. Même si sa décision est le fruit d'une courte réflexion préalable nourrie par le souhait de préserver les relations « profondes » tissées avec le monde paysan des quatre coins du Cameroun durant sa période de pré-emploi, sa démarche peu diplomatique informe néanmoins sur son tempérament « direct ». Son engagement, avec l'ACDIC, dans la lutte contre l'importation des poulets congelés au Cameroun, porte les traces observables de cette posture « hard » qui consiste à foncer devant l'adversaire – ici la bureaucratie camerounaise et les grands importateurs – sans se soucier des considérations « courtoises ». Séverin et Éric signent également leurs entrées en scène sous une forme « brutale ». Venu au Cameroun pour effectuer ses recherches, le premier va rentrer dans la mouvance des années de braise en abandonnant sa thèse sur l'autel des champs de bataille pour la

démocratisation. Le « choc » qui conduira au changement chez le second, quoique moins brutal, débouche sur des sacrifices importants révélant une forme inédite de « violence » intérieure.

Globalement, la démarche « hard » présente un sujet grandement attaché à ses « convictions ». La conviction précède nécessairement la pratique, non l'inverse. L'entrepreneur se sentant néanmoins grandi par sa victoire sur son identité socialement assignée, son éthique de conviction va se renforcer ensuite avec son entrée dans le panthéon de la reconnaissance sociale (Honneth 2008). La conviction ici, c'est l'espoir suscité par la dynamique entrepreneuriale qui autorise à croire que l'impossible d'hier devient probable aujourd'hui, et surtout possible pour demain. Elle traduit sa « rupture » avec le passé et signe son entrée dans une nouvelle ère temporelle qui en fait un acteur désormais producteur de la société. Il convient d'insister sur le fait que l'essentiel des entreprises de ces promoteurs est mis sur pied au cours des années 1990, c'est-à-dire dans un environnement déjà dominé par la crise économique, la contestation politique et la reprise autoritaire. Dans un tel contexte de précarité institutionnalisée, l'entrepreneur apparaît comme un pionnier dont la seule existence devient un témoignage et une preuve du « possible » en dehors du giron monolithique-étatique. Incidemment, le discours et les logiques d'action de l'entrepreneur, qui pour l'essentiel vont à l'encontre des discours et pratiques de l'élite au pouvoir, viennent renforcer la consolidation de la pluralité sociale, enclenchée en dépit des stratagèmes politiques de reprise autoritaire. La conviction nourrit les représentations et restructure les imaginaires. Elle demeure en permanence à l'interstice d'une réalité alternative en esquisse et d'une utopie à la portée des projections individuelles et des aspirations sociales. Surtout, elle inaugure l'entrée de l'artiste dont l'œuvre brille par son caractère « inédit » et plus ouvert à un avenir moins dépendant du passé.

Le modèle « soft » d'engagement : la démarche « stratégique »

À la différence du modèle « hard » de l'engagement, la forme « soft » décrit une attitude plus discrète et progressive au cours de laquelle le sujet *advient* entrepreneur. Au départ, l'individu de cette catégorie n'est pas nécessairement guidé par la conviction et la passion. Ces ingrédients s'imposent en réalité au fur et à mesure que son utopie commence à prendre véritablement forme. C'est surtout la volonté de mener une « vie bonne » au sens purement citoyen qui pousse le sujet à l'engagement. Plus qu'il n'est réellement porté par un projet spécifique, ce sont les événements et circonstances déterminantes de la trajectoire qui lui imposent certains choix décisifs qu'il est astreint à effectuer en vue de préserver son « moi ». Haman, en entrant au sein de

la structure de presse gouvernementale, n'était pas nécessairement absorbé par l'esprit entrepreneurial. Ce dernier ne lui est apparu comme crucial qu'à partir du moment où la culture interne de l'entreprise gouvernementale va s'avérer un danger pour sa propre quête de sens. Dans le but d'échapper à cet environnement, le premier réflexe sera d'aller compléter sa formation par un DES. Et c'est à la fin de son DES – « traînant les pieds » – que l'opportunité du média privé arrive comme une aubaine. Cette opportunité est certes pour lui une expérience de révélation de soi comme manager dirigeant une petite équipe. Il n'en s'agit pas moins d'abord d'un choix rationnel en regard de la crise qui sévit au sein de l'entreprise de presse publique, de moins en moins subventionnée par un État en difficulté.

L'institut fondé par Bob doit sa naissance à une conviction qui fonde sa vision pédagogique. Cette conviction reste néanmoins portée par une démarche rationnelle et stratégique. L'idée de l'établissement naît bien au cours de sa découverte de la faible compatibilité du modèle pédagogique officiel camerounais avec les urgences endogènes de développement. Seulement, n'ayant que très peu de moyens, il commencera de manière quasi informelle, louant un local et travaillant avec des vacataires, voire des « bénévoles ». Sa première promotion, en 1998, sera hébergée par un établissement privé de Yaoundé qui assurera la tutelle des diplômés. Et ce n'est qu'ensuite qu'il finalisera les procédures formelles et renforcera peu à peu son assise. À l'instar de Haman, Bob bien qu'exécrant l'idéologie gouvernementale dominante ne s'inscrit pas dans la logique d'affrontement ouvert avec les structures bureaucratiques et officielles. La démarcation s'opère ici au cas par cas, la conviction se nourrissant progressivement des pratiques avant d'influer à son tour sur les logiques d'action.

Le modèle fusionniste d'engagement : la démarche « grisée »

La forme fusionniste d'engagement décrit une démarche située dans l'entre-deux, où un équilibre dosé entre la conviction et la stratégie semble brouiller les pistes. Ici l'individu tient à ses convictions autant qu'il met à contribution sa réflexivité pour atteindre ses desseins. Si Bernard et Éric mettent davantage leurs convictions en avant – au point d'empiéter un peu sur la mise en place d'une stratégie bien élaborée – et si Haman et Bob posent les convictions en arrière-fond pour s'arrimer à une stratégie progressivement élaborée au gré des circonstances, Ambroise, Malet et Célestin semblent avoir le mieux opéré une fusion entre la stratégie et la conviction, au point de brouiller les regards externes. Ambroise prend fait et cause dès le départ pour l'engagement dans la « clandestinité » et la « dissidence ». Il reste en même temps présent sur le champ officiel universitaire. En reprenant

consécutivement une entreprise de production de pâtes alimentaires (2002) et une société de fabrication de médicaments génériques (2008), Célestin apparaît au départ comme un « bon opportuniste ». Observée de près, cette posture « stratégique » s'enclasse dans une conviction profonde décrivant un sujet engagé dans un élan de souveraineté politique qui transcende sa seule individualité :

« Je venais d'acheter une entreprise qui était à l'arrêt, donc c'était une opération, une opportunité industrielle [...] je l'ai également prise par volonté de réaffirmer notre souveraineté parce que je ne peux pas comprendre que la maladie soit au Sud et que les produits proviennent du Nord, ou bien des autres pays émergents [...]. Parce que je pense également que nous avons une mission heïn, la mission en tant que peuple, qu'on peut donner une autre image de l'Afrique [...] que l'Afrique c'est pas simplement la faim, c'est pas simplement la maladie [...] ça fait partie un peu de ma manière de fonctionner. Quand j'étais à l'école en France, j'estimais qu'il n'y a pas de complexe à avoir, qu'il faut sortir de cette logique de dépendance pour se prendre en charge. »

Le modèle fusionniste de l'engagement est celui où la cohérence entre les dispositions subjectives et les actes matérialisés s'inscrit dans une « osmose » poussée. De fait, il s'agit du propre de l'entrepreneur dont la réflexivité est nourrie par un processus de subjectivation déjà incorporé. Malet peut au premier abord paraître une exception. Mais au vu de son histoire familiale, il apparaît que l'éducation « aristocratique » et très rattachée aux racines reçue de ses parents, s'ajoutant à un certain nombre de circonstances comme l'incarcération de son père durant une année sous l'ère d'Ahidjo, va accélérer son processus de subjectivation. À la différence des autres ruptures biographiques qui, en plus d'être d'ordre professionnel, sont également des ruptures avec « soi », Malet connaîtra une continuité subjectiviste en dépit de la rupture professionnelle. Ambroise et Célestin n'auront besoin ni de rupture socioprofessionnelle ni de rupture avec « soi », parce qu'inscrits déjà très tôt dans une posture de dissidence vis-à-vis de la temporalité dominante. Mais au-delà des formes d'engagement plurielles, la réalité sociale-historique en construction sous la houlette de ces sujets-entrepreneurs semble s'articuler au sein d'un édifice culturel similaire, en permanente rupture avec l'héritage sociohistorique et inscrite dans la production continue de l'inédit.

L'édifice social-politique en perspective

Structuration d'un édifice autour de l'espace public

La structuration d'un édifice citoyen autour de l'espace public se présente comme la première contribution déterminante de l'entrepreneur à l'émergence

d'une société alternative au Cameroun. Avant 1990, l'environnement social et politique dominé par le monolithisme était propice au modèle univoque de socialisation par la pensée unique. Au cœur de ce dispositif autoritaire, les médias gouvernementaux imposaient leur hégémonie en modélisant l'ensemble du corps social déjà effiloché par la brutalité de la dictature (Abéga 1999). Mobilisés pour consolider l'œuvre politique d'infantilisation permanente et de dépolitisation des différentes strates sociales, ces médias vont s'ajuster aux directives de ce contexte où l'intérêt porté aux affaires de la cité pouvait aisément être taxé d'acte subversif (Abé 2004). La mise sur pied des entreprises médiatiques non inféodées au pouvoir dominant va donc stimuler l'élan de participation citoyenne longtemps étouffé. En dépit des insuffisances relevées avec l'avènement de la presse privée (Nga Ndong 1993), l'entrée dans la pluralité va apporter une valeur ajoutée inestimable à la revitalisation de la société civile (Abéga 2007) et de l'espace public (Abé 2004), notamment à travers la rupture avec l'héritage politique de la pensée unique. De ce point de vue, Séverin et Haman figurent parmi les ingénieurs de la liberté d'expression au Cameroun.

En effet, l'intérêt marquant de l'avènement des médias privés et indépendants aura été dans leur capacité à constituer un pôle décisif de contre-pouvoir en ouvrant en même temps un espace d'expression plurielle aux intellectuels et leaders d'opinion. Séverin, au début des années 1990, ne permettra pas seulement à son journal d'être le relais des voix rejetées par les médias officiels. Il va en outre créer un « club » au sein de son organe de presse qui verra défiler plusieurs leaders et intellectuels, à l'instar du célèbre écrivain Mongo Beti, fraîchement revenu de l'exil. Mais encore, c'est dans la « maturité » professionnelle que le développement de ces médias privés sera le plus visible. Comme on a pu le relever chez Haman, sa presse tire principalement son « prestige » de sa capacité à s'extirper de l'opposition souvent exacerbée entre groupes politiques ou d'intérêts rivaux, afin de laisser « simplement » la parole aux gens ordinaires. Mais dans un cas comme dans l'autre, le processus de subjectivation traduit une certaine « désincorporation », mieux, un arrachement du sujet-entrepreneur à certaines logiques assignataires afin d'être davantage « présent dans son présent ». Fondement même de sa liberté, cette posture qui fait constamment advenir le sujet est aussi au cœur de son élan artistique. Cette créativité s'observe chez Séverin qui, après la mise en place de la presse privée, va y associer une radio et une télévision privées. Ces initiatives, en plus de répondre aux impératifs d'efficacité et de consolidation d'une entreprise privée qui se veut compétitive, laissent également entrevoir un individu capable de faire advenir le contemporain auquel il aspire. Après la consolidation de son organe de presse, Haman va à son tour « abandonner » la gestion de celui-ci

à ses « jeunes collaborateurs » pour se consacrer à la création d'une maison d'édition actuellement en pleine croissance. La dimension politique de ces initiatives entrepreneuriales se trouve ainsi dans le souci de contribution à l'édification d'une cité alternative, au-delà du simple besoin de réussite matérielle.

Le sens des espaces « culturels » et individualisés de développement en émergence

L'émergence des espaces culturels individualisés de développement dans l'ensemble du territoire camerounais fait partie d'une contribution du sujet-entrepreneur au processus de construction d'une société alternative au Cameroun. En effet, les différentes structures mises en place fonctionnent comme des micro-pôles de développement qui travaillent le processus de changement structurel de la société camerounaise en profondeur. Les établissements d'enseignement supérieur fondés par les efforts de cette dynamique entrepreneuriale, par exemple, polissent aujourd'hui des profils d'étudiants aussi bien formés – toutes choses étant égales par ailleurs – que leurs homologues issus des établissements publics. Mieux, l'université fondée par Ambroise et ses « amis » semble encore plus innovante. D'abord par des choix de formation qui concernent directement des filières jugées essentielles aux besoins de développement endogène du moment. À savoir la médecine, la chirurgie dentaire, et les sciences technologiques. Ce qui aurait conduit les promoteurs à s'ouvrir au partenariat international tout en incorporant la diaspora camerounaise dans la réalisation d'un bout de ce rêve utopique (Kom 2012). Bob également semble inscrit dans cette posture. Convaincu que « seule la promotion des filières industrielles peut développer le pays », il va bénéficier d'un soutien d'une banque panafricaine pour financer la construction (en cours) d'un campus « approprié » à Douala.

De manière générale, l'ensemble de ces acteurs est préoccupé par l'idée d'ériger ses entreprises en structure de promotion d'une certaine utopie de Renaissance africaine. En reprenant l'usine de fabrication des médicaments génériques, Célestin ne favorise pas seulement l'émergence d'un espace de réalisation des ingénieurs et pharmaciens. Il réalise aussi l'utopie de souveraineté qui l'habite et qui réside dans la résolution des problèmes endogènes par l'Africain en vue de reprendre en main la direction et le sens de son histoire. L'idée de souveraineté alimentaire habite également Bernard dont la bataille « victorieuse » contre l'importation massive des poulets s'inscrit dans un « souci de soi » (Foucault 1984) débouchant sur la volonté d'améliorer la productivité locale.

Les médias indépendants fondés par Haman et Séverin, les instituts d'enseignement supérieur mis en place par Bob et Éric, l'université fondée par Ambroise et ses « amis », les entreprises industrielles de Célestin et les sociétés de Bernard et de Malet, rentrent dans le cadre d'une dynamique historique de subjectivation qui, bien qu'œuvrant loin des sphères du pouvoir politique, joue un rôle éminemment politique de construction du contemporain. Ces dynamiques de subjectivation s'inscrivent dans une logique culturelle de profanation répondant à une tâche essentielle de l'artisan de l'humanité à venir (Agamben 2005). Dynamique contingente appelée à flirter continuellement avec l'imprévisibilité, son originalité reste dans la restitution de la responsabilité du politique à l'usage commun, à travers une désacralisation de l'État postcolonial. Des relents monopolistiques demeurent certes prégnants au regard du fonctionnement concret de ce dernier. Une chose demeure néanmoins certaine. C'est qu'avec l'avènement du sujet-entrepreneur, l'État cesse d'être le seul promoteur du développement de la société. Il est de plus en plus concurrencé par plusieurs dynamiques individuelles et collectives désireuses d'apporter également une contribution « indocile » à la construction des espaces de promotion de la « vie » pour les intérêts personnels et collectifs que relie la figure du sujet. Incidemment, le monopole longtemps exercé par des autorités gouvernantes sur les différents pôles de socialisation s'estompe progressivement. Avec l'avènement de la société plurielle individualisée, le processus de socialisation cesse d'être l'apanage des structures classiques (Dubar 1998 ; Dubet 2002). À ce niveau également, le rôle du sujet-entrepreneur semble crucial dans la construction en cours de cette nouvelle contemporanéité, même si la permanence de la précarité demeure une évidence.

Conclusion : Le temps des perspectives ?

Au terme de cette contribution, il est manifeste que l'accès au statut d'entrepreneur passe nécessairement par une expérience biographique subjective qui conduit l'individu en quête de sa propre vérité devant son véritable « moi » sociohistorique. Cette découverte va le soumettre à la nécessité d'advenir sujet et acteur de sa propre existence (Bajoit 2013). C'est alors qu'émergeant comme sujet-entrepreneur, l'individu va se lancer dans une *aventure ambiguë* certes, mais porteuse d'une signification profonde transcendant la simple réalité objective révélée par les édifices de développement mis en place à cet effet. Ces derniers ne sont en réalité que des instruments qui permettent à notre artiste de poser les fondations d'une société du futur au sein de laquelle le *Muntu* en crise pourrait recouvrer sa dignité (Eboussi Boulaga 1997). Projet de reprise de possession de soi, de

son histoire, voire de l'Histoire, ces initiatives entrepreneuriales se traduisent toujours sous une forme « refigurée » autorisant des « infidélités » certaines vis-à-vis du passé.

Au-delà de la culture artistique et citoyenne dont sont porteurs ces nouveaux sujets-entrepreneurs, leurs engagements respectifs semblent également décisifs dans la mise en retrait – et non l'éradication – d'un certain nombre de pesanteurs historiques bloquant des voies d'émergence des socialités originales. L'émergence du sujet-entrepreneur entraîne nécessairement le recul d'une culture orientée vers la seule recherche des « places » (Dubet 2010). L'individu se libère ici de l'embrigadement des structures classiques de socialisation jugées « encombrantes » pour pouvoir rapprocher son engagement de l'identité désirée. Tout en poursuivant un certain idéal « communautaire », l'individu n'en est pas moins d'abord un sujet-citoyen (Calvès et Marcoux 2007), voire un sujet-cosmopolite inscrit au cœur même de la modernité en marche (Mbembe 2010, 2013). La dynamique de subjectivation en esquisse, inaugurée par de petites révoltes intérieures contre les places institutionnellement assignées, acquiert nécessairement une signification politique profonde à la suite de l'engagement. Cette dynamique permet d'attester, à la suite de Paul Ricœur, que subjectivité et objectivité, contrairement à la perception imposée par des ordres politiques de type totalitaire, s'additionnent plus qu'elles ne se combattent. L'individu, pour lui, ne deviendrait « optimiste » et « moderne » que dans sa découverte de cette complémentarité. Or en même temps, poursuit notre philosophe, celui-ci ne découvrirait cette complémentarité que lorsqu'il s'engage en personne dans l'action-construction (Ricœur 1983:141).

Dès lors, on pourrait comprendre pourquoi, bien qu'agissant dans des secteurs d'activité diversifiés et de manière moins corporative – jusque-là – et plutôt individualisée, les différents ouvrages réalisés manifestent une étonnante convergence dans la structuration d'un éthos culturel entrepreneurial quasiment identique, à savoir la construction d'une société alternative et en opposition symbolique avec le modèle de société « hérité » de la postcolonie et toujours en vigueur (Mbembe 2000). Or en même temps, la focalisation de chaque entrepreneur sur son propre ouvrage explique nécessairement sa faible conscience de l'histoire réelle en train de se faire, qui demeure relayée dans l'inconscient. En tout état de cause, cet exercice n'aura pas seulement validé l'urgence d'une intégration plus poussée de l'approche biographique pour une meilleure appréhension du sens et de la signification actuelle de la trajectoire des sociétés africaines. Il aura également validé l'intérêt de l'introduction du « sujet » dans l'analyse des processus sociaux contemporains.

Notes

1. À l'instar de Vincent de Gaulejac s'inspirant de Herreros, nous désignerons désormais ce processus de subjectivation, porteur de bifurcations déterminantes dans la trajectoire de l'entrepreneur, comme l'*advènement* du sujet, plutôt que comme son avènement, « pour rendre compte du processus par lequel il se construit lui-même à partir d'un déjà-là » (Gaulejac 2009:13).
2. Aujourd'hui, cet entrepreneur apparaît « proche » de l'élite au pouvoir. Il est néanmoins conservé dans notre échantillon du fait de l'impact décisif de son engagement dans l'environnement des médias indépendants au Cameroun, mais aussi parce que ce « retournement stratégique individuel » ne concerne pas vraiment son groupe de médias (aujourd'hui étoffé par une radio et une télévision privées), toujours animé par des journalistes « indépendants » et reconnus comme tels au sein de l'espace public camerounais.
3. Sous l'influence de sa sœur jumelle, il accepte à contrecœur de retourner au Cameroun pour trouver une insertion au sein de l'université. Mais il est mal préparé à affronter les réalités locales et en même temps incomplètement détaché du penchant de « l'ailleurs », et chaque « abus » vécu dans le monde académique sera pour lui une occasion de réactiver le besoin d'exil. Pourtant, à la suite d'un changement de grade inespéré, ayant pris goût à l'affrontement que l'environnement lui aura imposé durant cinq années, l'idée de fonder un établissement d'enseignement supérieur va s'imposer progressivement à lui comme une exigence de rétablissement de sa dignité. C'est alors que l'emprise qu'avait sur lui la fuite à l'étranger va céder la place à l'emprise de la mise sur pied d'un institut dont l'objectif principal est de quereller les modèles officiels de fonctionnement de l'environnement, au-delà du monde académique.

Références

- Abéga, S. C., 1999, *Société civile et réduction de la pauvreté*, Yaoundé, CLÉ.
- Abéga, S.C., 2007, *Le retour de la société civile en Afrique*, Yaoundé, PUCAC.
- Abé, C., 2004, *L'espace public entre le proche et le lointain. La construction de la civilité critique au Cameroun*, Thèse pour le doctorat en sciences de l'information et de la communication, Université Paris XIII, juin.
- Agamben, G., 2005, *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages.
- Bajoit, G., 2010, *Socio-analyse des raisons d'agir. Études sur la liberté de l'acteur et du sujet*, Laval, Presses Universitaires de Laval, coll. « Sociologie contemporaine ».
- Bajoit, G., 2013, *L'individu sujet de lui-même*, Paris, Armand Colin.
- Banégas, R. et Warnier, J.-P., 2001, « Nouvelles figures de la réussite et du pouvoir », *Politique Africaine*, N° 82, p. 5-21.
- Bayart, J.-F., 2006, *L'État en Afrique. La politique du ventre*, 2^e édition augmentée, Paris, Fayard.
- Bayart, J.-F., Mbembe, A., et Toulabor, C. 2008, *Le politique par le bas en Afrique noire*, 2^e édition augmentée, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques ».

- Bertaux, D., 2006, *L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Paris, Armand Colin.
- Calvès, A.E. et Marcoux, R., 2007, « Présentation : les processus d'individualisation « à l'africaine » », *Sociologie et sociétés*, Vol. 39, N° 2, p. 5-18.
- Copans, J., 2011, *L'enquête et ses méthodes. L'enquête ethnologique de terrain*, 3^e édition, Paris, Armand Colin, coll. « Sciences sociales ».
- Corcuff, P., Le Bart, C. et Singly, F., dir., 2010, *L'individu aujourd'hui. Débats sociologiques et contrepoints philosophiques*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Darbon, D., 1990, « L'État prédateur », *Politique Africaine*, N° 39, p. 37-45.
- Dubar, Cl., 1998, *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, 2^e édition, Paris, Armand Colin.
- Dubet, F., 2002, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.
- Dubet, F., 2010, *Les places et les chances. Repenser l'égalité sociale*, Paris, Seuil.
- Eboussi Boulaga, F., 1977, *La crise du Muntu. Authenticité et philosophie africaine*, Paris, Présence Africaine.
- Eboussi Boulaga, F., 1997, *La démocratie de transit au Cameroun*, Paris, L'Harmattan.
- Éla, J.-M., 2006, *Travail et entreprise en Afrique. Les fondements sociaux de la réussite économique*, Paris, Karthala.
- Elias, N., 2004, *La société des individus*, traduit de l'allemand par Jeanne Enoré, 2^e édition, Paris, Pocket.
- Foucault, M., 1984, *Histoire de la sexualité III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard.
- Gaulejac, V., 2009, *Qui est « Je » ? Sociologie clinique du sujet*, Paris, Seuil.
- Gazibo, M., 2010, *Introduction à la politique africaine*, Montréal, PUM.
- Guillaume, J.-F., dir., Lalive d'Épinay, C. et Thomsin, L., 2005, *Parcours de vie, regards croisés sur la construction des biographies contemporaines*, Liège, Éditions de l'université de Liège.
- Honneth, A., 2008, *La lutte pour la reconnaissance*, traduit de l'allemand par Olivier Voirol, 2^e édition, Paris, Poche.
- Kaufmann, J.-C., 2007, *L'enquête et ses méthodes. L'entretien compréhensif*, 2^e édition refondue, Paris, Armand Colin, coll. « 128 ».
- Kaufmann, J.-C., 2008, *Quand Je est un autre*, Paris, Armand Colin.
- Kom, A., 2012, *Le devoir d'indignation. Éthique et esthétique de la dissidence*, Paris, Présence Africaine.
- Lahire, B., 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, coll. « Essais & Recherches ».
- Lapassade, G., 1997, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, 3^e édition, Paris, Anthropos.
- Martuccelli, D. et Singly, F., 2009, *Les sociologies de l'individu*, Paris, Armand Colin.
- Mazzocchetti, J., 2009, *Étudier à Onagadougou. Itinérances, imaginaire et précarité*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A., 1988, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société post-coloniale*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A., 2000, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala.
- Mbembe, A., 2010, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte.
- Mbembe, A., 2013, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte.

- Médard, J-F, (dir.), 1991, *États d'Afrique noire : formations, mécanismes, crise*, Paris, Karthala.
- Mehler, A., 1997, « Cameroun : une transition qui n'a pas eu lieu », dans Dalloz, J.-P. et Quantin, P., dir., *Transitions démocratiques africaines*, Karthala, p. 95-138.
- Molénat, X., dir., 2014, *L'individu contemporain. Regards sociologiques*, Auxerre, Éditions Sciences Humaines.
- Nga Ndong, V., 1993, *Les médias au Cameroun. Mythes et délires d'une société en crise*, Paris, L'Harmattan.
- Olivier de Sardan, J.-P., 1995, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Karthala.
- Owona Nguini, M.-E., 1997, « La sociogenèse de l'ordre politique au Cameroun entre autoritarisme et démocratie (1978-1996) : les régimes politiques et économiques de l'État au gré des conjonctures et des configurations socio-historiques », Thèse pour le doctorat en sciences politiques, Centre d'étude d'Afrique noire, Institut d'études politiques de Bordeaux et Université Montesquieu-Bordeaux IV.
- Ricœur, P., 1983, *Temps et Récit*, Tome I, Paris, Seuil.
- Ricœur, P., 1990, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
- Touraine, A., 2005, *Un nouveau paradigme. Pour comprendre le monde d'aujourd'hui*, Paris, Fayard.

Agriculture as Part of Africa’s Structural Transformation

Carlos Lopes*

Abstract

One of the pillars and, indeed, driving force, of Africa’s structural transformation is agriculture. Evidence suggests that countries that have increased productivity across the globe benefited from economic growth sustained by agricultural transformation. Africans have an opportunity, now more than at any time before, to change their lives through increased agricultural productivity and enhanced agribusiness that connects smallholders to national, regional and global value chains. Food security has been given rightful prominence in the debate but cannot be a replacement for real transformation. It is important to renew the building blocks that are necessary for a deeper discussion of the connection to be made between agriculture and industrialisation. This paper proposes a six-point strategy to address major obstacles hampering African agricultural transformation.

Résumé

L’agriculture est l’un des piliers, voire le moteur de la transformation structurelle en Afrique. Il a été démontré que partout dans le monde, les pays qui ont augmenté leur productivité enregistrent une croissance économique durable appuyée par la transformation agricole. Plus que jamais, les africains ont maintenant l’opportunité d’améliorer leur existence à travers l’accroissement de la productivité agricole et le renforcement d’un type d’agrobusiness qui connecte les petits exploitants à la chaîne de valeur au niveau national, régional et mondial. La sécurité alimentaire occupe une place importante dans le débat, mais ne peut pas se substituer à une transformation réelle. Il est important de renouveler les prémices d’un débat plus profond sur la connexion qui doit être établie entre l’agriculture et l’industrialisation. Cet article propose une stratégie à six points pour confronter les obstacles importants qui freinent la transformation agricole de l’Afrique.

* Executive Secretary, United Nations Economic Commission for Africa.

Introduction

Agriculture drove economic growth in countries across the globe for centuries. Agriculture has played an important role in the economic transformation and industrialisation of economies in Europe, America and Asia. In this respect, the most prominent stylised fact of modern development is the secular decline in the share of agriculture in gross domestic product (GDP), with the consequent increase in the combined shares of industry and services in the structure of successfully transformed economies.

Accounting for almost 65 per cent of Africa's employment and 75 per cent of its domestic trade, agriculture is likely to continue to influence the continent's economic growth for years to come (ECA 2013, 2014). Smallholder farmers will be the backbone of that effort. Emerging markets, either in or outside Africa, hold the promise of greater profits for smallholder farmers. Feeding the rapidly growing urban population and middle class will generate higher demand for quality agricultural and food processed products. Value added onto farmers' outputs has the potential to increase income for years.

A key first step in transforming African agriculture is to increase productivity coming from commercial rather than subsistence activity. Most smallholder farmers in Africa are neither productive nor profitable. There are two significant reasons why they remain trapped in a cycle of subsistence. First, their outputs are too low in quantity as well as quality terms to generate marketable surpluses because for the most part, they lack access to modern technology and production-enhancing inputs. Second, farmers are disconnected from output markets. Poor infrastructure makes linkages between farm-level production and downstream activities, such as processing and marketing, almost impossible (AUC and ECA 2009).

Given that approximately 65 per cent of Africans rely on agriculture as their primary source of livelihood, and despite the wide variety of crops, animals and farm practices across the continent (ECA 2013a), it is no surprise that Africa has the lowest levels of agricultural productivity in the world. While land productivity in India has grown from 0.95 tons per hectare to 2.53 tons per hectare over the past fifty years, Africa's land productivity is stuck at 1.5 tons per hectare. This is in spite of agricultural land being three to six times more available in Africa when compared with countries like China and India which, despite having much lower agricultural land available per capita, at 0.6 hectare for China or 0.3 hectare for India, have successfully managed to secure food for their 'bottom billion'.

Africa, though with immense natural resources, is the world's most food insecure region. Around 227 million people, or one out of every five people,

in Africa are chronically food insecure. In fact, compared to the rest of the world, while Africa hosts around 15 per cent of the world's population, it is home to close to a third of those affected by hunger on our planet. In the midst of these challenges however, there is no doubt that agriculture in Africa has also had some success stories.

The interventions of the Ghana government to introduce mechanised farming systems and make block farming a reality for small-scale farmers has successfully turned the country into an established food basket. In Uganda, the production of fish has dramatically increased by 35 per cent over the last decade, resulting in aquaculture production rising from 285 metric tons in 1999 to over 100,000 metric tons nowadays. Egypt's rice yield today stands at 9 metric tons per hectare, making this the best rice output performance in the world. Its rice production was expected to reach around 7.5 million tons in 2014 with earnings of about half a billion dollars. Water harvesting in Tanzania has been successfully scaled-up in the lowlands, where seasonal rainfall can be as much as 600 to 900 mm, improving the Majaluba rain-fed rice farms. With the help of low cost individual pump schemes, Nigerian farmers have turned to small-scale irrigation, using shallow groundwater recharged by the river and lifting it by *shadouf* or calabash in the dry season to grow vegetables for city dwellers.

These successes are still, and sadly, not the average picture. We must admit we have to increase productivity. The majority of African farmers have not benefited from initiatives and programmes aimed at improving farming techniques, farm equipment, seeds, fertilizer, post-harvest technology, agricultural financing and so on.

The question is: why is it that minimal levels of success have been attained so far?

The simple response is that agriculture, the sector which seems to hold one of the key solutions for the continent's transformation, has long been neglected and ill-guided. This is reflected by the fact that spending, either public expenditure or official development assistance (ODA), has largely been improperly allocated, not addressing fundamental agricultural needs. For example, in 2002, Africa received almost double the amount of ODA for agriculture, at US \$713.6 million, than was given to the countries of eastern and South East Asia at US \$479.8 million. This did not, however, translate into greater returns for the extra dollar. African countries' expenditure on agriculture has always been – with few exceptions – less than the CAADP¹ budgetary target of 10 per cent.

History tells us that nations that have succeeded in taking their people out of poverty have done it on the back of an agricultural revolution that

involved systematic improvements in production, storage, processing, distribution and use. Increase in agricultural productivity has, from the time of the European industrial revolution, contributed immensely to fast-tracking the structural transformation of their economies. Notable examples of the effect of the agricultural revolution on the economies of Brazil, India and China show how these countries used the surplus from increased agricultural productivity to fuel their growth models.

Africa's agriculture has yet to be used as a true tool for transformation. Africa has within its reach the capacity, the people, resources and opportunities to lead the way on sustainable development. There are several prerequisites for a coherent policy drive towards a truly transformational agricultural sector.

Throughout, the present paper emphasizes agriculture as the main engine of sustained growth and that its successful transformation is imperative to achieve inclusive and sustained rural and overall economic transformation. In the words of Timmer (2005: 3):

'No country has been able to sustain a rapid transition out of poverty without raising productivity in its agricultural sector... The process involves a successful structural transformation where agriculture, through higher productivity, provides food, labor, and even savings to the process of urbanisation and industrialisation'.

Therefore, successful agricultural transformation refers in this paper to a development in the agriculture sector that is associated with the occurrence of two simultaneous developments:

1. productivity (output per unit of input, variously defined) increases sustained over two to three decades at least; and
2. sustained income increases for the majority of farm/rural households.²

Therefore, there is the need to search for evidence of the existence and extent of these two developments³ to gain a better understanding of Africa's current agricultural transformation path.

Africa's Performance

Agricultural transformation in Africa has accelerated remarkably since 1990 as indicated by underlining indicators, e.g. agricultural productivity, cereal yield and per capita agricultural income. Most countries doubled their average rates of transformation following the launch of CAADP (2003 and onwards). Specifically, Africa has, on average, witnessed an increase of agricultural productivity, measured as agricultural value-added per agricultural worker, of around 67 per cent during

the period 1990–2012. However, the overall performance marks significant variation among countries, both in terms of the level of productivity and pace of progress. As far as pace of growth is concerned, while some countries have succeeded in increasing productivity by a whopping 326 per cent (Nigeria), others have experienced a decline to the order of 45 per cent (Burundi). In general, out of the forty-eight African countries for which data is available, eighteen countries have managed to increase labour productivity by more than 50 per cent during the period 1990–2012, sixteen countries by 1 to 49.9 per cent, and fourteen countries have witnessed a decline of up to 45 per cent. However, it should be noted that African countries have, on average, witnessed a significant increase in labour productivity over the period 2003–2012 as compared to the earlier period with an annual average increase of around US \$44 as opposed to a mere US \$8 during 1990–2002 (Table 1).

Compared to some other regions of the world, Africa's performance is fairly modest. East Asia and the Pacific (developing countries only), Latin America and the Caribbean (developing countries only), Europe, and China have experienced increases in labour productivity of 115 per cent, 72 per cent, 130 per cent and 133 per cent respectively during the same period of interest here. Overall progress masks significant variation across the main sub-regions in Africa. While North Africa's average productivity grew by 64 per cent, the rest of Africa witnessed, on average, an acceleration of 52 per cent over 1990–2012.

African countries exhibit a wide variation in registered productivity levels ranging from as low as US \$129 per worker in Burundi to as high as US \$8155 per worker in Mauritius, as observed in 2012.⁴

Table 1: Agricultural Productivity (agriculture value-added per worker), 1990–2012

	Agri. value-added per worker 2012 (US\$/ worker)	% growth 1990-2012	Annual ave % change 1990-2012	Annual ave change 1990-2002 (US\$)	Annual ave change 2003-2012 (US\$)
Africa	1501.23	66.95	2.91	8.26	44.77
Africa excluding North Africa	774.35	52.09	2.26	4.27	20.36
North Africa	3419.86	64.07	2.79	18.17	75.63
World	1177.38	31.19	1.36	14.50	7.32

Source: Author's Calculations, based on World Development Indicators (September 2014). Values are measured in constant 2005 US\$.

Reflecting the increase of agricultural productivity, cereal yield⁵ was, on average, consistently growing at an annual average rate of 1.17 per cent during the period 1990–2013 from 1,194kg per hectare to 1,531kg per hectare. Africa, in general, has been moving faster in 2003–2013, at an average annual change of 13 kg, compared to 11kg during 1990–2002. The progress registered in cereal yield in Africa since 1990 – 28 per cent – is, however, extremely modest compared to other regions.

Despite progress, Africa's average cereal yield remains by far the lowest in the world representing 40 per cent of the world's average cereal yield. It has slightly declined from 42 per cent since 1990. There is huge potential to at least double or even triple cereal yields.

As can be noted (Table 2), African countries vary significantly in cereal yield both in terms of progress and level. Progress achieved ranges between –70 per cent (São Tomé and Príncipe) to a spectacular 175 per cent (Côte d'Ivoire), with eight countries registering a growth of more than 101 per cent, ten countries experiencing a growth between 63 and 96 per cent through 1990–2013. As for the yield level, African countries could be classified into three categories. A category of premier achievers (twenty-two countries) with a yield level, mostly, well above Africa's average yield. The second group of countries, which consists of twelve countries, registered a yield level that is lower than Africa's average yield but above 1,000kg per hectare. The third group includes sixteen countries with an inferior yield level of less than 1,000kg per hectare. Interestingly, and sadly, those sixteen countries are among a list of eighteen countries with the world's lowest cereals efficiency (with cereals yield of 1,000kg per hectare or less). It is well taken that no African country, with the exception of Egypt,⁶ has managed to post a cereal yield that is above or even equal to the world's average. Côte d'Ivoire's remarkable achievement should be highlighted. It has managed to boost its yield by a whopping 175 per cent through 1990 from a low of 1,112kg per hectare to around 3,054kg per hectare, posting Africa's fourth highest cereal yield, only behind Egypt, South Africa and Mauritius. The high cereal yield in Côte d'Ivoire could be partially attributed to the significant improvement achieved in labour productivity, estimated at 47 per cent during 1990–2008. The high productivity realised in Côte d'Ivoire has contributed to boosting impressive growth in the production of major crops. Yam production increased by 124 per cent over 1990–2013. Cocoa and plantains have witnessed an increase of 104 and 33 per cent respectively, between 1990 and 2012 while cashew nut crops experienced a growth of 1,131 per cent over 1997–2012. Eleven African countries experienced a consistent decline in cereal yield through 1990–2013, a trend that certainly merits an in-depth analysis.

Table 2: Cereal Yield, 1990–2013

	Cereal yield 2013 (kg/hectare)	Growth 1990-2013 (%)	Annual ave % change 1990-2013	Annual ave change 1990-2002 (kg)	Annual ave change 2003-2013 (kg)
Africa	1531.00	28.19	1.17	11.34	13.35
Africa excluding North Africa	1426.89	35.49	1.48	6.26	28.65
World	3850.52	34.28	1.43	15.90	67.11

Source: Author's Calculation, based on data from World Development Indicators (February 2015).

Reflecting on the sustained income dimension of agricultural transformation, the average value of food production⁷ is used as a proxy for rural income. Africa as a whole has experienced a steadily increase of this average. Progress substantially accelerated after 2003 posting an average annual change of US \$1.44 up from merely US \$0.17 during the period 1990–2002. However, despite this encouraging progress, Africa fared low in terms of food production and income compared to other developing countries.

It is worth noting Malawi's and Angola's remarkable rise of cereal yield, 109 and 162 per cent respectively between 1990 and 2012. On the other hand, Côte d'Ivoire, Africa's most aggressive performer in cereal yield improvement, with a total growth of 175 per cent over the same period, achieved a modest growth in average food value of 8 per cent. With this rapid return to agricultural success, a possible second agro-industrial miracle and industrial take-off after a decade-long electoral and political crisis, agri-business success in Côte d'Ivoire shows that successful agriculture transformation is possible in a small sized country context. For Côte d'Ivoire to succeed towards emerging status, it must also pay attention to productivity increases in its non-agriculture sector whose first entry points are scoring high in manufacturing, agro-industries and agri-business.

Table 3: Average Value of Food Production, 1990–2012

	Average value of food production (2012) (US\$/capita)	Growth 1990-2012 (%)	Annual ave % change 1990-2012	Annual ave change 1990-2002 (US\$)	Annual ave change 2003-2012 (US\$)
Africa	177	12	0.57	0.17	1.44
North Africa	245	41	1.94	2.50	3.44
Africa excluding North Africa	164	7	0.34	-0.25	1.22
World	303	26	1.25	2.08	3.78

Source: Author's Calculation, based on FAO – Food Security Indicators (16 September 2014 – first release for 2014).

Modernizing Small-scale Agriculture

Africa needs to innovate in terms of ideas, transformation models, new products and innovation platforms to meet the challenges of the best and compete successfully in all areas, including agriculture, by putting the last first through an effective reverse pyramid base strategy. Smallholders dependent on nature and weather can no longer feature as the main source of African agricultural output in the era of a knowledge-based world economy. Policymakers have facilitated political discussions but the reality is that subsistence farming on small land plots, still characterised by extremely low productivity and surpluses, is the dominant mode of agricultural production on the continent as compared to twenty-five years ago (ECA 2013a).

A major reason why agriculture in Africa has remained in subsistence form is that smallholders, who contribute around 80 per cent of Africa's agricultural production, have been overlooked and marginalised in the process of value chain development. In order for the smallholder to grow, s/he will need to understand how s/he is interrelated to national, regional, continental and international consumers. To understand the global value chain of a product when it leaves the farm gate is one of the missing links. Consequently, the need to operate in the value chain as a partner and contributor is critical. The benefits for the farmer's participation are not solely limited to increased productivity. The demand for products will generate,

at farm level, additional use of fertilisers, use of improved seeds and more appropriate, efficient and adapted agricultural practice and technologies. Thus the smallholder needs to be connected to the input markets. More importantly, smallholders suffer from marginalisation of inputs and value chain inclusion. This is compounded by the fact that agriculture itself is generally considered a non-profitable and risky sector at the smallholder level. Modernisation is perceived as matter for big entrepreneurs who have access to capital and financial institutions (ECA 2013; NEPAD 2013).

How then can the smallholder access financing? Most rural areas where smallholder farmers are located have no or limited networks of financial institutions. Even where these exist, smallholder farmers, with poor credit ratings and sometimes with no collateral like title deeds, cannot compete for financial resources and are excluded on technicalities. Commercial banks in Africa avoid agriculture based on the perceived risk. In addition, most commercial banks are normally located in the urban areas, making them not readily accessible to farmers. When they are in rural areas, it is to collect cash deposits and savings from farmers with little assistance or financial innovation opportunities.

Many African countries are now establishing 'Agricultural Development Banks' and setting out policies and strategies reinforced by agricultural finance products to assist smallholder farmers, especially women farmers, to facilitate their access to credit and finance for their activities and to include them in value chains. Financial services to smallholder farmers play a strong and pervasive role that affects not just the farmers, but the entire economy and society in general.

Wealth creation in Africa can grow roots in agriculture. Given that most smallholders in Africa are women, they are often barred from usual credit channels. They are left with micro-credit institutions or NGOs that do not have the financial depth to make agriculture an enabler of growth and a wealth creation opportunity. Access to credit puts smallholder farmers on the road to expansion and growth through more productive and efficient methods of production, harvest, storage and distribution. Access to readily affordable finance is one of the key factors contributing to the development of agriculture as experienced in other parts of the world. While a lot of progress has been made in easing access, smallholder farmers still have very limited access to appropriate financing. To advance the agenda of strengthening value chains for increased food production, it is a prerequisite to consider the role of women in farming. The key that reasons need to be addressed for their limited access to credit revolve around the high risk rating of smallholder farming as an agricultural sector, added to inverse economies

of scale and related low profitability of lending to this market segment. Many instruments have been designed and customised to address this issue. In terms of products, both group and individual loans have been successfully used – with group loans reporting better loan portfolio quality than individual lending approaches in a number of countries in Africa. To achieve inclusive agriculture value chain financing there is a need to map successful smallholder financing schemes in the continent as a starting point to change the discourse of investment in agriculture (AUC and ECA 2009).

Further gains in productivity cannot be achieved without increasing the agricultural income of smallholder farmers and creating rural off-farm employment opportunities (Tsakok 2011; Acemoglu et al. 2012). This would require linking smallholder farmers to each of the input and product markets. More importantly, smallholder farmers need to benefit from greater value addition to their products so they can break away while creating value and retaining much of the wealth created (AUC and ECA 2009; ECA 2013; Acemoglu et al. 2012).

Food Security

In Africa estimates show a dramatic increase of people experiencing chronic hunger over the period 1990–2007 and even more following the 2008–09 financial and economic crises (ECA 2013b). Political instability, wars, harsh weather and lack of incentives for agricultural transformation have played a major role in compounding food insecurity in Africa. Food and agricultural production and productivity have barely improved (except in few cases) and other critical elements such as inter-sectoral linkages and diversification in staple production are also lacking. Rapid population growth and climate change continue to negatively impact on food security and need to be factored into sustainable strategies and policies. The political and social uprisings in North Africa and West Africa have increased household food insecurity, displaced thousands of people and affected local economies. Frequent droughts in the Horn of Africa and the Sahel have persisted, leaving millions of people destitute.

Recent estimates of the Global Hunger Index (GHI),⁸ which is estimated for 122 countries, show that over the period 1990–2012, across regions and countries, GHI scores vary greatly with the highest GHI scores occurring in South Asia and sub-Saharan Africa. South Asia reduced its GHI score substantially between 1990 and 1996. Though sub-Saharan Africa made less progress than South Asia after 1990, it has caught up since the turn of the millennium. The GHI score for sub-Saharan Africa fell by 16 per cent, much less than in South Asia (26 per cent) and the Middle East and North Africa

(35 per cent). Although thirty-one countries in Africa improved their GHI score during this period, only two countries in Africa – Ghana and Egypt – are ranked among the ten best performers. In terms of absolute progress, however, comparing the 1990 and the 2014 GHI, six of the world's best ten performing countries, experiencing the biggest improvements in scores, are in sub-Saharan Africa. Yet, most of the world's sixteen countries where the level of hunger is either 'extremely alarming' or 'alarming', in 2014 GHI scores, are in Africa south of the Sahara. With the exception of Iraq, all the countries in which the hunger situation worsened from the 1990 GHI to the 2014 GHI are in sub-Saharan Africa. Increased hunger since 1990 in some of these countries can be readily attributed to prolonged conflict and political instability (von Grebmer et al. 2014).

Available estimates show that about 25 per cent of Africa's population, around 245 million persons, do not have sufficient access to food to meet their basic nutritional needs and about 30 to 40 per cent of children under the age of five suffer chronic malnutrition. Some countries in Africa have made real progress in the fight against hunger. However, challenges remain for the majority of countries, especially in East Africa, a sub-region that was host to 73 per cent of the estimated total number of hungry people in Africa over the period 2006–08. Any substantial progress in this sub-region and the Sahel would have an important impact on the containment of hunger in Africa.

Rapid population growth, compounded by a massive reflux of refugees, is another major aggravating factor of hunger in Africa. These factors conceal progress in achieving the World Food Summit (WFS) hunger reduction target in countries such as Rwanda, Ethiopia and Tanzania that had the largest and the fastest reductions in the proportion of under-nourishment.

By engaging in a coherent and strategic transformation policy, Africa can shift the debate to securing, for current and future generations, an African value chain connected to the global value chain (AUC and ECA 2009; AfDB, OECD and UNDP 2014). An important shift in the perception of agriculture is under way as a majority of African governments no longer understand agriculture as a way of life for farmers but as an economic activity with real and tangible benefits for the transformation of the country concerned (ECA 2014).

It may become clear for a significant number of African countries that agriculture can be a catalyst for economic transformation if it is to be empowered by enhancing each of the following:

- capital investment
- agricultural research and technology

- yield enhancing practices and technologies
- land and labour productivity
- market access and infrastructure.

Need for Agri-business

To create and sustain wealth and production in the long-term, Africa's natural resources, including rich agricultural-related resources, should be transformed into higher forms of capital, preferably tradable industries (AUC and ECA 2014). This involves giving priority to economic development, expanding production and value addition, and responding to increased demand for more sophisticated consumption goods. There is a strong consensus that an expanding and prosperous productive economy is crucial to the structural transformation of African economies, and is the only sustainable pathway out of poverty and hunger. Making productive and valuable use of natural resources and upgrading primary products can help resolve some of the continent's challenges, including poverty and food insecurity. This could inspire a virtuous circle of higher output through intensive technology and innovation, elevated national productivity, higher average incomes, and superior and inclusive prosperity.

Historically, the pathway out of poverty for most communities and countries has been through a sustained structural transformation process. This pathway involves higher labour productivity in the overall economy, convergence in labour productivity between agriculture and non-agriculture sectors, and realisation of intensive value addition activities. Indeed, high agricultural productivity is essential for economic transformation that is based on reducing the relative share of agricultural output and labour in favour of other productive sectors, including, chiefly, industrialisation (Tsakok 2011; ECA 2013; AUC and ECA 2014). It is well observed that countries with low agricultural productivity tend to be less industrialised, and, therefore, located at earlier stages on the development ladder. This could be attributed to the fact that agriculture is the main source of raw material (or surplus) needed for industrialisation, for labour to be relocated to other emerging economic activities, and for remittances to other productive activities. In addition, it is a major market for the outputs of other sectors.

Despite the widely recognised role agriculture could play in unlocking the continent's true potential, by turning agriculture into a business, the sector has remained hampered by a number of well documented constraints and bottlenecks that must be overcome to get agri-business moving (ECA 2013; Brenton 2012; Deininger and Byerlee 2011; World Bank 2007, 2010).

Considering the wide diversity of the African agriculture context, it may help to mention the most identified categories of challenges faced by African agri-business operators before taking on specific constraints commonly reported within the value chains in selected fast transforming economies (Nigeria, Kenya, Côte d'Ivoire, Ghana, Senegal, Zambia, etc.) whose ongoing transformative agri-business experiences mirror much of what the rest of Africa must also overcome.

Based on the evidence, the categories of real or perceived problems affecting output as well as input markets across value chains include: lack of innovation; inadequate policy, legal and regulatory constraints; infrastructure and logistical bottlenecks; financial constraints; market access, information and knowledge limitations; quality standards and hygiene standards; production inputs; and scarcity of raw materials. These are a snapshot of a range of the well-known generic challenges and constraints encountered over time across systems and countries and that are still not well addressed to date.

The effects of the constraints are also well documented but too numerous to discuss in the context of this paper considering the diversity of situation when moving from one country to another, or from one commodity to another. A good case in point is the problems faced by the agri-business community in Nigeria. As can be noted in survey results carried out to identify perceived problems hindering the successful operation and efficient running of agri-business firms in Nigeria (Table 4), the range of difficulties include: low level of technology, low investment, high cost of production, macro-economic related problems, poor performing infrastructure, unpredictable government planning, poor access to markets, inadequate access to finance, weak legal systems and poor returns on investments. These hurdles translated into a myriad of inefficiencies and losses in Nigeria, including post-harvest losses which 3ADI (2010) estimated as high as 30 per cent for cereals, 50 per cent for roots and tuber, and up to 70 per cent for fruits and vegetables. Beyond the issue of economies of scale and means, which should not be overlooked, the agri-business challenges remain daunting when considered from the perspective of firm size. Table 5 shows the challenges and constraints industry captains lamented about in a survey carried in Ghana out in the first quarter of 2011 to gauge the business sentiment of CEOs from the Association of Ghana Industries. As can be learned from the cases of Nigeria and Ghana (Table 4 and Table 5), it appears clear that the true solutions to Africa's agriculture and agri-business problems are well beyond the scale or means of a small country.

Table 4: Perceived Constraints Hindering Effectiveness of Agri-business Firms

Perceived problem	% of sampled firms	Rank
Low level of technology	80	5
Low investment	88.3	4
High cost of production	100	1
Macro-economic related	80	5
Unpredictable government planning	75	7
Lack of security	70	8
Poor access to market	10	11
Finance related	100	1
Weak legal system	30	10
Poor return on investment	60	9

Source: Field Survey Data, Nigeria 2011.

Table 5: Challenges and Constraints Faced by Size of Business (including agri-business)

Size	Challenges		
	1st	2nd	3 rd
SMEs	Access to credit	High cost of raw materials	High level of taxation
Large	High utility prices	High cost of raw materials	Competition from imported goods
African Giants	High utility prices	High level of taxation	Depreciation of the local currency (cedi)

Source: Survey of the Association of Ghana Industries, 2011.

Imperatives for Agriculture's Transformation

Africa was importing 87 per cent of its food items from non-African countries as of 2012 whereas developing Asian economies import 34 per cent of agricultural raw materials from their region and the proportion for European countries stands at 63 per cent. The 87 per cent figure is in contradiction with the potential of the African continent (AUC and ECA 2014).

Labour Dynamics and Urbanization

Historically, successful economic development has been stimulated and sustained by rising productivity of agricultural labour. As evidence

suggests, agricultural labour productivity plays a key role within wider economic transformation processes. Therefore, agricultural revolutions that enhance agricultural labour productivity in poor agrarian economies can contribute significantly to economic transformation through playing multiple foundational roles in wider development processes. Increased labour productivity leads to improving food availability per unit of labour. This first reduces the cost and, consequently, the price of food relative to agricultural workers' incomes, which in turn increases agricultural workers' budget surpluses and hence increases their real incomes. This, then, stimulates demand for non-food goods and services; and concurrently releases agricultural labour from agricultural production to production of non-agricultural production? spurring economic growth and development. Later on, industrial, service and knowledge revolutions would build on the increase in supply and demand for non-food goods and services to reduce the prices of goods and services through lowering labour costs and benefiting from economics of scale. It is, therefore, to be expected that the potential benefits from increased agricultural labour productivity would then drop. This is associated with increasing the relative importance of industrial, service and knowledge revolutions in raising the productivity of an increasing volume of labour involved in the production of non-agricultural goods and services, which is responsible for a rising share of consumer expenditures, the ultimate goal of economic transformation.

As regards urbanisation, in 1980 around 28 per cent of Africans lived in cities as compared to around 40 per cent in 2010. It is even projected that 50 per cent of Africa's population will live in cities by 2030. This phenomenon which, theoretically, reduces the burden on agriculture to support livelihood of millions of rural dwellers, will increase the pressure on agriculture to meet growing food consumption, associated with a dramatic change in patterns. On the other hand, urbanisation should contribute to increasing demand, investment and productivity, with workers moving from historically low productive agriculture into what are widely perceived as high productive urban jobs. Shifts from rural to urban employment was found to contribute around 20 to 50 per cent of productivity growth in a number of countries, depending on the level of productivity achieved in both agricultural and non-agricultural sectors.

Urbanisation, if coupled with the construction of more infrastructure such as roads, water and sewage systems, is vital to absorb the additional 600 million people set to enter Africa's labour force by 2040, which would be more than in both China and India. The impact of an expanding labour force on GDP in Africa is tremendous generating an increase of around 75

per cent of GDP per capita over the last 25 years, compared to 25 per cent which came from higher labour productivity associated with urban jobs. The challenge in this regard is for Africa to ensure that urbanisation is not coupled with just creating slums, and to provide young generations with the skills required to turn the anticipated large work force into a major engine for development.

The Way Forward

African economic growth has in the past been substantially fuelled by primary commodity exports with the direct result of de-industrialisation. Contemporary history has shown that the growth pattern of other developing regions, especially Asia, has been driven by manufacturing. The consequences of counting on a commodity-driven growth path are numerous, including resource curse risks, deterioration of secular terms of trade, Dutch Disease, and poor backward and forward linkages to the domestic economy narrowing the potential of value addition.

These consequences can be evaded by adopting an agri-business growth strategy, which fits both the resource endowment of most African economies and the conditions surrounding the overwhelming majority of the poor who live in rural areas and depend on agriculture for their livelihoods. Agri-business is substantially labour-intensive in terms of creating jobs and generating value-added; in addition, it strengthens forward and backward linkages.

The need for agri-business development rather than agriculture-led development is real. This should entail a paradigm shift from a supply to a demand-driven market, in which the agri-business value chain, covering agriculture, industry and services, plays an essential role (Yumkella et al. 2011).

A '6 R' strategy could be proposed for a real transformation:

First the need to re-emphasise strategies and policies aimed at structural agricultural transformation. Taking into account an integrated approach encompassing economic, social and environmental dimensions we need to focus on food, land, water, forests security, bio-energy resources, urban-rural as well as forward and backward linkages between agriculture and other evolving sectors of African economies. This is how to make agri-business a major goal.

Second, the need to reduce the vulnerability of millions of African small-scale farmers and consumers to high, volatile prices while increasing the resilience to shocks. The misconception of food security as a replacement for poverty reduction must be debunked. Food security should be approached economically and not as a poverty reduction programme.

Third, while recognising that Africa's industrialisation must be commodity-based the case needs to be made to redirect concerns to address global climate change. Value addition should take place close to where the resources are, thereby reducing large carbon footprints that come with transporting commodities over wide distances for processing. We must become price makers and not price takers, particularly when we have a controlling size, setting commodity trends. The proposed deal between cocoa processors Cargill and Archer Daniels Midlands, if it goes through, will see the two companies controlling up to 60 per cent of the total world trade in cocoa, when it is Africa that produces it.

Fourth, the call for the redefinition of industrial policy to avoid a blueprint approach, where this is a set of predefined interventions. This must instead be embedded in the private sector and must generate processes and procedures based on an understanding and addressing the ever-changing needs of industry, learning instead of copying from the import substitution of Latin America and export-driven parts of Asia. Africa's industrialisation should be an industrialisation driven from its assets, commodities and African growing market, maximising links with the agricultural sector.

Fifth, retaining the opportunities presented to Africa for green growth. These offer an array of investment opportunities. Africa must see itself as a key player for solving climate change issues, rather than as a victim. With the largest reservoir of unused arable land, it is the natural leader in a food insufficient world. Not being locked into any technology preferences allows the leapfrogging to green and clean energy, boosted by the best potential in this area in the world.

And finally, Africa must remain firm against unfair trade policies and protocols. For example, agricultural subsidies in developed countries continue to distort international commodity markets and lead to dumping, depressing prices and therefore making agriculture unprofitable for African smallholder farmers.

This 'Year of Agriculture and Food Security' provides an opportunity for Africa to take the lead in multilateral negotiations on agriculture, with a key focus on access to international markets, export competition such as the use of export subsidies and removal of domestic support and subsidies in developed countries. The Bali WTO agreement demonstrated the strength displayed by India, with a smaller economy than Africa. The lesson is obvious.

Notes

1. The Comprehensive Africa Agriculture Development Programme is an initiative of the African Union approved in Maputo in 2003, which is an integral part of the New Partnership for Africa's Development (NEPAD). For more information see <http://caadp.net/>.
2. This definition and the approach applied in this paper is presented in Tsakok 2011.
3. The paper goes even further to advocate for agri-business and agro-industry based development as a transformational development framework for agricultural and rural transformation.
4. In constant 2005 US\$.
5. Cereal yield, measured as kilogrammes per hectare (Kg/ha) of harvested land, includes wheat, rice, maize, barley, oats, rye, millet, sorghum, buckwheat and mixed grains.
6. Egypt's yield is almost double the world's average cereal yield, estimated at 7,200kg/hectare in 2013.
7. The total value of annual food production, as estimated by FAO and published by FAOSTAT in International Dollars (I\$) divided by the total population.
8. The GHI is a widely used indicator to measure hunger and consequently food insecurity. It combines three equally weighted indicators in one index number: (a) proportion of people who are undernourished; (b) prevalence of underweight children under five; and (c) the mortality rate of under-fives.

References

- AfDB, OECD and UNDP, 2014, *African Economic Outlook, Global Value Chains and Africa's Industrialization*, Paris: OECD Publishing.
- AUC and ECA, 2009, *Economic Report on Africa, Developing African Agriculture through Regional Value Chains*, Addis Ababa: ECA Publications and Conference Management Section.
- AUC and ECA, 2014, Synthesis Paper on the Theme of Agriculture and Food Security: 'Transforming Africa's Agriculture for Shared Prosperity and Improved Livelihoods through Harnessing Opportunities for Inclusive Growth and Sustainable Development' prepared for Assembly of the Africa Union, 33rd ordinary session, Head of States and Governments Summit.
- Badiane, O., Bahigwa, G. and Makombe, T., 2014, 'Promoting Agricultural Trade to Enhance Resilience in Africa', ReSAKSS Annual Trends and Outlook Report 2013, International Food Policy Research Institute (IFPRI).
- Bagayogom I., 2012, 'Enjeux et stratégies pour bâtir des agricultures paysannes durables basées sur la souveraineté alimentaire en Afrique subsaharienne', in Founou-Tchuigoua, B. and Ndiaye, A., eds, *Réponses radicales aux crises agricoles et rurales africaines*, Dakar: CODESRIA.

- Béné, C., Foley, C., Fritschel, H., et al., 2013, *Global Hunger Index: The Challenge of Hunger: Building Resilience to Achieve Food and Nutrition Security*, Bonn, Washington, DC, and Dublin: Welthungerhilfe, International Food Policy Research Institute, and Concern Worldwide.
- Chalbi-Drissi, H., 'Le genre dans les nouvelles politiques foncières au Maroc', in Founou-Tchuigoua, B. and Ndiaye, A., eds, *Réponses radicales aux crises agricoles et rurales africaines, Dakar*. CODESRIA.
- Daron, A. and Robinson, J., 2012, *Why Nations Fail: The Origins of Power, Prosperity, and Poverty*, New York: Crown Publishers.
- ECA, 2013a, 'Rethinking Agricultural and Rural Transformation in Africa. Challenges, Opportunities and Strategic Policy Options'.
- , 2013b, 'Status of Food Security in Africa: A Parliamentary Document'.
- , 2013c, 'Eradication of Food Insecurity in UEMOA: Drivers, Challenges, and the Way Forward?.'
- , 2014a, 'Rethinking Agricultural and Rural Transformation in Africa – the Necessary Conditions for Success: The Case of Mauritius'.
- , 2014b, 'The Role of Agriculture, Agribusiness and Value Chains in the Transformation'.
- , 2014c, 'Strategic Agricultural Commodity Value Chains in Africa for Increased Food: The Regional Approach', FAO, Food and Agriculture Organization of the United Nations Statistics Division, available at <http://faostat.fao.org/site/291/default.aspx>, accessed 1 August 2014.
- FAO, IFAD and WFP, 2013, *The State of Food Insecurity in the World 2013. The Multiple Dimensions of Food Security*, Rome: FAO.
- Hawkins, A., Kormawa, P., Roepstorff, T. et al., 2011, *Agribusiness for Africa's Prosperity*, Vienna: UNIDO.
- Iafrate, M., Paschal, M., Rakotoarisoa, M., 2011, *Why Has Africa Become a Net Food Importer? Explaining Africa Agricultural and Food Trade Deficits*, Rome: FAO.
- Johnston, B.F. and Kilby, P., 1975, *Agriculture and Structural Transformation, Economic Strategies in Late-Developing Countries*, Oxford: Oxford University Press.
- NEPAD, 2013, *African Agriculture, Transformation and Outlook*, South Africa: NEPAD.
- Philips, O.O, Mbanasor, J.A., and Christiana, O.I, 2012, *International Review of Business Research Papers* 8(7) November: 66–78.
- Timmer, C. P., 2005, *Agriculture and Pro-Poor Growth: An Asian Perspective*, Center for Global Development, Working Paper Number 63.
- Tsakok, I., 2011, *Success in Agricultural Transformation: What it Means and What Makes it Happen*, New York: Cambridge University Press.
- von Grebmer, K., Saltzman, A., Birol, E. et al., 2014, 2014 *Global Hunger Index: The Challenge of Hidden Hunger*, Bonn, Washington, DC and Dublin: Welthungerhilfe, International Food Policy Research Institute, and Concern Worldwide.
- World Bank, 2013, 'Growing Africa: Unlocking the Potential of Agribusiness'.
- Yumkella, P.M. et al. (2011) *Agribusiness for Africa's Prosperity*, UNIDO.

Analyse des canaux-clés de transmission des effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise

François Joseph Cabral*

Résumé

Dans cette recherche, nous tentons d'évaluer les effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise. A l'aide d'un modèle d'équilibre général calculable statique, nous mettons en exergue quelques canaux-clés par lesquels cette crise a pu se transmettre à l'économie, à savoir : la demande à l'exportation, les transferts des migrants, l'aide publique au développement. Les résultats de notre analyse attestent que la baisse de la demande mondiale à l'exportation et celle des transferts des migrants se révèlent être les canaux qui ont le plus facilité la transmission du choc à l'économie sénégalaise. En effet, celles-ci ont le plus contribué à déprimer l'activité économique et, en conséquence, favorisé une détérioration des principaux agrégats macroéconomiques. En outre, elles ont occasionné l'effritement de l'assiette fiscale de l'Etat qui a vu ses ressources intérieures baisser.

Mots-clés : aide publique au développement, transferts, impacts macroéconomiques, modèle d'équilibre général calculable.

Classification JEL : F21, F24, F62, C68.

Abstract

In this research, we attempt to assess the effects of the global economic crisis of 2008-2009 on economy in Senegal. Using a static computable general equilibrium model, we highlight some key channels through which the crisis could spread to the economy, namely: export demand, migrants' remittances, and official development aid. The results of our analysis show that the decline in global demand for exports and that of migrants' remittances appear to be the channels that have the most simplified the transmission of the impact on the Senegalese economy. Indeed, they have the most contributed to depress economic activity and, therefore, favored a

* Agrégé d'Economie, FASEG/UCAD, CRES, Dakar, Sénégal. Email : joecabral7@gmail.com

deterioration of the main macroeconomic aggregates. Moreover, they have caused the erosion of the tax base of the state, which saw its domestic resources decline.

Key words: Official development aid, transfers Macroeconomic impacts, computable general equilibrium model

Introduction

Durant l'été 1997, la crise financière qui avait affecté l'Asie, puis la Russie et une partie de l'Amérique latine, avait provoqué une contraction sévère des importations des économies concernées et pénalisé les exportations des autres pays. Le commerce international était devenu le principal vecteur de propagation de cette crise au reste du monde (RDM). Partout, la crise avait entraîné un chômage massif et des difficultés sociales majeures, particulièrement en Asie et en Russie (Dauphin 1999). En Afrique subsaharienne, un seul pays fut sérieusement ébranlé par celle-ci, il s'agit de l'Afrique du sud qui a été affectée par le biais des flux financiers. Dans les autres pays, la transmission s'est essentiellement faite sous forme de chocs commerciaux. Toutefois, à l'exception des pays exportateurs de pétrole, le repli des cours des matières premières a eu des effets mineurs sur les pays de la région (Harris 1999).

La crise financière dont les prémices sont apparues à l'été 2007 et dont les effets ont culminé en 2009 a connu une ampleur beaucoup plus importante que celle survenue à l'été 1997. Après s'être étendues à toute la sphère financière, les répercussions de cette crise dite des « subprimes »¹ sur l'économie réelle ont fait craindre le pire. Bien qu'éloigné de l'épicentre du phénomène (les USA), le Sénégal – tout comme la plupart des pays en développement –, n'en est pas moins concerné. Il est donc important d'explicitier les canaux par lesquels la crise a pu se transmettre à l'économie sénégalaise. L'objectif de ce papier est d'évaluer les impacts de cette crise afin d'en tirer quelques enseignements de politique économique. En d'autres termes, il s'agit de quantifier les effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise. Dans une première section, nous examinons la situation macroéconomique du pays dans le contexte de la crise. Dans une seconde section, les canaux de transmission de la crise sont analysés. La troisième décrit le modèle et la quatrième présente les résultats des simulations.

Contexte macroéconomique de l'économie sénégalaise avant la crise

L'économie sénégalaise a enregistré une progression modérée de son PIB depuis l'indépendance. Un regain de croissance n'a été observé qu'à la faveur de la dévaluation intervenue en 1994. Dans la période postérieure à 2000,

marquée par un changement de régime politique, les mesures d'ajustement soutenues de l'économie sénégalaise ont continué à produire leurs effets. Le taux de croissance du PIB a enregistré des niveaux relativement appréciables mais est resté instable. En effet, pendant les années 2002, 2006 et 2008, on a assisté à une nette contraction de l'activité sous l'effet de chocs énergétiques et climatiques auxquels est venue s'ajouter la crise économique mondiale observée en 2008. En conséquence, le rythme d'accroissement du PIB est tombé au cours de ces périodes en dessous de celui de la population, rendant plus ardues les efforts de lutte contre la pauvreté.

L'analyse du recul observé du PIB au cours de l'année 2008 fait ressortir une contraction de l'activité dans les secteurs primaire et tertiaire entre 2007 et 2008. Le secteur tertiaire contribue pour près de la moitié dans la formation du PIB. S'il a enregistré une croissance soutenue entre 2001 et 2003, il a ensuite évolué en dents de scie entre 2004 et 2008. La part du secteur primaire a baissé passant de 16,3 pour cent en 2001 à 13 pour cent en 2008. Quant au poids du secteur secondaire, il a stagné dans la période 2001-2008 tandis que la part du secteur des services s'est accrue atteignant plus de la moitié du PIB en 2008. Entre 2001 et 2005, l'inflation a été bien contenue puisqu'elle fluctue entre 2,6 pour cent et 2,3 pour cent. L'objectif de stabilité des prix est ensuite mis à rude épreuve car le taux d'inflation s'établit à 3,6 pour cent en 2006 et atteint un pic de 7,1 pour cent en 2008 à la faveur des crises alimentaire et énergétique.

L'effort d'accumulation tel que reflété par l'évolution du taux d'investissement a été relativement soutenu au cours de la période 2004-2008². Quant à l'épargne domestique, elle est demeurée relativement faible avec une contribution relativement plus marquée du secteur public à partir de 2006. L'évolution de l'épargne domestique est en contraste avec celui de l'investissement. Le taux d'épargne intérieure a diminué passant de 9,4 pour cent à 8,1 pour cent entre 2001 et 2008 alors que le taux d'investissement est passé de 18,4 pour cent à 26,9 pour cent au cours de la même période. En conséquence, l'investissement a principalement été financé par un recours croissant à l'épargne extérieure mais également par une accumulation d'arriérés de paiements intérieurs auprès du secteur privé. Au cours de la période 2001-2006, la stabilité des prix est bien assurée.

Les effets de cette crise financière ont dû contraindre les décideurs à revoir à la baisse leurs ambitions de croissance. En effet, selon le cadrage macroéconomique, les taux de croissance économique escomptés pour 2008, 2009 et 2010 étaient respectivement de 3,35 pour cent, 3,1 pour cent et 5,1 pour cent. Cette prévision a dû être révisée puisque le taux de croissance réel du PIB s'est finalement établi, respectivement, à 3,2 pour cent, 2,2 pour cent et 3,2 pour cent pour l'année 2010.

Tableau 1 : Évolution de quelques indicateurs macroéconomiques, 2001-2008

Indicateurs	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007	2008
Taux de croissance du PIB (%) (valeurs constantes)	4,6	0,7	6,7	5,9	5,6	2,4	4,7	2,5
Taux de croissance des différents secteurs (%) – valeurs constantes								
Secteur primaire	1,3	-22,2	17,8	2,4	11,0	-8,1	-5,5	12,7
Agriculture	0,4	-34,5	38,6	4,1	16,0	-15,6	-15,8	24,6
Secteur secondaire	5,0	5,7	4,2	6,0	2,5	0,8	6,2	-2,7
Secteur tertiaire	3,6	5,7	6,8	7,5	5,7	5,9	7,0	3,5
Contribution au PIB (en %)								
Secteur primaire	16,3	13,6	15,1	13,7	14,6	13,0	11,8	13,0
Agriculture	9,3	6,8	8,3	7,2	8,1	6,6	5,2	6,7
Secteur secondaire	21,7	22,3	21,4	21,7	20,5	20,1	20,3	21,1
Secteur tertiaire	43,8	44,9	44,7	45,8	45,4	46,6	47,4	46,3
Administration publique	18,2	19,1	18,8	18,8	19,4	20,4	20,6	19,6
Investissement, épargne et consommation (en %)								
Taux d'investissement	18,4	17,2	22,3	21,6	25,2	25,5	26,8	26,9
Taux d'épargne intérieure	9,4	6,8	10,2	9,0	9,7	9,7	9,8	8,1
Publique	3,1	6,0	5,8	6,4	6,4	3,7	4,9	4,0
Privée	6,3	0,8	4,4	2,6	2,7	3,7	1,5	3,4
Taux d'épargne nationale	13,4	11,2	15,9	15,2	16,7	15,6	17,2	17,6
Consommation finale	90,6	93,2	89,8	91,0	90,9	92,6	93,6	92,6
Finances publiques								
Taux de pression fiscale	16,1	16,9	17,0	17,4	18,5	18,8	19,3	18,8
Échanges extérieurs (en % du PIB)								
Exportations	28,7	28,5	26,6	27,1	27,0	25,6	23,2	28,4
Importations	37,8	39,0	38,7	39,8	42,4	43,1	43,2	48,5
Indicateurs des prix								
Taux d'inflation	2,6	3,3	0,5	0,5	2,3	3,4	6,4	7,1

Source : République du Sénégal (2009).

Faits stylisés sur quelques canaux de transmission de la crise

La résilience des économies en développement à la crise économique dépend, en grande partie, de la qualité de leur croissance, de leur cadre macroéconomique et de leur degré de dépendance vis-à-vis des marchés affectés par la crise (USA, Union Européenne). Pour les économies subsahariennes, à l'instar du Sénégal, il est difficile d'échapper aux effets de ce qui, à l'origine, était une crise financière circonscrite aux pays du Nord. Quels sont les mécanismes qui facilitent la transmission des effets de cette crise financière sur une économie vulnérable aux chocs externes comme le Sénégal ? Quelques canaux peuvent être évoqués : les exportations, les transferts des migrants, l'aide publique au développement. Mais, l'analyse des effets de la crise économique mondiale sur l'économie nationale suppose une bonne compréhension de la structure des échanges extérieurs du Sénégal dans ses rapports avec le reste du monde.

Structure des échanges extérieurs

Pour bien comprendre la structure des échanges extérieurs, il convient d'évaluer le taux de pénétration des importations, de même que le poids relatif des achats à l'étranger selon les catégories de produits. Une analyse de l'intensité, à l'exportation, des différents secteurs et de la part relative des secteurs dans les exportations totales est également nécessaire. L'examen du tableau 2.1 montre que la pêche (51,1⁰%), les conserveries (46,9%), le tourisme (64,8%), la chimie (82,9%), le pétrole raffiné (52,4%), le secteur des machines (58,3) et de la métallurgie (40,6%) sont les secteurs les plus tournés vers le marché international tel que le reflète la part de leurs exportations dans leur production. En conséquence, un choc négatif sur la demande à l'exportation ou sur les prix mondiaux de ces catégories de produits affectera de façon significative ces secteurs. Sur un autre plan, l'analyse du taux de pénétration atteste que le riz, les produits d'extraction, l'huile, les produits en grain, le pétrole raffiné, les produits chimiques, métallurgiques, les machines et le matériel de transport constituent les produits dont l'approvisionnement dépend le plus du marché mondial. Le taux de pénétration de leurs importations est relativement élevé. Une baisse des prix à l'importation de ces produits favorisera une poussée des importations et soumettra de larges secteurs de l'économie à la compétition des producteurs du reste du monde.

Tableau 2 : Structure des échanges extérieurs (en %)

	Exi/EX	Imi/IM	Exi/Xsi	Imi/Qi
Mil/sorgho	0,00	0,01	0,00	0,27
Maïs	0,00	0,30	0,00	18,25
Riz	0,00	3,44	0,00	71,78
Légumes	0,08	0,37	0,31	17,40
Fruits	0,04	0,31	0,14	15,64
Autres types d'agriculture vivrière	0,28	1,19	1,07	24,27
Arachide	0,03	0,00	0,19	0,00
Coton	0,09	0,00	0,62	0,00
Autres types d'agriculture de rente	0,54	0,55	3,94	35,79
Élevage	0,18	0,08	0,89	0,73
Fôret	0,10	0,15	2,04	5,36
Pêche	6,62	1,47	51,15	29,03
Industries Extractives	2,48	12,47	34,56	82,39
Conserveries	10,60	2,21	46,94	24,50
Huileries	2,09	2,74	30,31	50,07
Travail de grain	0,14	7,29	1,19	52,49
Fabrication de céréales	0,32	0,22	2,24	2,72
Fabrication de sucre	0,30	1,53	6,90	39,53
Autres industries alimentaires	2,92	4,85	23,79	47,70
Boissons	0,26	0,67	6,93	25,51
Tabac	0,77	0,00	9,81	0,12
Textiles	1,35	2,25	8,98	22,42
Cuirs	0,28	0,40	4,67	10,94
Bois	0,34	1,32	4,02	22,10
Papier	0,91	2,20	12,61	38,08
Pétrole	11,14	6,38	52,42	52,63
Chimie	14,55	8,59	82,90	83,44
Caoutchouc	1,62	1,61	32,35	45,59
Verre	2,89	2,17	26,83	32,59

Métallurgie	2,60	6,47	40,57	74,97
Machines	1,52	11,91	58,29	95,05
Construction matériels de transport	0,00	7,50	0,00	84,76
Fabrication de produits divers	0,48	0,78	4,26	11,17
Eau-électricité et gaz	0,00	0,00	0,00	0,00
Construction	0,00	0,00	0,00	0,00
Commerce	0,00	0,00	0,00	0,00
Hôtellerie-restauration	11,61	0,00	64,85	0,00
Transports	6,10	2,99	17,87	15,81
Télécommunications	5,03	1,02	14,11	5,55
Immobilier	0,00	0,00	0,00	0,00
Services non-marchands	0,00	0,00	0,00	0,00
Services marchands	11,75	4,53	18,44	13,31
Total	100	100	-	-

Source : Calculs de l'auteur à partir de la MCS (2005).

Canal de la demande à l'exportation

Une récession dans les pays développés est susceptible de se traduire par une baisse de leurs importations en provenance des PMA (produits de base, matières premières adressées, tourisme, etc.). Quand on sait qu'en moyenne, près du tiers des exportations du Sénégal a pour destination l'Union Européenne, on ne peut qu'en déduire que les secteurs tournés vers l'exportation pourraient être pénalisés. Les ménages relevant de ces secteurs pourraient ainsi voir leur revenu nominal baisser. Ce reflux des exportations pourrait donc déteindre sur la croissance de l'économie. En règle générale, les pays africains dont les exportations sont traditionnellement dominées par les minéraux et les produits de base se trouvent exposés aux chocs sur la demande mondiale.

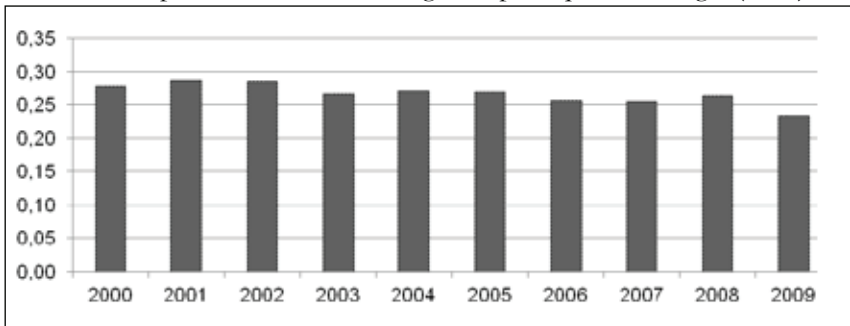
De même, les périodes de récession sont également souvent marquées par un comportement de repli protectionniste des économies en crise. En dépit des règles de l'organisation mondiale du commerce (OMC), il est fort à craindre que les pays développés tentent de soutenir leurs producteurs, en particulier, leurs agriculteurs, en usant, en particulier, de barrières non-tarifaires ; ce qui pourrait avoir des effets négatifs sur les exportations de pays pauvres comme le Sénégal. Le secteur agricole et celui de la pêche au Sénégal

pourraient ainsi être affectés dans leurs ventes sur ces marchés extérieurs. En conséquence, les ménages ruraux seraient touchés. L'agriculture étant un secteur sensible à la crise (Garnaut et al. 2009), l'impact négatif de la crise sur les exportations de produits de base pourrait avoir des effets considérables sur la pauvreté, en particulier chez des couches vulnérables, comme les enfants, dans beaucoup de pays d'Afrique de l'Ouest et Centrale spécialisés dans ces productions (Cockburn et al. 2010, Bibi et al. 2010).

A l'examen des faits, il ressort que la crise s'est traduite par une baisse de la demande extérieure de produits et services adressée à l'économie sénégalaise. Les performances à l'exportation du Sénégal se sont ainsi réduites comme en atteste l'évolution du poids relatif des ventes à l'étranger dans le PIB qui est passé de 26 pour cent en 2008 à 23 pour cent en 2009.

Graphique 1 : Evolution de la part des exportations dans le PIB (en %), 2000-2009

Source : Comptes nationaux du Sénégal, République du Sénégal (2010).



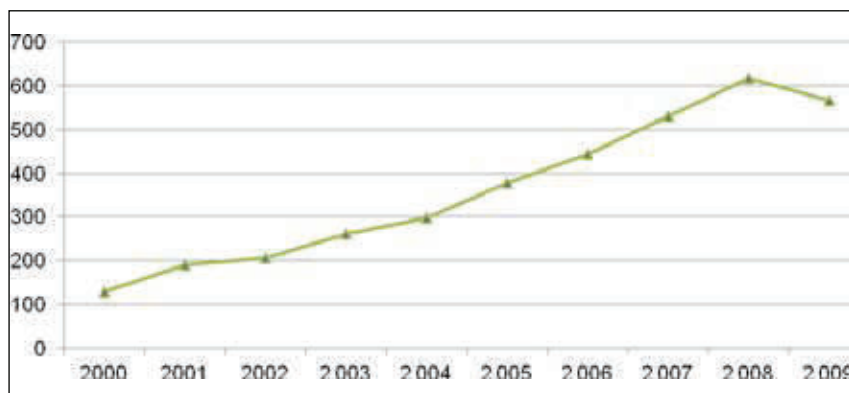
Canal des transferts des migrants

Lorsqu'une récession s'installe, les entreprises utilisent, généralement, à court et à moyen terme, le facteur travail comme levier d'ajustement. Des licenciements qui sont opérés se traduisent par une remontée du chômage, ce qui provoque souvent des pertes massives d'emploi chez les travailleurs migrants, comme c'est le cas chez les sénégalais. De même, les migrants non employés et spécialisés dans la vente à la sauvette devront également s'attendre à une chute de leur chiffre d'affaires en raison de la baisse du pouvoir d'achat des ménages du Nord et/ou d'un comportement d'épargne face aux incertitudes du futur. Au total, la baisse des revenus des travailleurs étrangers devrait se traduire par une diminution de leurs envois de fonds vers leur pays d'origine. Cette baisse pourrait refréner la consommation des ménages. Or, ces transferts jouent un véritable rôle « d'amortisseur social » dans un pays comme le Sénégal où 47,46 pour cent des ménages

sont confinés dans la pauvreté selon l'enquête sur les ménages de 2006 (République du Sénégal 2007). D'ailleurs, dans son analyse des effets de la crise financière sur l'économie sénégalaise, la DPEE³ (2009) a conclu à une grande sensibilité des transferts à l'évolution de l'économie mondiale. Egalement, Breisinger et al. (2010) ont pu attester que la baisse des transferts a été un canal important par lequel l'économie du Yémen a été affectée.

Les envois de fonds des migrants sénégalais dont le montant s'élevait à 128 milliards de FCFA en 2000 ont atteint près de 617 milliards de FCFA en 2007. En termes relatifs, ils représentaient près de 10 pour cent du PIB en 2008. L'observation des données historiques fait ressortir que si ces transferts ont connu une embellie entre 2000 et 2008, ils ont, en revanche, subi une baisse d'environ 8,2 pour cent entre 2008 et 2009 (République du Sénégal (2010)).

Graphique 2 : Evolution des envois de fonds des migrants (en milliards de Fcfa), 2000-2009



Source : Comptes nationaux du Sénégal, République du Sénégal (2010).

Canal de l'aide publique au développement

L'aide publique au développement est également un des canaux privilégiés par lesquels la crise financière pourrait transmettre ses effets aux pays en développement (Garnaut et al. 2009). En particulier, il est fort à craindre que l'ampleur de la crise financière n'hypothèque la promesse faite en 2005 par les pays développés (G 8) à l'Afrique de lui octroyer 25 milliards de dollars de plus par an pour lui permettre de réduire de moitié le taux de pauvreté d'ici à 2015 conformément aux objectifs du millénaire pour le développement (OMD). Le budget du Sénégal – comme celui de la plupart des pays moins avancés (PMA) – étant relativement tributaire de l'appui budgétaire, il est à craindre que la réduction de l'aide publique au développement accentue la pression sur les finances publiques et réduise la marge de manœuvre de

l'Etat. Les efforts d'ajustement de l'Etat pourraient avoir un impact négatif sur les ménages (baisse des investissements et dépenses de fonctionnement dans les secteurs sociaux, etc.). Les entreprises pourraient également en pâtir en raison des risques d'amoncellement d'arriérés de paiements de l'Etat tel que cela a pu être observé au Sénégal suite au lancement des grands travaux d'infrastructures publics dans la capitale sénégalaise en 2007.

L'observation des flux d'aides reçus par le Sénégal montre que si la contribution relative des pays du G7 est plus soutenue entre 2002 et 2004, celle-ci connaît un renversement de tendance à partir de 2005. En effet, le rythme d'accroissement de l'aide en provenance des pays du G7 a chuté drastiquement en 2005 et connaît une évolution moins importante que celle en provenance des autres donateurs (Tableau 3).

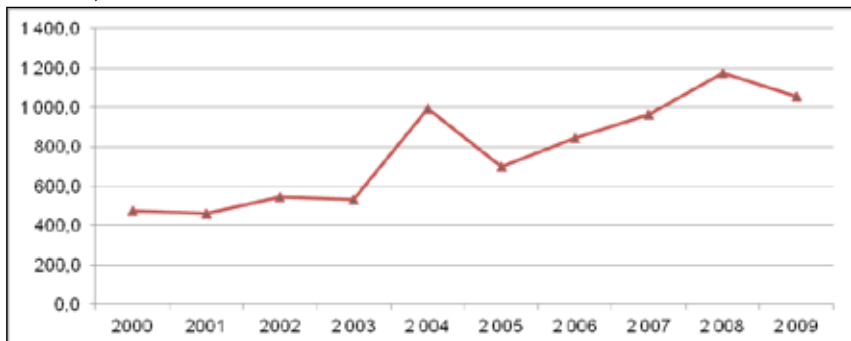
Tableau 3 : Aides étrangères (en millions de dollars)

Récipiendaire	2000	2001	2002	2003	2004	2005	2006	2007
	Valeur (en millions de dollars US)							
Sénégal	475,7	459,8	544,6	532,5	996,2	698,2	843,2	964,6
don source G7	322,85	221,45	292,52	320,01	645,27	396,53	426,58	462,42
	Taux de croissance (en %)							
Sénégal		-3,34	18,44	-2,22	87,08	-29,91	20,77	14,40
don source G7		-31,41	32,09	9,40	101,64	-38,55	7,58	8,40

Source : DPEE (2009).

Toutefois, l'observation du graphique 6 montre que la tendance s'estompe en 2008 puisque les flux d'aides publiques diminuent d'environ 10 pour cent en 2009.

Graphique 3 : Evolution de l'aide publique au développement (en millions de \$ US), 2000-2009⁴



Source: République du Sénégal (2009).

Méthodologie

Afin d'évaluer l'impact de la crise sur l'économie sénégalaise, nous utilisons le modèle statique de PEP standard (Decaluwé et al. 2010) qui permet de distinguer plusieurs catégories de facteurs (capital, travail) et présente l'avantage d'intégrer une pluralité d'instruments fiscaux. En outre, il permet de modéliser tous les transferts possibles entre les institutions. Le modèle appliqué à l'économie sénégalaise intègre 35 secteurs et 42 biens et services et utilise comme cadre comptable la matrice de comptabilité sociale (MCS) de 2005⁵. Il comprend quatre catégories de travailleurs (très qualifiés, moyennement qualifiés, techniciens, non qualifiés). Il intègre deux types de capital (privé et public) et le facteur terre. Il comprend : les firmes, les ménages, l'Etat, le reste du monde.

Toutefois, nous introduisons quelques modifications afin de bien analyser l'impact de la crise sur l'économie sénégalaise. En particulier, nous segmentons le marché du travail et introduisons le chômage de façon endogène. L'approche de la courbe des salaires (wage curve) développée par Blanchflower et Oswald (1994) est utilisée pour modéliser le marché du travail où nous supposons l'existence d'un chômage dans le segment du travail très qualifié et moyennement qualifié. Les travailleurs de ce segment du marché sont traditionnellement employés dans le secteur moderne ou secteur formel où nous supposons une relative rigidité dans la fixation du salaire. Le taux de salaire y évolue selon la situation du marché du travail, conformément à la situation décrite par la wage curve. Celle-ci décrit une relation négative entre les niveaux de chômage⁶ et les salaires. Elle traduit le fait que les zones (ou secteurs) caractérisées par des taux de chômage élevés, sont associées à de bas salaires, alors que celles à faibles sous-emploi sont marquées par des niveaux élevés de salaires. Dans le segment du marché du travail non-qualifié, les travailleurs évoluent généralement dans le secteur informel. Le taux de salaire est supposé y être déterminé par la confrontation de l'offre et de la demande. Ainsi sur ce marché, l'équilibre résultant de l'égalité entre la somme de l'offre et de la demande de travail non-qualifié, permet de déterminer le taux de salaire.

De même, le Sénégal étant engagé dans l'initiative de Maputo dont l'objectif est d'amener les Etats africains à consacrer au moins 10 pour cent de leurs ressources propres à l'agriculture, le modèle se focalise également sur la question du financement des investissements. La crise économique affectant les finances publiques, nous avons introduit un module sur le budget de l'Etat. Ce module nous permet de suivre l'évolution du budget de l'Etat et les arbitrages de ce dernier entre les dépenses d'investissement et de consommation. Le budget global est égal à la somme des recettes de

l'Etat constituées de son revenu, net des transferts versés au reste du monde supposés être constitués des intérêts de la dette. Les ressources propres de l'Etat sont constituées de ses revenus hors transferts courants reçus du RDM. Les dépenses courantes sur ressources propres (RP) sont alors constituées des dépenses courantes totales nettes des transferts reçus du RDM. La partie de l'investissement public de la période financée sur ressources propres est, par conséquent, constituée de l'écart entre les ressources propres et la consommation publique financée sur ressources propres.

Dans la procédure de bouclage du modèle, la balance courante est supposée fixe. Par conséquent, une augmentation dans les importations, d'un groupe des biens et services exige une hausse des exportations d'autres groupes de biens et services, de sorte à maintenir le compte courant équilibré. Le taux d'épargne des ménages est supposé fixe.

Simulations et résultats

Simulations

Après la présentation des canaux probables par lesquels l'économie sénégalaise peut être affectée par la crise, nous mettons l'accent, dans notre exercice de simulation, sur trois d'entre eux : la demande à l'exportation, les transferts des migrants et l'aide publique au développement. En conséquence, six scénarii ont été simulés afin d'analyser les effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise. L'examen des faits stylisés a pu attester que pour la plupart de ces canaux, les effets de la crise apparaissent de façon retardée et ne sont manifestés qu'en 2009.

Une première simulation a consisté reproduire le reflux de la demande mondiale qui s'est traduite par la baisse de la demande à l'exportation adressée aux pays en développement comme le Sénégal. Dans l'analyse de ce premier scénario, les secteurs sont classés en deux grands groupes : les secteurs très sensibles aux chocs qui surviennent sur le marché mondial et les secteurs moins sensibles.

Tableau 4 : Scénario de variation de la demande à l'exportation

	Simulation 2 Variation de la demande mondiale à l'exportation
Secteurs moins sensibles	Stagnation du volume des exportations entre 2008 et 2009
Secteurs très sensibles	Baisse de 20 % des exportations entre 2008 et 2009

Sources : Calculs à partir des données des comptes nationaux, ANSD⁷.

Les ménages sénégalais recevant un afflux important de transferts de la part des migrants établis dans les pays frappés par cette crise, nous analysons dans une deuxième simulation l'impact d'une baisse des envois de fonds des migrants sénégalais. En effet, selon les données de la balance des paiements, si les transferts des migrants se sont, de façon contre-intuitive, accru passant de 530 milliards de Fcfa en 2007 à 617 milliards de Fcfa en 2008⁸, il en a été autrement en 2009 puisqu'ils se sont établis à 567 milliards de Fcfa, soit une baisse relative de 8,2 pour cent. Quant aux transferts courants reçus du reste du monde par l'Etat, ils ont également crû entre 2007 et 2008 (+22%) avant de baisser de 10 pour cent en 2009. En conséquence, dans les troisième et quatrième scénarii, nous simulons, respectivement, une baisse de 8,2 pour cent des transferts reçus par les ménages en provenance du reste du monde et de 10 pour cent des transferts du reste du monde au Gouvernement.

Résultats

Simulation 1 : Baisse de la demande à l'exportation

Impact sur les échanges extérieurs et les ventes domestiques

Une baisse de la demande à l'exportation affecte significativement les ventes à l'étranger et, par conséquent, l'activité économique. Ce sont les secteurs davantage tournés vers le marché international qui sont les plus touchés. Les exportations de produits halieutiques, du tourisme, de pétrole raffiné, de produits chimiques et de machines baissent de 20 pour cent suite au choc. Les ventes à l'étranger de conserves et de produits métallurgiques stagnent. Au total, les exportations diminuent de 5,59 pour cent.

Tableau 5 : Impact sur les exportations – variation en pourcentage par rapport au Business as Usual (BAU)

Secteurs	Pêche	Conserverie	Pétrole	Chimie	Métallurgie	Machines	Tourisme
Variation	-20	0	-20	-20	0	-20	-20

La balance courante étant supposée fixe, le reflux des exportations contraint les possibilités d'approvisionnement sur le marché extérieur. En conséquence, les importations baissent. Ces diminutions sont plus importantes pour les produits à forts taux de pénétration à l'importation. Dans l'ensemble, les importations totales diminuent de 9,56 pour cent.

Tableau 6 : Impact sur les importations (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Secteurs	Extraction	Huile	Grain	Sucre	Autres aliments	Pétrole	Chimie	Métallurgie	Machines	Matériels transport	Riz
Variation	-9,502	-8,803	-9,772	-11,37	-12,25	-2,432	-9,094	-4,699	-7,177	-7,961	-12,94

Source : Simulations.

L'offre de plusieurs secteurs sensibles se réoriente vers le marché intérieur puisque leurs ventes locales augmentent. Toutefois, les ventes domestiques des secteurs du pétrole raffiné, de la pêche, de la conserverie et du tourisme se contractent.

Tableau 7 : Effets sur la demande locale (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Secteurs	Extraction	Huile	Grain	Fabrication de sucre	Autres aliments	Pétrole	Produits chimiques	Métallurgie
Variation	1,35	3,78	0,63	0,54	0,63	-0,58	2,01	1,66

Secteurs	Machines	Construction	Riz	Pêche	Conserveries	Hôtellerie
Variation	4,46	14,27	1,10	-2,27	-0,96	-0,77

Source : Simulations.

Impact sur le PIB et les revenus des facteurs

La diminution des exportations et, dans certains cas, des ventes domestiques a des conséquences sur l'évolution de l'offre des secteurs les plus exposés aux chocs sur la demande mondiale. En conséquence, dans les secteurs de la chimie, du tourisme, de la pêche et du pétrole raffiné, la production et la valeur ajoutée subissent des baisses de forte ampleur, soit respectivement 16,0 pour cent, 13,0 pour cent, 11,1 pour cent et 10,5 pour cent (Tableau 1). Le reflux des exportations a pour effet de déprimer l'activité économique. Le PIB baisse de 12,2 points de pourcentage.

Cette contraction de l'activité économique modifie la demande de facteurs et donc leur rémunération. Des disparités sont relevées selon les catégories de travailleurs. Les baisses les plus importantes du taux de salaire sont observées dans le segment du marché du travail non-qualifié (11,44%).

Tableau 8 : Evolution du taux de salaire (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variabes	Travail hautement qualifié	Travail moyennement qualifié	Technicien	Travail peu qualifié
Variation	-8,17	-7,16	-9,64	-11,44

Source : Simulations.

La rémunération du capital diminue également. Cette baisse est de forte amplitude (-12,49%). Il en est de même du rendement du facteur terre qui baisse de 12,9 pour cent.

Impact sur le revenu nominal, les prix et la consommation réelle des ménages

Cette évolution du prix des facteurs a des effets négatifs sur le revenu des ménages et le niveau de leur consommation. Leur revenu nominal chute (-11,69%). Les prix à la consommation baissent moins que proportionnellement, il s'en suit une réduction de leur consommation réelle.

Tableau 9 : Evolution du revenu, de la consommation et de l'épargne des ménages (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variabes	Revenu	Prix à la consommation	Consommation réelle
Variation	-11,699	-7,981	-4,554

Source : Simulations.

Impact sur les finances publiques et la situation des firmes

Le revenu du Gouvernement diminue fortement suite au choc (-9,96%). En conséquence, son épargne enregistre une chute drastique (-116,95%). Du coup, le budget sur ressources intérieures de l'Etat baisse (-10,09%). Les ajustements qui s'en suivent conduisent à une diminution des dépenses d'investissement de l'Etat sur ressources propres tandis que les ressources propres consacrées aux dépenses de fonctionnement augmentent, tout de même ; ce qui laisse transparaître un biais dans l'allocation fonctionnelle des ressources propres de l'Etat en défaveur de l'investissement.

Tableau 10 : Evolution du revenu, de l'épargne et de la composition du budget de l'Etat (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variables	Revenu du Gouvernement	Epargne du Gouvernement	Budget	Consommation publique sur ressources propres	Investissement public sur ressources propres
Variation	-9,96	-116,95	-10,09	9,30	-58,94

Source : Simulations.

Le revenu des firmes baisse également de 13,22 pour cent; ce qui induit une diminution de leur épargne (-13,08%).

Simulation 2 : Baisse des envois de fonds des migrants

Dans cette simulation, l'analyse est centrée sur l'impact de la baisse des envois de fonds des migrants sénégalais sur les ménages, l'activité économique, la situation de l'Etat et des firmes.

Impact sur le revenu nominal, les prix et la consommation réelle des ménages

Une baisse des transferts en provenance des migrants sénégalais de la même ampleur que celle observée en 2009 se traduit par une diminution de 2,59 pour cent du revenu des ménages. Elle impose un ajustement de ces derniers dans leur comportement de consommation. En conséquence, la consommation réelle des ménages baisse de 1,34 pour cent.

Tableau 11 : Evolution du revenu, de l'épargne et de la consommation (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variables	Revenu	Prix à la consommation	Consommation
Variation	2,59	1,34	1,25

Source : Simulations.

Impact sur le PIB et les revenus des facteurs

La production des secteurs des bâtiments et travaux publics (BTP) et de la fabrication des céréales diminue respectivement de 1,48 pour cent et 1,42 pour cent. Ces branches sont celles dont l'activité est la plus affectée par la baisse des transferts des migrants (Tableau 1). A l'échelle de l'économie, l'activité se contracte également puisque le PIB enregistre une diminution de 1,88 point de pourcentage.

L'activité économique s'étant contractée, les revenus de facteurs distribués au sein de l'économie diminuent. En effet, la baisse de l'activité induit une réduction de la rémunération du travail pour toutes les catégories d'emplois. Toutefois, le segment du marché du travail le plus affecté est celui des non-qualifiés.

Tableau 12 : Évolution du taux de salaire (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variabes	Travail hautement qualifié	Travail moyennement qualifié	Technicien	Travail peu qualifié
Variation	-1.455	-1.230	-1.382	-1.913

Source : Simulations.

Le rendement affecté au capital privé baisse également (-1,93%), de même que celui de la terre (-1,92%).

Impact sur les finances publiques et la situation des firmes

La contraction du PIB se traduit par une réduction de l'assiette fiscale. En conséquence, le revenu du Gouvernement baisse de 1,79 pour cent, ce qui se traduit par une chute de l'épargne de l'Etat (-21,0%). La baisse du revenu du Gouvernement a des conséquences sur le financement de ses activités. Son budget sur ressources propres se rétrécit de 1,82 pour cent. L'effort budgétaire sur ressources intérieures de l'Etat s'amenuise. En conséquence, le niveau de ses investissements financés sur ressources propres baisse de 8,81 pour cent. En revanche, la consommation publique progresse légèrement (+0,95%).

Tableau 13 : Évolution de la composition du budget de l'Etat (variation en pourcentage par rapport au Business as Usual (BAU))

Variabes	Revenu du Gouvernement	Epargne du Gouvernement	Budget	Consommation publique sur ressources propres	Investissement public sur ressources propres
Variation	-1,79	-21,00	-1,82	0,95	-8,81

Source : Simulations.

Le revenu des firmes diminue de 1,47 pour cent d'où une diminution de leur épargne de 1,75 pour cent.

Simulation 3 : Baisse de l'aide publique au développement

Impact sur les finances publiques et la situation des firmes

Les transferts reçus par le Gouvernement en provenance du reste du monde constituent une composante essentielle du revenu de l'Etat sénégalais. Leur baisse dans la même ampleur que celle observée entre 2008 et 2009 se traduit par une réduction du revenu du Gouvernement de 1,61 pour cent. En conséquence, son épargne diminue de 20,95 pour cent suite au choc. Les ressources intérieures de l'Etat baissent puisque le budget hors concours extérieurs diminue substantiellement (-1,68%). L'arbitrage dans l'affectation de ces ressources conduit l'Etat à réduire ses dépenses sur ressources propres affectées à l'investissement (-5,62%) tandis que celles destinées à la consommation publique progressent de 1,48 pour cent.

Tableau 14 : Evolution du revenu, de l'épargne et du budget du Gouvernement (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variables	Revenu du Gouvernement	Epargne du Gouvernement	Budget	Consommation publique sur ressources propres	Investissement public sur ressources propres
Variation	-1.61	-20.95	-1.68	1.48	-5.62

Source : Simulations.

La diminution des transferts reçus de l'extérieur par l'Etat affecte également les autres agents de l'économie vers lesquels sont traditionnellement canalisés les transferts versés par le Gouvernement. Le revenu des firmes baisse également de 0,67 pour cent ; ce qui affecte leur épargne qui baisse de 0,66 pour cent.

Impact sur le PIB et les revenus des facteurs

L'effet sur l'activité de la baisse de ces transferts reçus par l'Etat en provenance de l'extérieur est relativement faible. En effet, le PIB diminue de 0,63 pour cent point de pourcentage. Ce sont les secteurs des BTP et de la fabrication des céréales qui sont relativement plus affectés (Tableau 1).

L'impact sur le marché du travail est négatif mais relativement faible. Ce sont les travailleurs non qualifiés, ceux hautement qualifiés et les techniciens qui ressentent le plus l'effet du choc.

Tableau 15 : Evolution du taux de salaire (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variables	Travail hautement qualifié	Travail moyennement qualifié	Technicien	Travail peu qualifié
Variation	-0,41	-0,32	-0,41	-0,62

Source : Simulations.

Le rendement du capital privé baisse de 0,57 pour cent et le rendement affecté à la terre de 0,47 pour cent.

Impact sur le revenu nominal, les prix et la consommation réelle des ménages

Les ménages voient leurs revenus diminuer de 0,58 pour cent. Les prix à la consommation ayant moins que proportionnellement diminué, la consommation réelle des ménages subit une légère baisse (-0,21%).

Tableau 16 : Evolution du revenu, de la consommation et de l'épargne (variation en pourcentage par rapport au BAU)

Variables	Revenu nominal	Prix à la consommation	Consommation
Variation	-0,58	-0,47	-0,21

Source : Simulations de l'auteur.

Conclusion

Comme la plupart des pays d'Afrique sub-saharienne, le Sénégal a subi la crise économique de 2008-2009. Dans ce papier, nous avons analysé les différents canaux de transmission de cette crise à l'économie sénégalaise et avons évalué leurs effets sur l'économie sénégalaise afin d'en tirer des enseignements de politiques. Un modèle d'équilibre général calculable statique a été utilisé afin de quantifier les effets de ce choc sur l'économie sénégalaise. Plusieurs scénarios sont simulés de manière à retracer et évaluer les canaux par lesquels l'économie sénégalaise a été le plus affectée.

Les résultats de notre analyse attestent que plusieurs canaux ont contribué à faciliter la transmission du choc à l'économie sénégalaise. Toutefois, la baisse de la demande mondiale à l'exportation et la diminution des envois de fonds des migrants semblent être les canaux par lesquels la crise financière a fait ressentir le plus fortement ses effets à l'économie sénégalaise. En effet, c'est à travers ces deux mécanismes que la crise a produit les niveaux de contraction de l'activité les plus importants et, par conséquent, des effets significatifs sur les grandeurs macroéconomiques.

Même s'il a été difficile pour les décideurs d'anticiper la crise, ces derniers peuvent initier des politiques contra-cycliques afin d'en atténuer l'impact sur l'économie et de faciliter la reprise de l'activité économique. Ces mesures contra-cycliques peuvent prendre plusieurs formes. En effet, une contraction de la demande mondiale à l'exportation est susceptible de restreindre la contribution à la croissance de la composante « exportations nettes ». De même, une baisse des envois de fonds migrants, traditionnellement affectés à la consommation finale des ménages, aura tendance à réduire la contribution à la croissance de la composante « consommation finale ». Du coup, la crise ampute l'économie sénégalaise de deux moteurs de croissance essentiels : la consommation finale et les exportations nettes.

Les ressources publiques devenant rares en période de crise, cela suppose un arbitrage ténu entre consommation et investissement publics qui donne relativement plus de priorité à l'accumulation publique – sous la forme, par exemple, de mise à niveau ou d'extension des infrastructures, d'investissement en capital humain et en recherche-développement – afin de suppléer la baisse de la contribution des autres composantes du PIB à la croissance. De même, du côté des composantes de l'offre, le recours à des mesures tarifaires et donc un compromis sur la politique fiscale est nécessaires, en dépit de la baisse des ressources internes de l'Etat, afin de ne pas déprimer davantage la consommation finale, en particulier, qui représente plus de neuf dixième du PIB au Sénégal. Dans les deux cas, l'Etat est au centre des mesures contra-cycliques à mettre en œuvre afin de favoriser une relance de l'activité économique.

Notes

1. Le terme « subprimes » renvoie au marché des prêts risqués qui peuvent concerner l'immobilier (prêts hypothécaires), les cartes de crédits, la location de voitures, etc. Ces prêts sont accordés à une clientèle peu solvable mais le segment le plus important de ce marché étant constitué des prêts immobiliers d'où le terme « subprimes » généralement associé aux prêts hypothécaires.
2. En effet, d'importants travaux d'infrastructures avaient été lancés dans le cadre de la préparation du sommet de l'Organisation pour la conférence islamique.
3. DPEE : Direction de la Prévision et des Études Économiques du Ministère de l'économie et des finances du Sénégal.
4. Par défaut de données, les données de 2008 et 2009 proviennent de projections effectuées à partir du taux de croissance des transferts publics nets.
5. En l'absence d'un TES (Tableau des entrées-sorties) plus récent, notre exercice de statique comparative s'est appuyé sur la MCS de 2005. De plus, des enquêtes industrielles n'ayant pas été réalisées dans les périodes récentes, il est peu probable que la structure du tableau input-output ait changé.

6. Selon les estimations de la Banque mondiale (2007), le taux de chômage est estimé à 13% au Sénégal.
7. ANSD : Agence Nationale de la Statistique et de la Démographie.
8. Face à la crise économique marquée par un chômage accru dans les pays récepteurs, le recours à leur épargne pourrait expliquer les envois soutenus de fonds des migrants observés en 2008 malgré la récession qui s'était déjà installée.

Bibliographie

- Ajakaiye, O. and Fakiyesi, T., 2009, "Global finance crisis", Discussion series, paper no. 8 : Nigeria. Overseas development institute.
- Banque mondiale, 2007., « A la recherche de l'emploi: le chemin vers la prospérité », Memorandum sur le pays, MIMEO.
- Bibi, S., Cockburn, J., Emini, C. A., Fofana, I., N'Ingaye, P. et Tiberti, L., 2010, « Incidences de la crise économique mondiale de 2008/2009 et des options de politiques de réponse sur la pauvreté des enfants au Cameroun », Unicef Centre de recherche Innocenti, IWP-2010-04.
- Blanchflower, D.G & Oswald, A.J., 1994, "Estimating a wage curve for Britain :1973-90", *Economic Journal*, Royal Economic Society, vol. 104 (426), pp. 1025-43.
- Breisinger, C., Collion, M.H., Diao, X., Rondot, P., 2010, "Impacts of the Triple Global Crisis on Growth and Poverty in Yemen", IFPRI Discussion Paper 00955
- Chitiga, M., Mabugu, R. Maisonnave, H. et Robichaud, V. 2009. « The impact of the international economic crisis in South Africa », MIMEO.
- Cockburn, J., Fofana, I. Tiberti, L. 2010. "Simulation the impact of the global economic and policy responses on children in West and Central Africa", MPIA working paper 2010-10, PEP research network.
- Dauphin, J-F. 1999. « L'impact de la crise des pays émergents sur le commerce mondial », Bulletin de la Banque de France, no. 72.
- Decaluwé, B., Lémelin, A. Maisonnave, H. et Robichaud, V. 2010. « The PEP standard computable general equilibrium model single country, static version PEP-1-1 », PEP research network, PEP
- DPEE. 2009. « La crise financière internationale : quels effets sur l'économie sénégalaise ? » <http://www.dpee.sn>
- Garnaut, R., Badiane, O., Lin J., Fan, S. 2009. «The financial and economic crash of 2008 and its impact on food and agriculture in developing countries », Ifpri, www.ifpri.org
- Harris, E. 1999. « La crise asiatique et l'Afrique sub-saharienne », Finances et Développement.
- République du Sénégal. 2010. « Analyse des comptes nationaux du Sénégal », http://www.ansd.sn/publications_annuelles.html.
- République du Sénégal. 2009. « Données macroéconomiques », <http://www.dpee.sn>.
- République du Sénégal. 2007. « Enquête de suivi de la pauvreté au Sénégal », Agence nationale de la statistique et de la démographie, Ministère de l'économie et des finances, MIMEO.

The Green Economy and Africa's Economic Transformation: A Balancing Act

Abdalla Hamdok*

Abstract

Two approaches underpin the current policy debate on African development trajectories: conventional structural economic transformation and transformation linked to the green economy. While structural economic transformation is readily appreciated and practised, the green economy has been greeted by mixed reactions between supporters and opponents. The opponents argue that, in the African context, as in the historical experiences of other regions, rapid economic growth is most likely to contribute to environmental degradation and increased pollutants and effluents from industrialisation and technological change. The supporters do not discount the possibility of leapfrogging to the use of less polluting green technologies and alternative energy sources. The gulf between the two in the viability of the green economy is ever increasing. However, Africa needs to reinvigorate the optimism and euphoria energised by the United Nations Conference on Sustainable Development – also known as Rio +20 on Green Economy in the Context of Sustainable Development and Poverty Eradication. Combining structural transformation and the green economy requires a balancing act that satisfies the need for ensuring that economic growth is both transformative and environmentally sustainable. On the other hand, such structural economic transformation is premised on a green economy capable of reducing environmental degradation and protecting the environmental life support system (air, water and nutrients/soils).

Résumé

Deux approches basées sur la transformation structurelle économique conventionnelle et celle liée à l'économie verte constituent le fondement du débat politique en cours sur les trajectoires de développement en Afrique. Même si la transformation structurelle économique est facilement appréciée et pratiquée, l'économie verte est accueillie avec des réactions mitigées entre

* Deputy Executive Secretary and Chief Economist, United Nations Economic Commission for Africa. Email: ahamdok@uneca.org

ceux qui y adhèrent et ceux qui s'y opposent. Ces derniers défendent que dans le contexte africain, à l'instar des expériences historiques dans d'autres régions, une croissance économique rapide contribuera certainement à la dégradation de l'environnement et à l'accroissement des polluants et déchets découlant de l'industrialisation et du changement technologique. Ceux qui défendent l'économie verte préconisent la possibilité d'un grand bond en avant vers l'usage de technologies vertes moins polluantes et des sources alternatives d'énergie. L'écart entre les deux sur la viabilité de l'économie verte grandit de plus en plus. Cependant, l'Afrique a besoin de raviver l'optimisme et l'euphorie qui ont émané de la Conférence des Nations unies sur le Développement durable- connue aussi sous le nom de Rio +20 sur l'Economie pour le développement durable et l'éradication de la pauvreté. Une combinaison de la transformation structurelle et de l'économie verte implique un travail d'équilibrage qui prend en charge le besoin de s'assurer que la croissance économique est aussi bien transformative que protectrice de l'environnement. D'autre part, une telle transformation de la structure économique est basée sur une économie verte capable de réduire la dégradation environnementale et de protéger le système qui supporte la vie environnementale (air, eau and nutriments/sols).

Introduction

I am sure many Africans will ask what green economy has got to do with us. We did not create global warming and nothing we do is going to affect its future trajectory much. We are unlikely to be the source of new technology green or otherwise. So what indeed has green economy got to do with us? Why should we think of introducing green technologies which could be more expensive than the alternatives? Why shouldn't we simply concentrate on growth and transformation and leave the green thing to those who created the problem in the first instance and who can afford to embark on a new and largely untried course? (Zenawi 2011).

The above quote from the late Prime Minister of Ethiopia, Meles Zenawi, not only addresses the issue of the green economy and places it in the proper African context, but helps in clearly problematising the concept. There are however, many compelling reasons for Africa to embrace the green economy. African economies are highly dependent on natural resources. However, with a fast rate of resource depletion being witnessed across the continent, the potential for growth is reduced. Hence, a transition to a green economy makes sense given the high dependency on natural resources and the heightened vulnerability from climate change impacts and other forms of environmental degradation. A green economy is essentially about identifying ways in which environmental risks can be tempered, reduced

and managed by counter-investing in resource conservation and enhancing resilience of natural stock and assets.

In an attempt to engage the debate on green economy, this paper is divided into four sections: introduction; review of the academic and policy debates on the green economy, with particular reference to their relevance to Africa; an elucidation of the recent achievements of the drive for African economic structural transformation and its documented environmental impact; a review of African experiences with green economy and whether they are actually delivering on the promise of protecting the environment while also generating socio-economic goods and services; and finally the conclusion summing up the major findings.

Structural Transformation and the Green Economy Debate

The purpose of this section is to introduce the salient issues which have dominated the policy debate on the green economy and its relevance to Africa, within the context of Africa's current economic orientation towards structural economic transformation. Such an exercise requires, by necessity a synoptic delineation of structural transformation and the green economy as a precursor to engaging the policy debate.

In the African context, structural transformation is defined by the United Nations Economic Commission for Africa (ECA) as an informed policy objective which connotes some or all of the following elements, which I quote at length for clarity of purpose. Economic transformation is precisely associated with:

- a fundamental change in the structure of the economy and its drivers of growth and development;
- a reallocation of resources from less productive to more productive sectors and activities;
- an increase in the relative contribution of manufacturing to GDP;
- a declining share of agricultural employment relative to total employment;
- a shift in economic activity from rural to urban areas;
- the rise of a modern industrial and service economy;
- demographic transition from high rates of births and deaths (common in underdeveloped and rural areas) to low rates of births and deaths (associated with better health standards in developed and urban areas); and
- rise in urbanisation (ECA 2013).

These policy objectives are treated in a number of key contributions to the crystallisation of the concept, whose birth emanated from the failure

of externally-driven policy to propel economic growth in many African countries during the 1980s and early 1990s. During this period, the dominant policy prescriptions privileged rolling back the state, promoting the free market and assigning the private sector a greater role in the economy. The Structural Adjustment Policies followed by the Washington Consensus are better known as representations of the neoliberal ascendancy which gave rise to the proliferation of a large and diverse array of literature. Clearly, these policies were hardly transformational in any positive sense, apart from setting back Africa's industrialisation drive in the immediate post-independence era. The critique of these policies is well known both at policy and academic levels and there is no need to rehash it here.¹

A major critique of the mal-transformative development policies of the 1980s and 1990s is their weakening of the role and capacity of the state in creating an enabling environment for development, exemplified by an onslaught on planning in general, and industrial planning in particular, which left most African states adrift, lacking in long-term policies and largely incapable of steering their economies away from stagnation and dismal economic growth. Naturally, the critique of the dominant development paradigm represented a quest for the return of the state as a major player in the economy. The paradigm shift from rolling back the state to the recognition of the importance of state intervention heralded a new era, this time under the banner of building states that are both developmental and democratic. The developmental state is by necessity interventionist and duly transformative by emphasising industrialisation and rapid economic growth.

To be sure, 'bringing the state back-in' also meant the return to planning, which in some countries culminated in the rise of African developmental states premised on a new paradigm emphasising structural transformation consistent with some of the features outlined by ECA (2013). By and large, these policies resonate with the new development thinking injected by Justin Lin's (2012) contributions on New Economic Transformation. The importance of Justin Lin's work stems from at least two factors: first it is an academic work of high quality linking research and policy; second, it provides developing countries with policy instruments soundly different from Structural Adjustment Policies and the Washington Consensus, which were largely speculative stunts that had never been tried in the developing countries. New Structural Economics is based on the experiences of several industrially advanced societies and newly industrialising countries such as the Asian Tigers, China and India.

In common with Africa's structural transformation policies, Lin calls for a robust role for the state in developing countries to protect their

nascent industrialisation in order to transform economies from agrarian to industrial. He argues that:

At each given level of development, the market is the basic mechanism for effective resource allocation. However, economic development as a dynamic process entails structural changes, involving industrial upgrading and corresponding improvements in 'hard' (tangible) and 'soft' (intangible) infrastructure at each level. Such upgrading and improvements require an inherent coordination, with large externalities to firms' transaction costs and returns to capital investment. Thus, in addition to an effective market mechanism, the government should play an active role in facilitating structural changes (Lin 2012).

Rooted in the neoclassical approach to the study of the determinants and dynamics of economic structure (Lin 2012), Kuznet contends that:

'sustainable economic growth cannot happen without structural change' (Kuznet 1966, quoted in Lin 2012:3). More strongly still that 'All countries that remained poor have failed to achieve structural transformation, that is, they have been unable to diversify away from agriculture and the production of traditional goods into manufacturing and other modern activities' (Lin 2012).

In the case of Africa, Lin (2011) is of the opinion that: 'agriculture continues to play a dominant role, accounting for 63 per cent of the labor force. Its share of manufacturing in 2005 was lower than in 1965'.

The unorthodoxy of ECA's (2013) policy position on structural transformations which stipulates the necessity of the development of a modern industrial and service economy augurs well with the thrust of the academic debate (Polanyi 2001; Syrquim 2006; Timme 2008; Lin 2010, 2011). For the purpose of this discussion it suffices to lament Africa's rise as a direct result in new orientations of African development policies towards structural transformation.

As mentioned in the opening of this article, a parallel development of academic and policy debate has focused on a two-fold critique: first, that Africa's structural transformation should be agrarian-led because Africa does have considerable comparative advantages. This debate is an extension of policy propositions which called for tapping the agrarian sector for economic growth. An implicit drawback of this critique is that Africa's economies should continue for an unspecified period to be agrarian-based and shrug any attempts towards adding value through industrialisation. The second critique is associated with green economy advocates from both academic and policy domains. Their argument is a distinctive part of the propositions which opt for Africa's continuation as an economy dominated by agriculture, with better chances for preserving the environment and

safeguarding against increasing pollution through accelerated urbanisation and industrialisation.

The question is: what is green economy vis-à-vis structural transformation and are they compatible? First, green economy means different things to different audiences. For some, the green economy is the clean energy economy, consisting primarily of four sectors: renewable energy (e.g. solar, wind, geo-thermal); green building and energy efficiency technology; energy-efficient infrastructure and transportation; and recycling and waste-to-energy (Gordon and Hays 2008). For others, such as Chapple (2008)

the question is how to generate economic activity that preserves and enhances environmental quality while using natural resources more efficiently. These definitions sum up the debate which is divided between those who support free market environmentalism whereby the environment in its totality can be subjected to market principles. The idea here is that sustainable environmental regeneration requires huge financial and technological investments, which only the combined efforts of corporations and governments can attain (Anderson and Leal 2001).

The counter view is that sustainable development and environmental conservation are public issues, have their own intrinsic value and therefore should not be subjected to the rules of the market. The precautionary principle rather than rash decisions based merely on economic principles, should be the determinant factor in pursuing a green economy (O'Riordan and Cameron 1994). The salient features of the debate are used to inform different policy trajectories, and likewise exhibit various, and at times contradictory policy prescriptions.

Some green economy policy orientations represent a new way of enhancing employment and creating jobs through massive investment in, for example, green cities, alternative energy (wind, solar, bio-gas, etc.) and other intervention such as low energy agricultural production in Europe and North America. For such policymakers and the business interests which inform their policy direction, green growth refers to 'job creation or GDP growth compatible with or driven by actions to reduce greenhouse gasses' (Huberty, Gao and Mandell 2011).

What is interesting here is the strong affinity between particular policy orientation and academic or theoretical antecedents, thus reflecting the coming together of green economy epistemologies and policy communities and their critics.

The critics of green economy focus their attention on its efficacy by arguing that: 'there is nothing to be said against the development of renewable energies or a reduction of resource use'. Yet, it is crucial to ask how this

should be achieved and whose interest is served. The Green Economy is based on power-confirming technologies, which affirm centralised, corporate forms of energy production and supply. The Green Economy is masking exploitation and power relations. The social dimension is reduced to a question of growth, green jobs and poverty reduction' (Buku 2012).

These questions are important because they buttress the need for a political debate. Some green economy critics consider it as an attempt to depoliticise an issue that is political to the core. If green economy is about losers and winners, naturally the question that follows is what is the position of the developing countries and particularly Africa in respect to these questions?

How Africa should respond to the green ecology principle and practice within the context of structural transformation cannot be concluded without exploring how Africa fares in this debate which includes the supporters and opponents of the efficacy of green economy within Africa.

The Nexus Between Green Economy and Structural Transformation

A common critique of African structural transformation policies is what is perceived as their lack of environmental policy frameworks, legal and administrative instruments. One result of this is that Africa's rapidly growing economies have also experienced considerable environmental degradation. This argument should not come as a surprise to analysts of the relationship between development and the environment and the manner in which rapid economic growth the world-over has resulted in some environmental degradation, even in today's highly industrialised countries (Munasighe 1999; Nhamumbo et al. 2010; Wilson 2013 and Borel-Saladin 2013). To expect African economies to be structurally transformed without any environmental impact is demanding too much from the continent.

None of Africa's environmental problems are new or traceable only to the last decade of relatively rapid economic growth. These problems are associated with commonly known factors such as rapid population growth and urbanisation, an increase in pollutants and emissions, extractive industries and an increase in the use of fertilizers and chemicals. These can be explained as follows.

The rate of urbanisation in Africa is the highest in the world, and is resulting in the rapid growth of urban agglomerations throughout the region. By 2030, the proportion of Africa's urbanized population is expected to reach 53.5 per cent, compared to 39 per cent in 2005 (compiled from WRI 2005). Urbanisation places severe strain on the environment, infrastructure,

and public amenities, as well as inducing changes in consumption patterns. Signs of air pollution, congested roads and slums with poor water, housing and health are in evidence throughout the continent, particularly in the rapidly growing economies. The growth of manufacturing industries within and around the towns and cities without proper environmental impact assessment, self-regulating practices or labour protection against environmental hazards in the workplace is commonplace.

The environmental impact of Africa's rapidly growing mining industry is well documented (Van Straaten 2000; Veiga 1997; Warhurst 1994), but it is not a problem unique to Africa, as almost all mining industries are polluting, particularly when no precautions are made to abate them. For example, pollution results from radioactive substances in uranium mining. Polluted waste water used for extracting minerals such as gold and copper causes poisoning, tumours and different types of disease. Clearance of forests for mining sites, transport or the creation of security often causes deforestation and loss of sources of livelihood for the rural population. Such negative impacts have been reported in Sierra Leone, Liberia, Sudan, Eritrea, South Africa, Tanzania, Angola, Nigeria, Chad and Cameroon. Although diamond mining is supposed not to use hazardous materials, it has been reported by the World Diamond Council (2011) that in addition to land degradation, this poses challenges related to energy use, emissions and bio-diversity loss.

The environmental problems associated with oil production have also been documented and cannot be attributable to recent oil discoveries and production techniques. That the so-called resource curse and such discoveries have contributed to conflicts in many parts of the continent is not new. For example, oil pollution and distributional justice are largely responsible for the conflicts in the Niger Delta of Nigeria, and the Sudan and South Sudan and intra-South Sudan conflicts, among others (e.g. Brunnschweiler 2008; Karl 1997; Kharaka and Dorsey 2005). It is also reported that offshore oil and gas industries have negative impacts on marine life and fisheries which are sources of food (*ibid.*). Oil and gas drilling and refining result in air and underground water pollution, water effluents and solid waste production (Mariano 2014).

The factors which contributed to the current upward trend in accelerated environmental degradation in Africa are a result of cumulative environmental management which has occurred over decades, if not centuries. Likewise, it cannot be explained away as unimportant that the current unprecedented levels of economic growth should not continue or be suspended until environmental degradation is abated. In other words, striking a balance between environmental protection and economic

growth is the only way out. This is mainly because the main problem is not economic transformation, but the laxity with which environmental regulations and protection policies have been treated. It has been explained in terms that economic growth and environmental protection should be coupled lest economic growth itself will not be sustainable in the long-run. Therefore, the emergence of the debate on greening the economy with some African countries striving to craft policies premised on this ethos can partly be attributed to the realisation of its implications both for the future of the sustainability of African development and the environment. Hence, the next question is: are African green economy experiences leading towards achieving this end?

African Green Economy Experiences

'Green economy to the rescue' is a call which has been heeded albeit reluctantly, by some African countries. The experiences of these countries are important for other countries to draw lessons from. Another pivotal aspect of these experiences is that they reveal that there is no single path to the green economy.² Different countries have adopted policy trajectories that are suited to the environmental conditions as well as the level of their socio-economic development.

The evidence presented in this section of the paper is drawn from several recent publications focusing on assessing the green economy in a number of African countries. The finding corroborated from these studies and my participation in various forums and discussions of green economy are intended to offer an evidence-based insight into nine African experiences, namely Benin, Cameroon, Ethiopia, Ghana, Morocco, Mozambique, Namibia, Nigeria and South Africa (Almas Heshmati 2014; GIZ 2013; Kacgwa et al. 2013). Table 1 shows the major green economy policies adopted and intervention pursued in these countries. Four observations can be teased out.

First, the nine countries have adopted green economy policies which reflect the socio-economic and environmental conditions available to them, thus reflecting a set of fundamental developmental problems. Low middle income countries such as Nigeria, Namibia, South Africa and Ghana, which are also mineral producers, focus on climate change, and energy efficiency, renewable energy and environmentally friendly technology. Investments in these areas are proportionately higher than, for example, investments in natural resource management and sustainable agriculture, forestry and fisheries combined (Kawagga et al. 2013; Farouk 2012; Borras and Franco 2010; Borras, Fig and Franco 2011).

Table 1: Post-2005 Green Economy Policy Orientations and Interventions in Seven African Countries

No.	Country	Main green economy policy instrument (post-2005)	Green economy intervention highlights
1	Benin	Not developed a green economy plan, but what is referred to as green economy strategy is the National Strategy for Rural Markets of Wood Energy.	Sustainable development and climate change adaptation and reduction of carbon emissions, tax incentives for the use of solar energy and energy efficient motorcycles.
2	Cameroon	No dedicated green economy plan; however, its green economy interventions are built into its National Environment Management Plan (PNGE) adopted in 1996 and reviewed in 2011; as well as the country's National Energy Action Plan for the Reduction of Poverty (PANERP) and its Ecology Waste Management Strategies and integrated Water Solutions.	Use of local renewable energy sources (solar and hydro) in meeting the energy needs of the population, particularly in rural areas, including setting up the Rural Energy Fund in 2009; Increasing investments in viable forest management, including through the Green Sahel Project (2007); improvements to rail networks and reduction of pollution. Designation of 30% of the national territory as protected areas.
3	Ethiopia	Ethiopia's Climate-Resilient Green Economy Strategy (CRGE); Forest Carbon Partnership Facility, Readiness Preparation Proposal and Solar and Wind Energy Utilization and Project Development Scenarios. These are reflected in the Green Economy Strategy and Growth and Transformation Plan (GTP) (2011-2015) presented in Durban in 2011.	The hydropower generation for development and export and solar and wind energy; and tax exemptions for investment in green technology.
4	Ghana	National Climate Change Policy Framework (NCCPF); Ghana Goes Green Growth Strategy (2010); and Low Carbon Development Strategy (LCDS), National Energy Policy of Ghana; Renewable Energy Act.	Climate change, poverty reduction, sustainable use of forests, wildlife and land, with a substantial community-based natural resources management.

5	Morocco	Inclusive Green Growth Development Policy; Charter on the Environment and Sustainable Development (adopted in 2011); and also signed the 2012 Declaration on Green Growth of the OECD (in 2012).	Reinforcement of environmental governance, including through building environmental sustainability considerations in interventions in key sectors such as energy, water, tourism, agriculture and fisheries.
6	Mozambique	Strategic Program on Climate Resilience (SPCR), Mozambique Action Plan for Green Economy (MAPGE), and a host of national environmental plans, acts and legislations.	Flood control, bio-fuels, green extractive industries and the green utilisation of marine, fisheries, forest and land.
7	Namibia	Namibia has a host of over 50 environmental policies, acts and legislations which together are referred to as the environmental policy frameworks. Recently, it established the Namibia Green Economy Coalition and produced a Green Economy Sectoral Study (2011).	Renewable energy (solar) and biodiversity and bio-trade, protection of national capital, pollution control and waste management.
8	Nigeria	Nigeria does not have one national policy, instead it has a number of sectoral policies on Erosion, Flood Control and Coastal Zone Management; Environmental Sanitation, National Environmental Sanitation Action, Guidelines on: National Policy on Forests; Biodiversity Strategy and Action Plan etc..	Climate change mitigation and adaptation, introduced national resource accounts to assess the contribution of environmental resources such as forests, fish, wildlife, water and minerals to the economy.
9	South Africa	National Framework on Sustainable Development, Medium-Term Strategic Framework, National Climate Change Response, National Strategy for Sustainable Development.	Focus on the energy sectors such as renewable energy, clean coal initiative, solar heating systems, bio-fuels, carbon tax, waste recycling, reuse and recovery and green technology, natural resource management, agriculture, transport.

Source: Compiled by the author from each country's environmental plans, policies, acts and legislations.

Secondly, all countries, regardless of socio-economic level and environmental conditions, focus on economic growth and poverty reduction as policy objectives and interventions. However, in most cases, in reality, economic growth is generated from non-green economy activities. The so-called green economy interventions are at a nascent level and none of these countries are in a position to transition from the current production sectors because, first, they do not have the requisite financial and skilled human resources; and second, adopting green technologies requires radical changes in the production patterns currently pursued without being sure that the alternative will deliver employment, economic efficiency and comparative advantage over industrially advanced countries.

Third, without exception, none of the nine countries have a track record in achieving the basic requirement of sustainable development, with the emphasis on sustainability. For the majority, the policies adopted are treated as an extension to already existing or new sustainable development interventions. Apart from South Africa, which has invested more in green business than all other eight countries combined, the rest are geared towards modest investments in conventional natural resource management and community based natural resource management activities.

Fourth, countries where large proportion of the population has no access to electricity (Benin, Ethiopia, Namibia) have adopted various mixes of renewables. Ethiopia and South Africa have invested in wind energy, while Benin, Namibia, Ethiopia and South Africa have invested in solar energy and offered incentives and tax breaks to solar panel importers and manufacturers. Cameroon and Ethiopia have stepped up investments in the construction of more hydro-electricity dams, taking advantage of their abundant hydraulic endowments. Morocco has evolved fiscal policy aimed at targeting activities that are detrimental to the environment, such as the use of plastic bags and the extraction of sand. The Moroccan government also envisages increasing investments in green technologies and industries in sectors such as aquaculture and ecotourism, which offer employment opportunities in rural areas.

To sum up, African green economy initiatives are rather new, few and most are not yet sufficiently developed to a level where they can be reckoned with as the main drivers of the economy or job creation. In this respect, the few case studies presented in this section are not meant to be representative of the costs and benefits of green economy, but rather to illustrate that while green economy undoubtedly has some discernable economic benefits, it also has some social and environmental drawbacks. The type of investments and the sectors prioritised for investment are often those

with power to influence policy and the choices policy makers make. These choices, as mentioned earlier, are contingent on the level of development and the environmental or energy concerns confronting a country.

Conclusion

Contrasting the debate on the green economy and its implications for current African development trajectories in terms of opponents and proponents is useful only for magnifying the differences their positions may imply for charting the most appropriate policy orientation. In reality, however, pragmatism rather than ideological rigidity is the defining factor in the policy decisions undertaken by all nine countries whose green economy policies have been introduced and only briefly discussed here.

Obviously, green economy policies are complex, traverse several sectors and respond to many issues which might not seem green from the outset. At the same time all nine countries have integrated their medium and long-term growth, development and structural transformation plans and their green economy policies. Some countries have not promulgated a unifying document on green economy but refer to the host of environment and sustainable development policies as indicative of their new orientation towards a green economy.

Both in terms of transformative growth policies and green economy trajectories, there is an obvious return to the state, economic growth, transformative growth and planning. 'Command and control' policies rather than self-regulating firms and enterprises are in evidence. This is justifiable in two respects: first African businesses (or any business for that matter), with few exceptions, are known for circumventing environmental regulations; and second, African states have no experience with the technical and legal intricacies of green economy. In both cases an enlightened interventionist state might yield better results in regulating green economy activities and steer them towards achieving national sustainable and equitable economic growth goals. The return of the state, including developmental states such as Ethiopia, Namibia and South Africa should be understood more from structural transformation objectives and less from a policy orientation that would transform the economies of the countries into green economies. Whatever position African states adopt, they must find a balance that is expected to deliver both on buoyant economic growth and sound environmental sustainability, through green growth or any policy mix that is deemed appropriate to their socio-economic development and the environmental conditions available to them.

Notes

1. For example, UNCTAD (2001: 7) reported that: ‘De-industrialisation, at least in some African countries, appears to have been associated with trade liberalisation and the decline of state-owned enterprises which, in many countries, had constituted the major segment of large-scale industry. As things stand now, industrial growth in SSA is becoming more and more dependent on agricultural growth either through backward linkages or through demand originating from rural population.’
2. For example, Heshmati (2014: 2) lamented the fact that, ‘Green Economy can be viewed from various perspectives. These include, among others, nature and political economy, economic sustainability and security, Green political and system theory and renewable resources and conservation’. Another important perspective treats green economy as green business.

References

- Anderson, T. and Leal, D. R., 2001, *Free Market Environmentalism*, Basingstoke: Palgrave Macmillan.
- Auth, K., 2014, ‘Ethiopia’s Renewable Energy Revolution Shouldn’t Fail to Empower Its Poor’, *The Guardian*, available at <http://www.theguardian.com/global-development-professionals-network/2014/jan/30/ethiopia-renewable-energy-project>, accessed 1 September 2014.
- Borel-Saladin, J. M. and Turok, I.N., 2013, ‘The Green Economy: Incremental Change or Transformational’, *Environmental Policy and Governance* 23: 209–20.
- Borras, S. M. and Franco, J. C., 2010, ‘Towards a Broader View on the Politics of Global Land Grab? ICAS Working Paper Series, Transnational Institute (TNI), Amsterdam.
- Borras, S. M., Fig, D. and Suarez, S. M., 2011, ‘The Politics of Agrofuels and Mega Land and Water Deals’, *Review of African Political Economy* 38 (238): 215–34.
- Brunnschweiler, C., 2008, ‘Cursing the Blessings? Natural Resource Abundance, Institutions, and Economic Growth’, *World Development* 36: 399–419.
- BUKO, 2012, ‘After the Failure of the Green Economy: 10 Theses of a Critique of the Green Economy’, Working Group ‘Societal Relationships with Nature’ (GesNat) of the Federal Coordination of Internationalism (Bundeskoordination Internationalismus), Bonn: BUKO.
- Chapple, K., 2008, *Defining the Green Economy: A Primer on Economic Development*, Berkeley, CA: University of California Center for Community Innovation.
- ECA, 2013, ‘Economic Transformation for Africa’s Development’, available at http://www.uneca.org/sites/default/files/uploaded-documents/Macroeconomy/africaeconomictransformation_en.pdf
- Escribano, A., Luis Guasch, J. and Pena, J., 2008, ‘Impact of Infrastructure Constraints on Firm Productivity in Africa’, Africa Infrastructure Country Diagnostic Working Paper, Washington, DC: World Bank.

- Farouk, F., 2012, 'The Green Economy in Sub-Saharan Africa', in Netzer, N. and Althaus, J., eds, *Green Economy Turing a New Leaf towards Sustainable Development*, Berlin: Friedrich Ebert Foundation.
- GIZ, 2013, 'Green Economy in Sub-Saharan Africa: Lessons from Benin, Ethiopia, Ghana and Nigeria', Berlin: Government of Germany.
- Heshmati, A., 2014, 'An Empirical Survey of the Ramifications of a Green Economy', Institute for the Study of Labor (IZA [German abbreviation]) IZA DP No. 8078.
- Hove, M., Ngwerume, E.T. and Muchemwa, C., 2013, 'The Urban Crisis in Sub-Saharan Africa: A Threat to Human Security and Sustainable Development', *Stability* 2(1): 1–14.
- Huberty, M., Gao, H. and Juliana, 2008, 'Shaping Green Economic Growth: A Review of the Public Debate and the Prospects for Green Growth', Green Growth Leaders: Berkeley.
- Lin, J., 2012, 'New Structural Economics: A Framework for Rethinking Development and Policy', Washington, DC: World Bank, available at <http://siteresources.worldbank.org/DEC/Resources/84797-1104785060319/598886-1104951889260/NSE-Book.pdf>.
- Kaggwa, M., Mutanga, S.S., Nhamo, G. et al., 2013, 'South Africa's Green Economy Transition: Implications for Reorienting the Economy towards a Low-Carbon Growth Trajectory', South African Institute of International Affairs, Economic Diplomacy Programme, Occasional Paper No. 186.
- Karl, T. L., 1997, *The Paradox of Plenty: Oil Booms and Petro-States*, Berkeley, CA: Berkeley University Press.
- Kharaka, Y. K. and Dorsey, N.S., 2005, 'Environmental Issues of Petroleum Exploration and Production: Introduction', *Environmental Geosciences* 12 (2) June: 61–3.
- Kitula, A. G. N., 2006, 'The Environmental and Socio-Economic Impacts of Mining on Local Livelihoods in Tanzania: A Case Study of Geita District', *Journal of Cleaner Production* 14: 405–14.
- Mariano, 2014, 'Environmental Impacts of Oil and Gas', Encyclopedia of Environmental Support System.
- Mitchell, D., 2011, *Biofuels in Africa: Opportunities, Prospects and Challenges*, Washington, DC: World Bank.
- Molony, T. and Smith, J., 2010, 'Biofuels, Food Security and Africa', *African Affairs* 109: 489–98.
- Munasighe, M. 1999, 'Is Environmental Degradation an Inevitable Consequence of Economic Growth: Tunneling through the Environmental Kuznets Curve', *Ecological Economics* 29: 89–109.
- Nhamtumo, I. and Salomano, A., 2010, *Biofuel Land Access and Rural Livelihood in Mozambique*, London: International Institute of Environment and Development.
- O'Riordan, T. and Cameron, J., 1994, *Interpreting the Precautionary Principle*, London: Earthscan.
- Polani, K., 2001, *The Great Transformation: Politics and Economics Origins of Our Time*. Second Edition, Beacon Press: Boston.
- Resnick, D.F.T. and Thurlow, J., 2012, 'The Political Economy of Green Growth:

- Cases from Southern Africa', *Public Administration and Development* 32: 215–28.
- Syrquin, M., 2006, 'Structural Transformation', in Clark, D.A., ed., *The Elgar Companion to Development Studies*, Cheltenham: Edward Elgar Publishers.
- Timme, C. P., 2008, 'The Structural Transformation and the Changing Role of Agriculture in Economic Development: Empirics and Implications', Available at http://iisdb.stanford.edu/pubs/22133/Timmer_wendt_lecture.pdf
- UNCTAD, 2001, 'Economic Development in Africa: Performance, Prospects and Policy Issues', Geneva: United Nations Conference on Trade and Development (UNCTAD).
- Van Straaten, P., 2000, 'Human Exposure to Mercury due to Small-Scale Gold Mining in Northern Tanzania', *Science of Total Environment* 259 (1–3): 45–53.
- Veiga, M.M., and Beinhoff, C., 1997, 'UNECA Centers: A Solution to Reduce Mercury Pollution from Artisanal Gold Mining Activities', *UNEP Industry and Environment* 20 (4): 49–52.
- Warhurst, A., 1994, 'Environmental Degradation from Mining and Mineral Processing in Developing Countries: Corporate Responses and National Policies', Paris: Development Centre, OECD.
- Wilson, M., 2013, 'The Green Economy: The Dangerous Path of Nature Commoditization', *Journal of Sustainable Development* 10(1): 85–98.
- World Resources, 2005, *The Wealth of the Poor: Managing Ecosystems to Fight Poverty*, The World Bank and World Resources Institute.
- Zenawi, M., 2011, 'Green Economy and Structural Transformation in Africa', Key-note Address at the African Economic Conference, Addis Ababa.

Cinquante ans de planification du développement en Afrique : Regard rétrospectif sur quelques expériences continentales

Thérèse F. Azeng*

Résumé

Le présent article a pour objectif de porter un regard rétrospectif sur les expériences passées en matière de planification du développement en Afrique, afin d'en déceler les forces et les faiblesses et de tirer les leçons pour l'avenir. Au niveau continental, les initiatives les plus marquantes ont été le Plan d'action de Lagos, le Traité d'Abuja, le NEPAD ou encore le Programme de développement des infrastructures en Afrique (PIDA), entre autres. Ces initiatives continentales de développement ont connu des fortunes diverses, quoique globalement insatisfaisantes, du fait principalement du défaut de financement et du manque de coordination.

Mots-clés : Planification, Plan de développement, Intégration régionale, Union africaine.

Abstract

This paper aims at have a look back on past experiences in development planning in Africa, in order to identify the strengths and weaknesses and draw lessons for the future. At continental level, the most significant initiatives were Lagos Plan of Action, Abuja Treaty, NEPAD and the Programme for Infrastructure Development in Africa (PIDA). Those different continental plans were generally disappointing in term of outcomes. The causes of those on those failures are due principally to funding and administrative constraints.

Key words: Plan, Development planning, Regional integration, African Union.

* Faculté des Sciences Économiques et de Gestion (FSEG), Université de Yaoundé 2, Cameroun. Email : azength@yahoo.fr

Introduction

La planification du développement est aussi ancienne que l'accession à la souveraineté des différents États africains. Les indépendances des pays africains ont suscité un enthousiasme de la part des populations de ces pays et une espérance en l'avenir. Chaque pays, dès son accession à la souveraineté internationale, a cherché à œuvrer activement pour son essor économique, traduisant la volonté de chacun de démontrer son indépendance économique et d'amorcer la voie vers le développement. L'objectif principal de chaque pays consistait à combiner la souveraineté politique acquise à un développement économique effectif ; autrement dit de passer de la libération politique à l'indépendance économique. Par ailleurs, la plupart de ces pays étaient confrontés à des défis d'ordre socioéconomique, liés aux différentes crises économiques et politiques – de par les coups d'État et autres formes d'instabilité politique – mais aussi liés aux effets du contexte politique et/ou économique international. Par conséquent, des stratégies de développement autocentrées et principalement influencées par l'État ont été élaborées. Ces plans étaient, la plupart du temps, de portée nationale. Cependant, au fil du temps et grâce aux bienfaits du processus de régionalisation, de nombreux programmes régionaux et continentaux de développement ont été mis en place.

Le développement étant un processus de moyen et long terme, il se traduit par la définition, la conception, l'élaboration et la mise en œuvre de programmes pour la croissance économique et le développement socioéconomique. Au niveau continental, les initiatives les plus marquantes ont été le Plan d'action de Lagos, le Traité d'Abuja, le NEPAD, le Programme minimum d'intégration (MIP) ou encore le Programme de développement des infrastructures en Afrique (PIDA). Le continent africain a donc une longue tradition de réflexions prospectives du développement concerté reposant sur une vision commune de planification du développement de moyen et long terme et une mutualisation des efforts de développement.

Les stratégies continentales de développement ont connu des fortunes diverses, quoique globalement insatisfaisantes. En général, on s'accorde sur le fait qu'aucun de ces plans n'a atteint le niveau de réalisation auquel on aurait pu légitimement s'attendre après leur mise en œuvre. Les résultats globaux sont loin d'avoir été à la hauteur de l'espérance placée en chacun de ces projets, quoique des avancées aient pu être enregistrées dans certaines régions du continent. Les causes de ces échecs sont diverses et multiples. Gnanguenon (2010) évoque ainsi la faiblesse de l'appropriation des résolutions panafricaines dans les politiques économiques nationales, la question du financement du développement, le mécanisme inadéquat de coordination, de suivi et d'évaluation, mais également les influences liées

aux contextes politiques internes et au contexte économique mondial.

Le continent africain aborde une période critique de son histoire compte tenu des mutations liées à l'environnement économique international. La région a le potentiel requis pour devenir le nouveau pôle de croissance mondiale. L'enjeu actuel est de relever différents défis dans le domaine de la planification de son développement tout en veillant à ne pas réitérer les manquements du passé.

Au moment où les pays africains ont adopté une vision commune de développement pour les cinquante prochaines années, nommée Agenda 2063¹, il est intéressant de porter un regard rétrospectif sur les expériences passées en matière de planification du développement afin d'en déceler les forces et les faiblesses et de tirer les leçons pour l'avenir. Tel est l'objectif poursuivi par le présent article. Ainsi, il est question de traiter de la problématique de la planification du développement en Afrique avec un regard rétrospectif sur les principales expériences continentales. La méthode retenue pour conduire cette recherche est basée sur une approche thématique et chronologique, ainsi que sur une analyse documentaire systémique coordonnant une observation empirique et un examen critique des différentes sources d'information.

L'article se présente comme suit : la deuxième section répertorie les principaux plans nationaux de développement des pays africains ; la troisième section expose quelques-uns des plans implémentés à l'échelle continentale au cours des cinq dernières décennies ; enfin, la quatrième section conclut la recherche.

De la planification nationale au développement continental

Selon la définition donnée par Hamlisch, un plan est un projet destiné à faire ou à aménager quelque chose. La planification est donc le processus dynamique de conception d'un plan (Hamlisch 1989). Une bonne planification exige de bien choisir les cibles et les moyens et de sélectionner des objectifs qui reflètent de manière réaliste la disponibilité des ressources nécessaires à la mise en œuvre du projet. Par planification du développement ou planification stratégique, on entend un ensemble de moyens identifiés et mobilisables par l'État et ses démembrements afin de parvenir à une performance chiffrée dans un délai fixé. L'État est donc au centre des actions à entreprendre, soit en tant qu'initiateur, soit comme maître d'œuvre, soit comme source de financement, à moins qu'il ne joue les trois rôles à la fois. En règle générale, la planification se fait à long terme. Néanmoins, des périodicités plus ou moins courtes peuvent être fixées comme échéanciers pour faciliter la lisibilité des actions à mettre en œuvre.

Les programmes de développement élaborés par les pays africains après leur accession à l'indépendance avaient pour la plupart un caractère national et autocentré. Les principaux objectifs poursuivis étaient la décolonisation, la diversification de l'économie et le développement. Ainsi, de nombreux pays adoptent et mettent en œuvre des modèles de développement basés sur l'économie planifiée, à travers les plans quinquennaux et triennaux, tandis que certains adhèrent aux principes de l'économie de marché. Plus spécifiquement, durant les années 1960, au moins 32 pays africains se sont dotés d'un plan de développement national d'une durée de trois à cinq ans (Lopez 2013). Tout au long de ces processus de planification nationale du développement, l'État a eu un rôle central, étant à la fois l'initiateur des programmes, l'acteur principal de leur mise en œuvre, le pourvoyeur des ressources et l'employeur principal.

Les résultats des plans nationaux de développement ont été la plupart du temps décevants : déficits budgétaires et commerciaux chroniques, endettement élevé et forte inflation, et ce pour diverses raisons, autant des facteurs exogènes qu'endogènes. Ce sont, entre autres, des déficiences dans la conception et la mise en œuvre des programmes, les lourdeurs administratives, les problèmes de gouvernance, les facteurs politiques et les effets du contexte mondial de l'époque.

Après ce constat d'échec, une seconde phase de modèle de développement est engagée dans les années 1980 sous l'égide des institutions de Bretton Woods, du Fonds monétaire international (FMI) et de la Banque mondiale. Ce sont les Programmes d'ajustement structurel (PAS). Ces programmes, d'inspiration néolibérale, visaient principalement à stabiliser les équilibres macroéconomiques et financiers, puis à procéder à la relance de l'économie sur le sentier d'une croissance durable. Pour cela, il était préconisé aux gouvernements une restriction des dépenses publiques, un accroissement de la pression fiscale, la réduction des effectifs du personnel dans le secteur public et une politique monétaire restrictive, couplée ou non à la dévaluation. L'objectif était d'assainir l'environnement macroéconomique des pays concernés et de réduire le rôle de l'État dans l'activité économique à travers les privatisations.

Les PAS ont eu l'effet inverse de ce qui était escompté. En effet, de nombreuses études d'impact ont démontré que la réduction du rôle de l'État, les privatisations des entreprises publiques et l'abandon de nombreuses politiques et prestations sociales ont entraîné une détérioration nette des conditions de vie des populations et une aggravation de la pauvreté.

Dès l'année 1999, les PAS ont été remplacés par un autre type de programme de développement visant à corriger les effets négatifs des nombreuses années d'ajustement et de la crise économique et sociale qui

en a résulté. Toujours sous l'égide de la Banque mondiale et du FMI, des Documents de stratégie pour la réduction de la pauvreté (DSRP), combinés à des initiatives en faveur des pays très endettés (PPTÉ), ont été mis en œuvre dans de nombreux pays africains. Les objectifs spécifiques desdits programmes étaient de permettre un développement économique piloté par les pays, axé sur les résultats dans une perspective de long terme et orienté vers le partenariat national et international.

Ainsi depuis la dernière décennie, le paradigme économique est revenu à la planification du développement avec une combinaison des acteurs tant étatiques que privés.

Quelques expériences continentales de développement planifié

Il existe une longue tradition de réflexions prospectives du développement continental de l'Afrique. Les pays africains ont élaboré des visions à long terme de leur avenir avec des objectifs ambitieux. Ainsi, dès 1980, de nombreux programmes concertés ont été mis en œuvre au niveau régional pour planifier le développement de l'Afrique. Ces différents programmes ont connu des fortunes diverses dont les ressorts sont tout aussi différents.

Le Plan d'Action de Lagos (PAL)

L'essor de l'Organisation de l'unité africaine (OUA), combiné aux faibles résultats des plans nationaux de développement, a conduit les gouvernements africains à penser une mutualisation des efforts de développement. C'est dans ce contexte que le Plan d'action de Lagos pour le développement économique de l'Afrique 1980-2000 est adopté en avril 1980. Le Plan d'action de Lagos (PAL) a été le tout premier plan continental de développement mis en place par les pays membres de l'OUA ; de ce fait, il revêtait un caractère visionnaire et novateur. Il est le résultat de la réflexion de Monrovia de juillet 1979 sur le développement de l'Afrique à l'horizon 2000, lors de la XVI^e session ordinaire de la Conférence des chefs d'État et de gouvernement. Son élaboration a engagé la participation d'éminents chercheurs et universitaires à une approche pluridisciplinaire.

Sommairement, l'objectif général du PAL était de sortir le continent africain du sous-développement et de le positionner dans le mouvement de la mondialisation. Plus spécifiquement, les objectifs étaient :

- Le développement de l'agriculture et de l'alimentation dans le but d'atteindre une autosuffisance alimentaire universelle ;
- L'industrialisation du continent à hauteur de 2 % de la production industrielle mondiale à l'horizon 2000 ;

- Une souveraineté totale des pays africains sur leurs ressources naturelles ;
- La promotion de la science et de la technologie au service du développement du continent ;
- L'adoption et la mise en œuvre d'une stratégie générale en matière de transport et de communication ;
- La promotion et l'intensification des échanges commerciaux et financiers sur le plan national et interafricain.

Malgré leur caractère ambitieux et novateur, aucun des objectifs du PAL n'a pu être atteint. Il est établi que l'Afrique, dans son ensemble, n'a pu atteindre les cibles fixées tant en matière de performances socioéconomiques qu'au niveau sectoriel. Par ailleurs, le PAL n'a pas véritablement pu être exécuté et a été abandonné quelques années seulement après son adoption. L'échec du PAL est imputable à différentes raisons, notamment à la difficulté qu'il y avait pour les gouvernements africains à s'approprier et à traduire dans leurs programmes nationaux de développement respectifs les principes contenus dans le PAL. En outre, la détérioration de l'environnement économique international consécutive au choc pétrolier et la crise financière mondiale ont considérablement affaibli les économies africaines qui étaient jusqu'alors fortement tributaires des exportations des matières premières.

Mais l'une des raisons principales de l'échec du PAL a été sa trop grande dépendance financière vis-à-vis des partenaires extérieurs. Or, l'adoption du PAL en 1980 a coïncidé avec la mise en œuvre des PAS dont l'élément précurseur était la publication en 1981 par la Banque mondiale du rapport Berg intitulé « Le développement accéléré en Afrique au sud du Sahara : programme indicatif d'action ». Ce plan d'action recommandait une orientation de la stratégie du développement vers la dynamique des exportations, donc vers une plus grande insertion des économies africaines dans les marchés internationaux, ce qui allait complètement à l'opposé des objectifs du PAL. La différence de conception et de perspective du développement de l'Afrique entre elle-même et les institutions partenaires, par rapport à la voie à suivre, a réfréné considérablement les sources financières nécessaires à la mise en œuvre du PAL. De ce fait, l'avènement et l'instauration des PAS ont modifié l'agenda économique des pays africains qui se sont détournés des recommandations et des objectifs préconisés par le PAL.

Le traité d'Abuja

Après les espoirs déçus du Plan d'action de Lagos et le passage par la période de l'ajustement structurel, les pays membres de l'OUA ont adopté le Traité d'Abuja en 1994 sur l'établissement d'une Communauté

économique africaine (CEA) pour l'intégration économique de l'Afrique. Il s'agissait là d'une démarche novatrice des chefs d'État et de gouvernement africains du point de vue de l'unité du continent. Ils reconnaissaient ainsi la nécessité de créer la Communauté économique africaine pour promouvoir le développement économique, social et culturel ainsi que l'intégration des économies africaines en vue d'accroître l'autosuffisance et de favoriser un développement endogène et auto entretenu (Yeo et Adou 2008). Le projet de CEA est né des contraintes posées par la nouvelle mondialisation au début des années 1990 à travers la formation et/ou le renforcement de grands regroupements régionaux de par le monde.

Le traité d'Abuja prévoit de façon progressive, sur 34 années, la mise en place d'un marché commun, d'un fonds monétaire africain, d'une banque centrale africaine avec monnaie commune et d'un parlement africain. Le traité recommande aussi le renforcement de la coopération dans l'industrie, l'agriculture, les transports, l'énergie.

Tableau 1 : Les six étapes de la mise en œuvre du Traité d'Abuja (1994-2028)

	Objectifs	Échéance
Étape n° 1	Renforcer le cadre institutionnel des communautés économiques régionales existantes et en créer des nouvelles si nécessaire	5 ans (1999)
Étape n° 2	Stabiliser les barrières tarifaires et non tarifaires, les droits de douane et les taxes intérieures au niveau régional ; soutenir l'intégration sectorielle, particulièrement dans le commerce, l'agriculture, les finances, le transport et la communication, l'industrie et l'énergie ; coordonner et harmoniser les activités des communautés économiques régionales	8 ans (2007)
Étape n° 3	Établir une zone de libre-échange et une union douanière au niveau de chaque communauté économique régionale	10 ans (2017)
Étape n° 4	Coordonner et harmoniser les systèmes tarifaires et non tarifaires parmi les communautés économiques régionales en vue d'une union douanière continentale	2 ans (2019)
Étape n° 5	Établir un marché commun africain et adopter des politiques communes	4 ans (2023)
Étape n° 6	Libre circulation des personnes, biens, services et capitaux ; intégration de tous les secteurs économique, politique, social et culturel ; création d'une banque centrale et d'une monnaie africaines ; création d'un parlement panafricain et élection au niveau continental ; harmonisation des activités des communautés économiques régionales ; mise en place des structures des entreprises multinationales	5 ans (2028)

Le but poursuivi par le Traité d'Abuja était d'aboutir à une Afrique intégrée et plus dynamique sur la scène internationale. Pour ce faire, 14 groupes économiques régionaux ont été formés afin de constituer les blocs de construction de la future communauté africaine. La mutation de l'OUA vers l'Union africaine (UA) en juillet 2001 a été l'une des résultantes du traité d'Abuja dans sa volonté d'accélérer l'intégration économique du continent.

Dès sa création, l'Union africaine a pris la décision de consolider les orientations définies dans le Traité d'Abuja et de réaliser graduellement l'intégration à travers l'harmonisation des politiques sectorielles de développement des États membres, la mise en œuvre de programmes de coopération régionale avec les CER et la mise en place des institutions financières africaines, notamment la Banque centrale africaine, le Fonds monétaire africain et la Banque africaine d'investissement (Yeo et Adou 2008). Ces trois institutions attendent encore d'être implémentées.

Malgré quelques avancées, le processus du traité d'Abuja peine encore à évoluer. Le Tableau 2 fournit une synthèse de l'évolution actuelle en matière d'intégration régionale par rapport aux différentes étapes définies dans le Traité d'Abuja.

Notes :

CEDEAO : Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest ;

COMESA : Marché commun de l'Afrique orientale et australe ;

CEEAC : Communauté économique des États de l'Afrique centrale ;

IGAD : Autorité intergouvernementale pour le développement ;

CEN-SAD : Communauté des États sahélo-sahariens ;

CAE : Communauté de l'Afrique de l'Est ;

SADC : Communauté de développement de l'Afrique australe ;

UMA : Union du Maghreb arabe.

X représente le niveau actuel de réalisation des étapes du Traité d'Abuja.

Tableau 2 : Progrès réalisés par rapport aux étapes du Traité d'Abuja

Au niveau des CER									
Étapes d'intégration prévues par le Traité d'Abuja	CEDEAO	COMESA	CEEAC	IGAD	CEN-SAD	CAE	SADC	UMA	Date d'achèvement prévue par le Traité d'Abuja
Première étape (5 ans) : Renforcement des CER	Réalisée	Réalisée	Réalisée	Réalisée	Réalisée	Réalisée	Réalisée	X	1999
Deuxième étape (8 ans) : Coordination et harmonisation des activités et élimination progressive des barrières tarifaires et non tarifaires	Réalisée	Réalisée	Réalisée	X	X	Réalisée	Réalisée	X	2007
Troisième étape (10 ans) : Zone de libre-échange et union douanière	Lancée	Lancée	Lancée	Pas encore lancée	Pas encore lancée	Réalisée	Lancée	X	2017
Au niveau continental									
Quatrième étape (2 ans) : Union douanière continentale	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	X	2019
Cinquième étape (4 ans) : Marché commun continental	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	X	2023
Sixième étape (5 ans) : Union économique et monétaire continentale	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	Non réalisée	X	2028

Source : ECA, 2013, « Rapport sur le programme d'intégration régionale en Afrique », huitième session du Comité du commerce, de la coopération et de l'intégration régionales. 6-8 février 2013, Addis-Ababa (Éthiopie).

À l'heure actuelle, la mise en œuvre du Traité d'Abuja en est à l'étape 3, autrement dit à la création de zones de libre-échange (ZLE) et d'unions douanières à l'échelle régionale avant 2017. L'analyse du tableau 1 permet de constater que près des trois quarts des huit communautés économiques régionales (CER) reconnues par l'Union africaine ont atteint le troisième stade du Traité d'Abuja. Toutefois, certaines CER, à l'instar de l'IGAD, l'UMA et la CEN-SAD continuent d'éprouver des difficultés à franchir la deuxième étape, à savoir la coordination et l'harmonisation des activités et, en particulier, l'élimination progressive des barrières tarifaires et non tarifaires.

Certaines bonnes pratiques qui concourent à l'avancée du processus d'intégration peuvent être notées dans certaines CER. Le Marché commun de l'Afrique orientale et australe (COMESA), la Communauté d'Afrique de l'Est (CAE), la Communauté économique des États de l'Afrique centrale (CEEAC), la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) et la Communauté de développement de l'Afrique australe (SADC) ont atteint le statut de ZLE et lancé des programmes conduisant à la création de leurs unions douanières respectives avant 2017 (ECA 2013).

Par ailleurs, trois CER à savoir le COMESA, la CAE et la SADC s'emploient à mettre en œuvre leur accord tripartite sur la zone de libre-échange qui permettra d'unifier leur espace commercial (qui totalise plus de 500 millions de consommateurs), fournissant ainsi un tremplin solide à la réalisation de la zone continentale de libre-échange en 2017. La zone de libre-échange tripartite reposera sur trois piliers, qui sont l'intégration des marchés, le développement des infrastructures et le développement industriel (ECA-UA 2013).

Une autre avancée majeure en matière d'intégration concerne la libre circulation des personnes et du droit d'établissement. À cet effet, le passeport régional de la CEDEAO est un des meilleurs exemples d'un titre de voyage régional commun institué pour renforcer la libre circulation des personnes. Il porte l'emblème de la CEDEAO sur la couverture, permet de voyager partout dans le monde et est actuellement délivré par le Bénin, la Guinée, le Libéria, le Niger, le Nigéria et le Sénégal. En outre, depuis le 1er janvier 2013, le Rwanda délivre un visa à l'arrivée pour tous les ressortissants africains. Au niveau de la CAE, le Kenya et le Rwanda, de même que le Kenya et l'Ouganda, mettent en application un accord bilatéral permettant aux ressortissants de chaque pays de s'établir librement dans l'autre (ECA-UA 2013). L'accord prévoit également la suppression de toute taxe pour l'obtention d'un permis de travail.

Les OMD

En septembre 2000, les pays africains, à la suite de la communauté internationale, ont adopté les Objectifs du millénaire pour le développement (OMD). Ce n'est donc pas à proprement parler un plan continental de développement. Quoi qu'il en soit, il a été largement adopté par la quasi-totalité des pays du continent qui l'ont intégré dans leurs plans de développement respectifs.

Les pays se sont engagés à résoudre de façon pratique les problèmes majeurs de la pauvreté et de l'insécurité mondiale de la grande partie de la population mondiale, surtout en Afrique. Les OMD consistent en huit objectifs qui sont : éradiquer la pauvreté et la faim extrêmes ; atteindre une éducation primaire universelle ; promouvoir l'égalité des sexes et autonomiser les femmes ; réduire la mortalité infantile ; réduire les taux de mortalité liée à la maternité ; lutter contre le VIH/SIDA et le paludisme ; assurer la durabilité de l'environnement ; développer un partenariat mondial pour le développement.

À quelques mois de l'échéance pour la réalisation des OMD, le bilan est assez positif. En effet, selon les données recueillies dans différents pays en développement, des progrès considérables ont été accomplis en vue de la réalisation des OMD. Plus spécifiquement, la pauvreté continue de diminuer à travers le monde, les enfants scolarisés en primaire n'ont jamais été aussi nombreux, les décès d'enfants ont diminué de façon spectaculaire, l'accès à l'eau potable a été très élargi et les investissements axés sur la lutte contre le paludisme, le sida et la tuberculose ont sauvé des millions de vies.

Cependant, malgré ces avancées encourageantes, l'Afrique n'atteindra pas la plupart des Objectifs à la date cible de 2015. Selon le rapport 2014 des Nations unies sur l'état d'avancement des OMD dans le monde, des obstacles persistants et de nouveaux défis, notamment la croissance démographique, les conflits armés et la diminution de l'aide rendent improbable la réalisation de nombreuses cibles des OMD en Afrique d'ici 2015.

Quoi qu'il en soit, le modèle des OMD, basé sur des objectifs chiffrés et des échéanciers clairs, pourrait servir d'exemple pour tout plan de développement, tant au niveau national que régional ou continental.

Le NEPAD

Le Nouveau partenariat pour le développement de l'Afrique (NEPAD) est né en octobre 2001 suite à la proposition faite par cinq chefs d'États africains (Afrique du Sud, Algérie, Égypte, Nigéria et Sénégal) de combinaison des plans de développement (Programme de renaissance de l'Afrique pour le millénaire et plan OMEGA).

Le NEPAD part du constat qu'aucun développement soutenable ne saurait être envisagé sans stabilité politique, bonne gouvernance, ni intégration régionale. En effet, il est établi que les principaux obstacles au développement de l'Afrique concernent la sécurité et la pauvreté. Or, il a été démontré que la qualité des institutions détermine considérablement l'efficacité des politiques mises en œuvre. La corruption, et plus largement une gouvernance laxiste, ont compté parmi les freins à la croissance économique et au développement de certains pays africains. Par ailleurs, un environnement stable et sécurisé est toujours favorable à l'attractivité des investissements nationaux et étrangers, concourant ainsi à la croissance économique. Enfin, les bienfaits de l'intégration régionale à travers une consolidation des cinq groupes économiques régionaux du continent seraient propices à la formation de la communauté économique africaine.

Au-delà de ces prérequis, les textes du NEPAD identifient huit secteurs sur lesquels il faut agir prioritairement pour amorcer le processus de développement. Il s'agit des secteurs des infrastructures, de l'éducation, de la santé, de l'agriculture, des technologies de l'information et de la communication, de l'environnement, de l'énergie et de l'accès aux marchés.

Le NEPAD a suscité une grande adhésion, tout comme l'avait fait le Plan d'action de Lagos en son temps, de la part des intellectuels, des politiques et même de la société civile, du fait qu'il constituait une initiative africaine visant à définir les voies et moyens du développement de l'Afrique et à y associer le plus grand nombre de partenaires publics et privés, africains et non africains. Pour réaliser ses objectifs, le plan de développement met l'accent sur le secteur privé et l'économie de marché et non pas exclusivement sur l'action de l'État central, à la différence du PAL.

Pour ce qui est de son financement, le NEPAD prévoyait une mobilisation des ressources nationales des pays africains (à hauteur de 15 % de leur PIB), des capitaux privés provenant du reste du monde, des institutions financières internationales, du rapatriement des capitaux de la diaspora et d'une augmentation de l'aide publique au développement, conformément aux prescriptions des OMD.

En termes de résultats, c'est dans les domaines de l'agriculture et des infrastructures que les avancées sont les plus probantes. En effet, le NEPAD est directement à l'initiative de stratégies de développement dans les secteurs prioritaires de l'agriculture, avec le Partenariat du programme détaillé de développement de l'agriculture africaine (PDDAA), et des infrastructures, avec le Programme de développement des infrastructures en Afrique (PIDA).

Le PIDA

En janvier 2012, les dirigeants de l'Union africaine ont adopté le Programme de développement des infrastructures en Afrique (PIDA) en tant que modèle pour la transformation des infrastructures, pour la période allant de 2012 à 2040. Le Programme de développement des infrastructures (PIDA) offre un cadre stratégique pour les projets prioritaires visant à transformer l'Afrique, à travers la construction d'infrastructures modernes, en un continent interconnecté et intégré, compétitif au niveau national et au sein de l'économie mondiale (ECA-UA 2012).

L'objectif stratégique global du PIDA est d'accélérer l'intégration régionale du continent et de faciliter la création de la Communauté économique africaine prévue par le Traité d'Abuja. En améliorant l'accès aux réseaux d'infrastructures régionales et continentales intégrées, le PIDA va permettre aux pays de répondre à la demande et de renforcer leur compétitivité, en :

- i. Accroissant les performances ;
- ii. Accélérant la croissance ;
- iii. Facilitant l'intégration dans l'économie mondiale ;
- iv. Améliorant les niveaux de vie ;
- v. Libérant les échanges intra-africains.

Le PIDA comporte un cadre qui permettra de satisfaire à la demande d'infrastructures dans chaque secteur jusqu'en 2040 (ou 2020 pour les technologies de l'information et de la communication). Il comprend également des composantes – visant à combler les déficits prévisionnels d'infrastructure et à éliminer les goulots d'étranglement éventuels – qui ont été élaborées sur la base des prévisions de l'offre et de la demande ainsi que des inefficacités institutionnelles.

Le PIDA repose sur une vision commune de l'intégration régionale et sur un programme à long terme qui appuiera les objectifs du Traité d'Abuja. À terme, le Programme permettra aux pays de :

- *Réduire le coût de l'énergie et d'en élargir l'accès.* La réalisation des projets du PIDA réduira les coûts de 30 milliards \$ par an, soit une économie de 850 milliards \$ d'ici à 2040. Avec le raccordement de 800 millions de personnes supplémentaires, le pourcentage des habitants raccordés à un réseau électrique passera de 39 % en 2009 à près de 70 % en 2040.
- *Réduire drastiquement les coûts de transport et stimuler les échanges intra-africains.* Les gains d'efficacité dans les transports équivaldront au moins à \$172 milliards dans le Réseau africain d'infrastructures

régionales de transport (ARTIN), avec la possibilité d'économies beaucoup plus importantes à mesure que s'ouvriront les corridors d'échanges. Le renforcement de l'intégration régionale finira par réorienter les échanges des pays de l'extérieur de l'Afrique vers les échanges intra-africains, ce qui contribuera à réaliser les promesses du Marché commun africain pour 2028.

- *Assurer la sécurité alimentaire et celle de l'approvisionnement en eau.* L'agriculture irriguée et la capacité de stockage hydraulique de l'Afrique sont les plus faibles du monde ; près de la moitié du continent souffre, d'une façon ou d'une autre, du stress hydrique ou de pénurie d'eau et la demande va exploser. Afin de faire face à la crise qui s'annonce, le PIDA permettra la réalisation des infrastructures de stockage hydraulique nécessaires à la production alimentaire et à sa distribution.
- *Accroître la connectivité.* Le PIDA va accroître de 20 % le nombre des connexions Internet à haut débit. Augmenter la pénétration du haut débit de 10 %, ce qui devrait être réalisé pour 2018, entraînera une augmentation de 1 % du PIB en améliorant la mise en relation des produits avec les marchés et des personnes avec les emplois.

En ce qui concerne le financement, il est prévu que le PIDA coûte environ \$68 milliards jusqu'en 2020. Les sources attendues de financement sont pour moitié intérieures (publiques ou privées). En effet, la mobilisation des ressources internes pourrait représenter plus de 50 % du financement total du PIDA dès 2020. Cette proportion augmenterait pour atteindre les deux tiers environ en 2030 et jusqu'à 75 % en 2040 (ECA-UA 2012). Il est prévu que les pays africains mobilisent leurs propres ressources publiques et les ressources privées de leur marché intérieur et attirent l'investissement privé étranger.

Néanmoins, l'Aide publique au développement (APD) continuera de jouer un rôle important, et les principaux acteurs comme les membres du Consortium pour les infrastructures en Afrique (ICA) qui comprend les pays du G20, le Fonds fiduciaire UE-Afrique pour les infrastructures, les institutions multilatérales, les banques de développement régionales et les fonds ciblés, entre autres contributeurs, sont appelés à continuer d'augmenter leur assistance (ECA-UA 2012).

Conclusion et recommandations

L'Afrique a, depuis cinquante ans, exploré les voies et moyens pour une mise en œuvre effective de son décollage socioéconomique. De nombreux modèles et programmes de développement ont ainsi été mis en place par

les Africains eux-mêmes, au niveau national comme au niveau continental, ou par leurs partenaires extérieurs. Le but des plans continentaux de développement était d'œuvrer ensemble au développement économique et social à travers une coopération mutuellement favorable et des engagements communs. La plupart d'entre eux se sont soldés par des échecs ou tout au moins par des résultats faibles par rapport aux attentes. Les causes étaient principalement liées à la mise en œuvre au niveau national des décisions prises au niveau continental, à la question du financement et à la vulnérabilité des économies africaines vis-à-vis du contexte mondial.

Par ailleurs, il a été démontré que les principaux programmes de développement continentaux, voire sous-régionaux et nationaux, dépendent en grande partie des ressources extérieures, pour ce qui est du financement. Les quotes-parts versées par les États membres sont souvent très modiques et sont fréquemment payées en tant qu'arriérés, ce qui donne lieu à des retards, voire à l'arrêt de la mise en œuvre desdits programmes (ECA 2013). Or le développement est d'abord un processus interne, qui nécessite une certaine autonomie tant idéologique que financière et une volonté politique ferme, et qui surtout ne peut être prescrit de l'extérieur. De ce fait, assurer un financement prévisible et durable pour les divers plans de développement de l'Afrique demeure un défi important pour la réussite des futurs plans.

Face aux nouveaux défis qui se présentent à l'Afrique et au moment où les pays africains se sont engagés à mettre en œuvre une nouvelle vision commune du développement du continent pour les cinquante prochaines années à travers l'Agenda 2063, il est capital de tirer les leçons des expériences passées en termes de succès et d'échecs, afin d'éviter de tomber dans les mêmes dérives que celles qui ont compromis la réussite de ces programmes. De même, il faut s'appuyer sur les meilleures pratiques en matière de planification du développement, autant en Afrique qu'en dehors du continent. En outre, la question du financement du développement, ayant été au centre de l'échec de la plupart des plans passés, est l'une des plus importantes à gérer. Enfin, il faut une cohérence entre les politiques de développement tant au niveau régional qu'international. Même si l'agenda africain ne doit pas être subordonné à celui de ses partenaires extérieurs, il a été constaté que le conflit des politiques peut conduire à des résultats contre-productifs. Par conséquent, les efforts de l'Afrique pour promouvoir une transformation structurelle durable seront encore plus efficaces s'il y a une cohérence entre les politiques au niveau régional et international, et les politiques nationales.

Note

1. L'Agenda 2063, qui est à la fois une vision et un plan d'action pour une Afrique prospère et pacifique, a été adopté lors du 24^e sommet des chefs d'État de l'Union africaine en janvier 2015

Bibliographie

- Agbakou, F.C.R., 2003, « Le NEPAD et sa mise en œuvre », Mémoire professionnel, Université de Cocody-Abidjan. Disponible en ligne : http://www.gpe-afrique.net/abidjan/memoires/mp_4/AGBAKOU_FELIX_P4.pdf (Consulté en juin 2013).
- CUA, 2007, *Étude sur la rationalisation des CER : Révision du Traité d'Abuja et Adoption d'un programme minimum d'intégration*, Département des Affaires économiques, Commission de l'Union africaine.
- ECA – UA, 2012, « Financement du Programme de Développement des Infrastructures en Afrique (PIDA) » Réunion du Comité d'experts sur la 5^e réunion conjointe annuelle Conférence de l'UA des Ministres de l'Économie et des Finances et Conférence de la Commission économique des Nations unies pour l'Afrique (CEA) des Ministres africains des Finances, du Plan et du Développement économique. 22-25 mars 2012, Addis-Abeba.
- ECA – UA, 2013, « Évaluation des progrès réalisés en matière d'intégration régionale en Afrique », Réunion du Comité d'experts de la sixième réunion annuelle conjointe de la Conférence des ministres africains des Finances, de la Planification et du Développement économique de la Commission économique pour l'Afrique et de la Conférence des ministres de l'Économie et des Finances de l'Union africaine. 21 mars 2013, Abidjan.
- ECA, 2013, « Les processus de création du marché commun africain : Une vue d'ensemble », *Document de travail en cours*, N° 1, Centre Africain de politique commerciale, Commission Économique pour l'Afrique. Disponible en ligne : <http://www.uneca.org/sites/default/files/publications/atpc-wp1.pdf> (Consulté en juin 2013).
- ECA, 2013, « Rapport sur le programme d'intégration régionale en Afrique », *huitième session du Comité du commerce, de la coopération et de l'intégration régionales*, 6-8 février 2013, Addis-Abeba.
- Gnanguenon, A., 2010, « Le rôle des communautés économiques régionales dans la mise en œuvre de l'architecture africaine de paix et de sécurité », Délégation aux Affaires Stratégiques : http://www.defense.gouv.fr/content/download/118583/1159658/file/EPS2010_communautes_economiques_afrique.pdf (Consulté en juin 2013).
- Hamlisch, R., 1989, « Méthodologie et directives pour la planification du développement des pêches avec examen particulier des pays en développement de la région Afrique », *Archives de documents de la FAO*. Disponible en ligne : <http://www.fao.org/docrep/003/T0010F/T0010F01.htm> (Consulté le 19 août

- 2014).
- Heba, A.N., 1993, « Quelques conséquences sociales des programmes d'ajustement structurel », *Égypte/Monde arabe*, Première série 12-13, 1993, mis en ligne le 7 juillet 2008. URL : <http://ema.revues.org/1262> (consulté le 20 août 2014).
- Lopez, C., 2013, « Cinquante ans de planification du développement en Afrique ». En ligne : <http://www.uneca.org/fr/es-blog/cinquante-ans-de-planification-du-developpement-en-afrique> (Consulté en juin 2013).
- Nations Unies, 2014, *Objectifs du Millénaire pour le développement Rapport 2014*. En ligne : http://www.un.org/fr/millenniumgoals/reports/2014/pdf/mdg_report.pdf (Consulté en août 2014).
- NEPAD, 2011, *Révision du Plan d'action pour l'Afrique de l'UA/NEPAD 2010 – 2015 : « Faire Ensemble Avancer l'Intégration Régionale et Continentale à travers des Valeurs Partagées »*, *Rapport Abrégé 2010–2012*, Agence de Planification et de Coordination du NEPAD : http://www.nepad.org/sites/default/files/AAP%20French%20final%20web_0.pdf (Consulté en juin 2013).
- Sy, K.S. et Treydte, K.-P., 2006, *Réformer la mise en œuvre du NEPAD : Voir les choses autrement*, Fondation Friedrich Ebert-Bureau Sénégal. Disponible en ligne : <http://library.fes.de/pdf-files/bueros/senegal/05272.pdf> (Consulté en juillet 2014).
- Yeo, D. et Adou, J.-Y., 2008, « Harmonisation statistique et intégration africaine », *The African Statistical Journal* 6, p. 87-119.

Caring for Social Transformation – The Public and Private Costs of Caring for Under-Nourished Children in Africa

Takyiwaa Manuh* and Carlos Acosta**

Abstract

The paper begins with an overview of the economic and social trends in Africa over the last decade, noting that the current period of economic growth has not yielded commensurate improvements in key social indicators, such as poverty and child nutrition. It builds on the work carried out by The Cost of Hunger in Africa (COHA) studies that have estimated that between 70 and 90 per cent of the costs of care for malnourished children are borne by families and not by public health systems. The proportion of children who do not receive medical attention, particularly through births attended by skilled personnel, or access to maternal child health programmes, and therapeutic treatment for underweight children, are among the key drivers of the costs of caring for underweight children, in addition to the time dedicated by the primary caregivers in households. Yet, the issue of care, performed mainly by women, has not featured in overall policy discussions of actions and interventions. The paper also analyses trends in per capita investments in health and proposes a research agenda to inform policy makers on specific issues related to care.

Résumé

Cet article débute par un survol des tendances économiques et sociales en Afrique dans la dernière décennie et démontre que la croissance économique en cours n'a pas entraîné les améliorations escomptées sur les indicateurs sociaux tels que la pauvreté et la nutrition infantile. Il se base sur l'étude menée par Le Coût de la faim en Afrique qui estime qu'entre 70 et 90 pourcent des frais pour la prise en charge des enfants mal nourris sont à la charge des familles, mais pas des systèmes de santé publique. La

* Director, Social Development Policy Division, ECA, Addis Ababa. Email: Tmanuh@uneca.org

** Economic Affairs Officer, Social Development Policy Division, ECA, Addis Ababa.

proportion des enfants qui ne reçoivent pas de prise en charge médicale, à savoir l'assistance par un personnel qualifié lors des naissances ou l'accès aux programmes de santé maternelle et infantile et le traitement des enfants mal nourris, en plus du temps alloué aux soins primaires dans les foyers, constituent les facteurs principaux du coût élevé de la prise en charge de ces enfants. Pourtant, la question de la prise en charge par les femmes ne figure toujours pas dans les discussions sur la politique des actions et interventions. Cet article analyse aussi les tendances sur l'investissement par personne dans la santé et propose un programme de recherche pour informer les décideurs sur des questions spécifiques ayant trait à la santé.

Introduction

In this paper, we analyse the distribution of the burden of the public and private costs of care in selected African countries. The paper begins with an overview of the economic and social trends in Africa over the last decade, noting that the current period of economic growth has not yielded commensurate improvements in key social indicators, such as poverty and child nutrition. It builds on the work carried out in the *Cost of Hunger in Africa* studies (AUC, ECA and WFP 2014) that estimated that between 73 and 90 per cent of the costs of care for children are borne by families and not by public health systems. The proportion of children that do not receive medical attention, particularly through births attended by skilled personnel or access to maternal child health programmes and therapeutic treatment for underweight children, are among the key drivers of the cost of caring for underweight children, in addition to the time dedicated by the primary caretakers in the household. Yet the issue of care has not featured in overall policy discussions of actions and interventions. The paper also analyses trends in per capita investments in health, and proposes a research agenda to inform policymakers on specific issues related to care policies.

Economic and Social Dimensions of Africa's Recent Growth

In the past decade, Africa has experienced its most important period of economic expansion in thirty years, with GDP growth rates largely above the global average. Indeed, in 2014 five of the ten world's fastest growing countries, specifically Chad, Democratic Republic of the Congo, Côte d'Ivoire, Mozambique, Ethiopia and Sierra Leone were in Africa (IMF 2014). The expansion in economic growth has been driven by relatively high commodity prices and improved economic and political governance. However the restricted sources of growth and their capital intensity have resulted in 'enclave' economies that exclude large proportions of the population from

economic activity. This has exacerbated already existing inequalities, with the continent estimated as being home to seven of the most unequal societies in the world, most of them in Southern Africa (ECA 2013, 2014).

This is a clear indication that economic growth on the continent has not been translated into meaningful social progress. Indeed, while poverty rates have dropped, there are more people living in poverty and more undernourished children in Africa today than thirty years ago (UNICEF 2012). It is becoming evident that economic expansion is a necessary but insufficient condition to serve the poorest of the poor and that appropriate social policies must be put in place to ensure inclusive development for all.

Recent discussions on inclusive growth in Africa are moving from the quantity of growth per se to the quality of growth. Before the turn of the last century, it was proposed that Africa would need to grow at around 7 per cent per year in order for countries to halve the proportion of people living under the poverty line between 1998 and 2015 (ECA 1999). But between 2000 and 2012, average growth rates in Africa, fell short of the required rate¹ Nonetheless, several countries in the region have been able to effectively reduce poverty, as measured by the head count ratio under the national poverty line. Botswana, for instance, managed to reduce poverty rates from 30.6 per cent in 2003 to 19.3 per cent in 2010 (Government of Botswana 2003, 2010) while Cameroon cut poverty rates from 53.3 per cent in 1996 to 39.9 per cent in 2007 (Government of Cameroon 2007). Yet growth rates in these countries are still below the aspired 7 per cent with Botswana registering a rate of 3.5 per cent between 2003 and 2009 (Government of Botswana 2003, 2010), and Cameroon registering 4 per cent between 1996 and 2007 (Government of Cameroon 2007). These results underscore the importance of complementing macro-economic and fiscal stability with inclusive development strategies, including sectoral policies for job creation and adequate social programmes that reach those in need. But sustained social and economic growth will not be possible without addressing the pervasive social inequalities and the challenges of employment and human capital development.

Africa also faces an important challenge to ensure that the continent's growing youth population becomes an asset and adds a comparative advantage to its development process. This requires that timely education is provided in the formative years and skillsets are built to respond the changing demands of the context for Africa to harness the demographic dividend.² At the base of this is ensuring the very survival of persons by providing the proper nutritional requirements that allow the physical and cognitive development of children, particularly before they reach two years

of age. This must be a shared responsibility between public/state systems and households and families, yet in several African countries, the inadequacies of public health systems and social protection regimes have shifted care activities almost exclusively to households and families.

The care of persons, whether in looking after a sick child or providing services for the elderly, is often overlooked as a basic element of a complex structure of reproductive work that holds societies together, and also produces a healthy and skilled labour force for the economy (Tronto 2008, 1993; Hochschild and Ehrenreich 2003; Andersen 2000; Waerness 2001).³ Such work is often unpaid and absorbs a significant proportion of the time of caregivers, limiting their ability to maintain an active role in paid economic activities, thus often intensifying economic exclusion and dependency. Indeed, feminist theorists argue that unpaid care work is a pillar of the capitalist global economy that intensifies, particularly in periods of austerity (Budlender 2008; Hochschild and Ehrenreich 2003). As caregiving roles often fall on women and other groups who are lower in social hierarchies, important efforts need to be made in public and social policy to engender and value caregiving. Some work done by the ECA revealed, for example that women's responsibility for taking care of sick husbands led to a 60 per cent drop in agricultural activities, while households with ill members planted 13 per cent less on their farms, leading to significant reductions in economic activity and food security for such households (ECA 2004). The effects of caregiving activities were also skewed towards the poorer segments of the population, magnifying inequalities in access to and utilisation of public services (*ibid.*). However this unpaid care work remains neglected by economists and development actors, as Elson (2000) notes, and the challenge remains of getting it on to policy agendas, particularly in Africa, where it is assumed that women's time and resilience are infinitely inelastic.

Data and Methods

Drawing on ongoing work from the ECA, this brief paper reviews recent studies, both at national and sub-national levels, which analyse the private and public costs of care in Africa. The objective is to better understand the size of the burden that families, and especially women, carry in compensating for gaps in public health systems, and to assess the impact that this can have on productivity and opportunities for other income-generating activities. The main question of interest in this paper is whether the burden of care is considered in discussions around the agenda for social development in Africa.

The paper draws on the methodological work carried out by the ECA as part of the *Cost of Hunger in Africa: The Social and Economic Impact of Child Under-nutrition*.⁴ The Cost of Hunger in Africa (COHA) study is a multi-country project aimed at estimating the economic and social impacts of child under-nutrition.⁵ The COHA has been completed in Egypt, Ethiopia, Swaziland and Uganda, with additional studies in eight countries at different stages of completion.⁶ It is expected that the results of the study will become an important component of advocacy efforts toward creating policy frameworks in Africa that help avert unnecessary hunger-induced losses of human and economic potentials on the continent.

The COHA analytical model estimates the additional cases of morbidities, mortalities, school repetitions, school dropouts and reduced physical capacity that can be directly linked to a person's under-nutrition before the age of five. The estimations are generated by a probabilistic model that utilises evidence-based risk factors, alongside economic, demographic, nutritional, health and educational data that are provided by implementing teams in each country. The goal is to estimate the associated economic losses incurred in health, education and potential productivity in a single year.

It is well established that under-nutrition during early childhood has negative life-long and intergenerational consequences, with under-nourished children being more likely to require medical care as a result of diseases and deficiencies related to under-nutrition (Ramachandran and Goplan 2009). This increases the burden on public social services and the health costs incurred by governments/public health systems and the affected families. Indeed, without proper care, underweight and wasting in children results in a higher risk of mortality (Black et al. 2013). During school years, stunted children are more likely to repeat grades and to drop out of school (Daniels and Ada 2004), thus reducing their income-earning capabilities later in life. Furthermore, adults who were stunted as children are less likely to achieve their expected physical and cognitive development, thereby impacting on their labour productivity. In this regard, the findings of the first phase of the COHA study revealed significant information about the impact that under-nutrition is currently having on society and the economy as a whole:

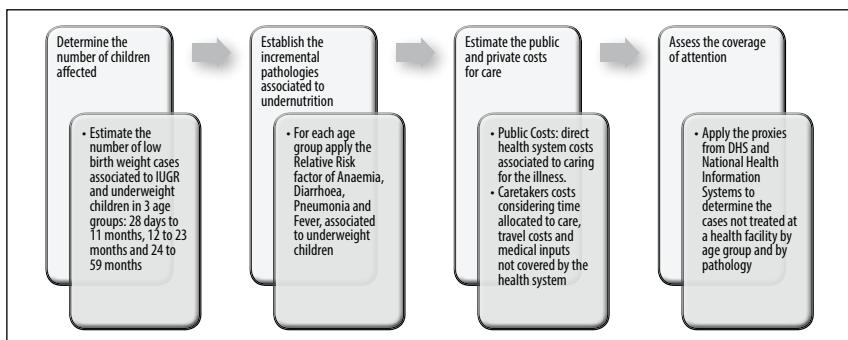
- From a health perspective, the study estimates that between 69 and 82 per cent of all cases of child under-nutrition are not properly treated, or are treated at home, with important implications for the balance between paid and unpaid work and the well-being of families. Additionally, most of the care costs associated with under-nutrition occur before the child turns one year old, and between 8 and 28 per cent of all child mortality is associated with the incremental risk of mortality that affects under-weight children.

- From the educational perspective, the study estimates that 7 to 16 per cent of repetitions in school are associated with stunting, and that under-nutrition is the underlying cause of the loss of between 0.2 to 1.2 years of schooling.
- From a labour productivity perspective, child mortality associated with under-nutrition has reduced the size of current workforces in the respective countries by between 1 and 8 per cent, while between 40 and 67 per cent of working age adults were affected by stunting as children, thus reducing their current productive capacity.
- The study estimates that the annual costs associated with child under-nutrition reach values equivalent to 1.9 to 16.5 per cent of Gross Domestic Product (GDP) in the four countries (AUC, ECA and WFP 2014).

Analytical Techniques: Unveiling the Hidden Costs of Care

From the findings highlighted above, it is clear that the time, efforts and opportunity costs expended by caregivers are severely under-estimated and not fully taken account of in public policy. Therefore the COHA study is helping to unveil these costs by estimating the episodes of child illnesses associated with under-nutrition that are not being treated at health facilities and, hence, are adding to the costs borne by families. The following schematic representation can be used to estimate household and macro-level costs of care:

Figure 1: Process of Estimation of Public and Private Costs in Health



Source: Based on Information from *Cost of Hunger in Africa* (AUC, ECA and WFP 2014).

The first step towards estimating the public and private costs of health is determining the size of the sphere of analysis. In the case of the health

costs for the COHA model, this is limited to all children under five years who are affected by under-nutrition in a given year, according to WHO growth standards (WHO 2006). To enhance the accuracy of the estimations, three different age-based cohorts were defined: ages 0 to 11 months; ages 12 to 23 months; and ages 24 to 59 months. For each of these cohorts, the prevalence of under-nutrition is recalculated, based on the most recent DHS data in each country, in order to estimate the number of children who are affected by under-nutrition. Once the sphere of analysis is defined, the second step is establishing the degree to which the children are incrementally affected by pathologies associated with under-nutrition,⁷ namely, diarrhoea, anaemia, pneumonia and malaria. For this, the COHA model utilises differential probabilities,⁸ in which the difference in the prevalence for each of these pathologies, and for each of the three different age groups, is estimated for both underweight and not underweight children. This methodology serves to separate the contextual elements that can influence the levels of prevalence for each of the illnesses, and to focus the analysis on the incremental cases that result from the higher risk faced by those children who are underweight.

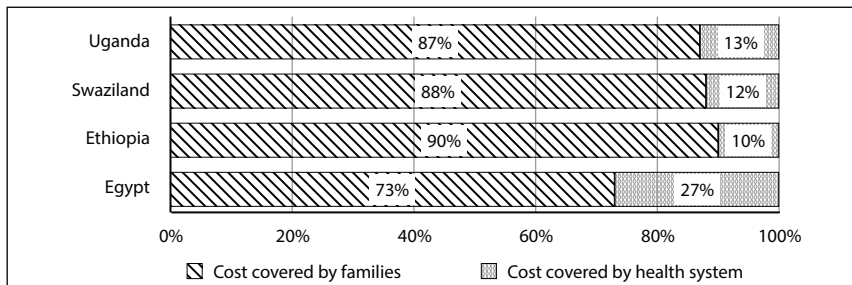
Thirdly, the individual public and private costs of caring for each episode of the selected pathologies and each age group are estimated. The public costs are based on two major elements: the costs of medical inputs, such as medicines and tests, and the unit cost per attention for the health system, such as the time of physicians, and the overhead costs to the medical centre. These costs have to be separated to avoid duplications, as one episode of any pathology might require several follow-up visits, but only one full set of medical inputs. For the private costs, the main costs considered are transportation costs to and from the health centre, the opportunity cost of waiting time, and the medical inputs not covered by the health system. These costs are also calculated differently for ambulatory care, and for in-patients who require hospitalisation, for each pathology and age group.

Finally, the model also takes into account the large proportion of cases which are tended to at home and which do not obtain formal health treatment. For this estimation, the model utilises information based on the DHS surveys, complemented by information gathered from field visits to the health centres, interviews with experts, and information from national health systems. As there is very little information on the actual costs and time allocation of home care for underweight children who present compounding illnesses, a shadow cost equivalent to the per unit treatment of each episode is set for the treatment of each pathology, and associated to those cases that did not receive formal medical attention. This, however,

does not consider the inefficiencies and complications that can arise from non-formal home treatment and might lead to the under-estimation of the real costs of home care.

Based on this four step process, the COHA model estimates that the health burden associated with child under-nutrition and carried by caregivers in the four pilot countries far outweighs the costs covered by the public health systems. This is shown in Figure 2.

Figure 2: Distribution of Costs Covered by Families and by Public Health



Systems

Source: The Cost of Hunger in Africa: Social and Economic Impact of Child Under-nutrition in Egypt, Ethiopia, Swaziland and Uganda. Addis Ababa: ECA, 2014.

As is clear from Figure 2, a higher proportion of the costs of care are consistently borne by caregivers, but the drivers of this distribution vary considerably, depending on the particular context. Ethiopia has the highest disproportion of these costs, with the model estimating that 90 per cent of the health costs associated with under-nutrition are being borne by families. This distribution of costs is highly driven by the low proportion of births – one out of every three – that are attended by skilled health personnel (CSA Ethiopia 2011), thus increasing the costs to families, and contributing substantially to infant mortality, particularly for children of severe low birth weight (Black et al. 2008).

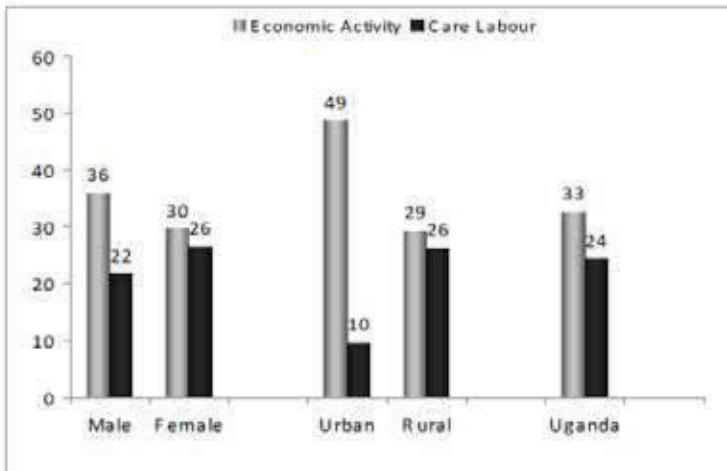
On the other hand, in Egypt, where the health system has a wider coverage, and 71 per cent of all births are attended by skilled personnel, the drivers of the costs of care are different (El-Zanaty and Way 2009). Results show that underweight children in Egypt, particularly during the first year of life, have in fact a 21 per cent higher prevalence of anaemia, which is commonly used as a proxy for iron deficiency anaemia (Davidson and Nestel 2002). Iron deficiency anaemia affects not only cognitive development but also the stress response system, which impacts on the ability of children to

cope with stressful situations (Grantham-McGregor et al. 1999).

In the case of Swaziland, the low coverage of treatment of severely malnourished children, estimated by experts at around 20 per cent, is the highest driver of the cost distribution between caregivers and the public system (AUC, ECA and WFP 2013). However, in Uganda, the drivers of costs seem to be associated with the treatment of diarrhoea and malaria. After a specific data collection process was carried-out in two health facilities that included interviews with health providers and experts, it appeared that home treatment for diarrhoea and malaria are common (AUC, ECA and WFP 2013). Nonetheless, the data collected indicated that proper care was sought for a higher proportion of the episodes of acute respiratory infections in children (UBOS 2007).

Assessing the burden of care is also an issue that is being explored in household surveys. A recent survey in Uganda (UBOS 2010) enquired into the time-use balance between care and economic activity, finding important gender and rural/urban disparities in the time allotted to productive and care activities. On average, Ugandan women spent 18 per cent more time in care giving activities than men, and 17 per cent less time on productive activities. These disparities are further heightened in rural/urban settings, as in rural areas the time allocated to care labour is 1.6 times higher, and time allocated to productive activities is 40 per cent lower, than in urban settings (ibid.).

Figure 3: Average Time Spent on Economic and Care Labour Activity per



* Care Labour activities include: looking after children and caring for the sick, fetching water, firewood and cooking, own construction or repairs, food processing for own consumption

Week by Sex and Residence (hours), Uganda, 2009/10

Source: UBOS 2010.

Increasing the Quantity and Quality of Social Investments in Africa

Understanding the challenges that limit access to health and improvements in health outcomes must be at the forefront of the social policy agenda in Africa. Increasing investments in the health sector is a critical element for addressing the barriers that caregivers face in accessing medical attention, reducing exclusion, and establishing more equitable development. As shown in Table 1, Africa ranks as the second lowest region in the world measured in per capita health expenditure, at US \$108.52, only above South-East Asia. However, since 1995, per capita investments in health in the South-East Asia region have increased by 274 per cent, while in Africa per capita investments increased by 163 per cent. At this rate, by the year 2025, Africa will have the lowest per capita expenditure on health in the world.

Table 1: Per Capita Total Expenditure on health (PPP I\$)

Regions	1995	2000	2005	2010	2012	% change 1995-2012
South-East Asia	22.15	27.01	40.19	62.35	82.93	274
Africa	41.30	44.10	65.62	89.99	108.52	163
Eastern Mediterranean	71.26	102.03	129.26	185.05	227.85	220
Western Pacific	209.40	243.96	319.61	514.38	663.11	217
Europe	862.54	934.88	1,463.84	1,966.54	2,127.82	147
Americas	1,148.16	1,406.34	1,957.17	2,554.70	3,036.56	164
Global	362.62	414.58	582.65	783.93	916.97	153

Source: Constructed from Data from the WHO Global Health Observatory, 1995 to 2012.

The efficiency and efficacy of public spending and thus its quality are important determinants of the distribution of the burden of care activities between public systems and households and families. The reduction of the high burden of care on households, with a potential increase in time dedicated to paid productive activities, is dependent on well-functioning health systems, undergirded by the trust and confidence that citizens have in such systems, and where inputs to the health system result in maximum outputs and improved health outcomes. However, given the strong financial constraints in this process, priorities need to be established at policy level.

A key element to address for improvements to occur is the coverage of ante-natal care, which will have an impact on the reduction of child and maternal mortality. Currently, Africa also presents the lowest levels of

coverage of key ante-natal care services, including care visits. Only 43 per cent of individuals are able to access the four recommended visits, less than half of all births are attended by skilled personnel, and one out of every four families disclose an unmet need for family planning (WHO 2010).

As may be recalled, the World Health Assembly in 2005 issued a call to action that encouraged governments to ‘develop their health systems, so that all people have access to services and do not suffer financial hardship paying for them’ (WHO 2005). Recent efforts of several governments in Africa, including Rwanda, Ghana and Kenya, to establish and strengthen universal health coverage (UHC) schemes, seem to indicate that there is the political will to develop these systems as an element of success for the post-2015 development agenda. Indeed, universal health coverage should be seen as an essential public good and a moral imperative for promoting access to high-quality services for better health outcomes, prevention, treatment, rehabilitation, palliation and financial risk protection (WHO 2013). Arguably, universal health coverage is a powerful tool for reducing inequality and inequity between those who can afford to pay for health services (including care and treatment) and those who cannot – thus promoting social and economic justice in society. While the financial implications for a full UHC package are immense, its benefits far outweigh the costs as a healthy population is a productive resource for economic growth and development.

The scale of the recent and ongoing outbreak of the Ebola Viral Disease (EVD) in West Africa, and the seemingly low national and regional capacity to respond effectively, has revealed basic weaknesses in health systems, reinforcing the need to position effective health care at the centre of the development agenda. Ebola is both a cause and an outcome of weak institutional and infrastructural capacity to effectively deploy human and other resources to emergency situations in affected countries and beyond. The lost hours in labour productivity and the opportunity cost of tending to household members in the affected communities have to be quantified in monetary terms. Only then can the real impact of Ebola be fully appreciated at micro- and macro-economic levels. And notwithstanding the fact that Liberia, Sierra Leone and Guinea are fragile states still reeling from the lingering effects of past civil wars, the current EVD outbreak in these countries portends wider systemic problems in the general delivery of social services across Africa. Unless the current causal and predisposing factors are clearly isolated and understood, history is bound to repeat itself with severe consequences on affected communities and households. Therefore, one way to forestall future occurrence of EVD and similar pandemics is to increase and sustain the quantity and quality of investments in the health sector while, at the same time, building resilience of communities.

Conclusion

The need to address care activities borne by households is a necessity, due to direct and indirect costs not only to the household itself, but to the overall economy. The magnitude and costs of caregiving activities must serve as an imperative to design and implement effective public interventions, and care has to become an integral part of social protection systems in Africa. Establishing a public policy response that reduces the costs to families, and women in particular, should lead to better policy formulation and create more opportunities for caregivers to engage in paid productive activities or have more leisure, at the same time as specific policies are developed to support those who need public assistance and the building of their capacities.

Research agendas in Africa should also be framed within the context of current health dynamics that include the care economy in order to effectively respond to the broad policy challenges. More precisely, efforts should be made to interrogate and address the specific determinants of the high burden of care at national and household levels. The COHA studies provide an important glimpse into the dimensions of costs, which can contribute to bringing attention to the issue. However, stronger advocacy and specific policies must be developed towards recognising this as a true cost element for inclusive development. Africa has the opportunity to build a component of interventions that address care needs as countries establish and expand social protection programmes at the same time as they explore financial compensation mechanisms for caregivers. As Africa develops the agenda for evidence-based policymaking, the role of credible data and statistics in assessing the magnitude and true costs of care must also be enhanced by ensuring that household surveys and other national mechanisms include or maintain an emphasis on the implications of not caring.

At the national level, the determinants associated with increasing the effective coverage of health services, particularly ante-natal care, assisted births and early child nutrition, must be further analysed. This includes actions from both the demand side, such as conditionality in cash transfer programmes to access basic health care, as well as enhancements in the supply side, such as improved service delivery and expansion of coverage.

As Africa prepares its development agenda towards 2063, we must ensure that the care economy is accounted for in strategic discussions, and that all stakeholders, including non-state actors, research agencies, development partners and policymakers, build synergy and work together to ensure that Africa's next bid for development is truly transformational and inclusive.

Acknowledgments

The authors are grateful for critical comments and feedback from staff of the Employment and Social Protection Section, SDPD, ECA.

Notes

1. Calculated by the authors, based on data from UNSTATS 2014. The average growth rate of GDP for the period from 2000 to 2012 was 4.7 per cent, reaching as high as 6 per cent in 2006 and 2007.
2. The demographic dividend can be defined as the benefit that accrues to a country when there is a marked and rapid decline in fertility levels that temporarily leads to an increase in the number of people of working age relative to the dependent population (children under 15 years and the elderly). This can influence development positively by raising capital/labour ratios and enabling governments and families to increase their investment in each dependent and strengthen human capital in general. For the benefit to be realised for development, countries have to make investments in the creation of new jobs, and in the education and health of children, adolescents and youth.
3. Feminist theorists have been at the forefront of work on the care economy which is posited as the third component of economies, after the formal and informal economies. See for example, Joan Tronto, 2008, 'An Ethic of Care', in A. Cudd and R. Andreassen, *Feminist Theory: a philosophical anthology*, Malden: Blackwell Publishing; Virginia Held, 2006, *The Ethics of Care: Personal, Political and Global*, New York: Oxford University Press; Arlie Hochschild, 1995, 'The politics of culture: traditional, cold modern and warm modern ideals of care', *Social Politics: International Studies in Gender, State and Society* 2 (2): 331–46; N. Noddings, 1984, *Caring*, Berkeley: University of California Press. Among UN agencies, UNRISD has also led on work in this area.
4. The information for this section is derived from the publication, *The Cost of Hunger in Africa: The Social and Economic Impact of Child Under-nutrition* (ECA, AUC and WFP 2014).
5. The COHA is led by the African Union Commission (AUC) and the New Partnership for Africa's Development (NEPAD) Planning and Coordinating Agency, and is supported by the ECA, and the UN World Food Programme (WFP).
6. These are Burkina Faso, Ghana, Malawi, and Rwanda that are completed; Chad that is in process; and Botswana, Cameroon, Kenya, and Mauritania that are yet to begin.
7. The selection of pathologies can vary, based on their relevance in each country context, and the availability of data to determine the prevalence of both groups.
8. Probability differences (P): this corresponds to the difference between the probability of occurrence of a consequence (i) among those suffering from under-nutrition (Pu) and those not suffering from under-nutrition (Pnu).

References

- Anderson, B., 2000, *Doing the Dirty Work? The Global Politics of Domestic Labour*, London: Zed Books.
- AUC, ECA and WFP, 2013, *Social and Economic Impacts of Child Under-Nutrition in Swaziland*, Addis Ababa: AUC, ECA and WFP.
- , 2014, *The Cost of Hunger in Africa: The Social and Economic Impact of Child Under-Nutrition in Africa*, Addis Ababa: AUC, ECA and WFP.
- Black, R., Victora, C. and the Maternal and Child Nutrition Study Group, 2013, 'Maternal and Child Under-Nutrition and Overweight in Low-Income and Middle-Income Countries', *Lancet* 382: 427–51 (August).
- Black, R. et al., 2008, 'Maternal and Child Under-Nutrition: Global and Regional Exposures and Health Consequences', *Lancet* 371, No. 9608: 243–60.
- Budlender, D., 2008, 'The Statistical Evidence on Care and Non-Care Work across Six Countries', UNRISD Papers on Gender and Development. PP GD-4. Geneva: UNRISD.
- Central Statistical Agency (CSA Ethiopia) and ICF International, 2012, *Ethiopia Demographic and Health Survey 2011*, Addis Ababa and Calverton, MA: Central Statistical Agency and ICF International.
- Daniels, M. and Ada, L., 2004, 'Growth in Young Filipino Children Predicts Schooling Trajectories through High School', *Journal of Nutrition* 134: 1439–46.
- Davison, L. and Nestel, P., 2002, 'Efficacy and Effectiveness of Interventions to Control Iron Deficiency and Iron Deficiency Anemia', Statement, Washington, DC: INACG Secretariat (February). Available from [http://www.unsystem.org/scn/Publications/AnnualMeeting/INACG efficacy and effectiveness.pdf](http://www.unsystem.org/scn/Publications/AnnualMeeting/INACG%20efficacy%20and%20effectiveness.pdf)
- Elson, D., 2000, *Progress of the World's Women: UNIFEM's Biennial Report*, New York: United Nations Development Fund for Women.
- El-Zanaty, F. and Way, A., 2009, *Egypt Demographic and Health Survey 2008*, Cairo and Washington, DC: Ministry of Health, El-Zanaty and Associates, and Macro International.
- ECA, 1999, *The Challenge of Poverty Reduction and Sustainability*, Economic Report on Africa, Addis Ababa: ECA.
- , 2013, *Making the Most of Africa's Commodities: Industrializing for Growth, Jobs and Economic Transformation*, Economic Report on Africa, Addis Ababa: ECA.
- , 2014, *Dynamic Industrial Policy in Africa: Innovative Institutions, Effective Processes and Flexible Mechanisms*, Economic Report on Africa, Addis Ababa: ECA.
- ECA, UNAIDS and WHO, 2004, *Scoring African Leadership for Better Health*. Policy Report, Addis Ababa and Geneva: ECA, UNAIDS and WHO.
- Government of Botswana, 2004, *Household Income and Expenditure Survey 2002/03*, Gaborone: Central Statistics Office.
- Government of Botswana, 2013, *Botswana Core Welfare Indicators Survey (BCSWIS) 2009/10. Main Report, Vol. 1*, Gaborone: Statistics Botswana.

- Grantham-McGregor, S.M., Fernald, L.C., Sethuraman, K. et al., 1999, 'Effects of Health and Nutrition on Cognitive and Behavioural Development in Children in the First Three Years of Life. Part 1: Low Birth weight, Breastfeeding, and Protein-Energy Malnutrition', *Food & Nutrition Bulletin* 20 (1): 53–75 (March).
- Haddad, L.J and Bouis, H.E., 1991, 'The Impact of Nutritional Status on Agricultural Productivity: Wage Evidence from the Philippines', *Oxford Bulletin of Economics and Statistics* 53 (1): 45–68 (February).
- Hong, R. and Ruiz-Beltran, M., 2008, 'Low Birth Weight as a Risk Factor for Infant Mortality in Egypt', *La Revue de Santé de la Méditerranée Orientale* 14 (5): 992–1002.
- Hochschild, A. and Ehrenreich, B., 2003, *Global Woman: Nannies, Maids and Sex Workers in the New Economy*, New York: Metropolitan Press.
- International Monetary Fund, 2014, *World Economic Outlook Database*, Washington, DC: IMF.
- Ramachandran, P. and Gopalan, H., 2009, 'Under-Nutrition & Risk of Infections in Preschool Children', *Indian Journal of Medical Research* 130: 579–83 (November).
- République du Cameroun, 2008, *Tendances, profil et déterminants de la pauvreté au Cameroun entre 2001-2007*. Institut national de la statistique. Troisième Enquête Camerounaise auprès des Ménages (ECAM3). Yaoundé, Cameroun.
- Tronto, J.C., 1993, *Moral Boundaries. A Political Argument for an Ethic of Care*, New York: Routledge.
- , 2008, 'The Ethics of Care: Personal, Political, and Global' by Virginia Held' [Review], *Hypatia* 23 (1): 211–17.
- Uganda Bureau of Statistics (UBOS), 2010, *Uganda National Household Survey 2009/10*. Kampala, (November).
- UBOS and Macro International Inc., 2007, *Uganda Demographic and Health Survey 2006*, Calverton, MA: UBOS and Macro International Inc.
- UNICEF, WHO and World Bank, 2012, UNICEF-WHO-World Bank Joint *Child Malnutrition Estimates*, New York, NY, Geneva and Washington, DC: UNICEF, WHO and World Bank.
- UNRISD, 2010, 'Why Care Matters for Social Development', Research and Policy Brief 9, Geneva: UNRISD.
- Waerness, K., 2001, 'Social Research, Political Theory and the Ethics of Care', *Research Review (NS)* 17 (1): 5–16.
- WHO, 2005, 'Sustainable Health Financing, Universal Coverage and Social Health Insurance.' Ninth Plenary Meeting, 25 May, Committee A, Eighth Report, Geneva: WHO.
- , 2006, *Child Growth Standards. Length/Height-for-Age, Weight-for-Age, Weight-for-Length, Weight-for-Height and Body Mass Index-for-Age Methods and Development*, Geneva: WHO.
- , 2010, *Global Health Observatory of the World Health Organization*, Geneva: WHO.
- , 2013, *Research for Universal Health Coverage-The World Health Report 2013*, Geneva: WHO.

« L'accès durable des paysans à la terre : quel peut être l'apport des coopératives à la lutte contre l'accaparement des terres en Afrique ? »

Willy Tadjdje*¹

Résumé

Depuis plusieurs années, on remarque une ruée sur les terres cultivables en Afrique. Ce déferlement peut s'expliquer par diverses raisons, telles que la recherche de nouvelles rentabilités à la suite de la crise financière actuelle, l'accroissement de l'investissement agricole pour assurer la sécurité alimentaire, l'encouragement de l'agrocarburant, etc. Toutefois, le phénomène n'est pas sans conséquence sur le bien-être des paysans locaux. Ces derniers, généralement réunis autour de sociétés coopératives, peuvent défendre leurs intérêts à travers diverses formes d'actions. À cet effet, le mouvement coopératif peut jouer un rôle important dans la lutte contre le phénomène de l'accaparement des terres en Afrique.

Mots-clés : Accaparement des terres, coopératives, développement, durabilité, paysan.

Abstract

For several years, an important rush for farmland is noticeable in Africa. This surge can be explained by various reasons, such as the search for new profits as a result of the current financial crisis, the increasing of investment in agriculture to ensure food security, the promotion of agro-fuel etc. However, the phenomenon is not without consequences for the well-being of local farmers. These latter, usually gathered around cooperative societies, can defend their interests through various forms of action. To this end, the cooperative movement can play an important role in the fight against the phenomenon of land grabbing in Africa.

Key words: land grabbing, cooperatives, development, sustainability, peasant.

* Docteur en droit privé, Chargé de cours associé à l'Université du Luxembourg.
Email : willytadj@gmail.com

Introduction

L'accaparement des terres désigne l'acquisition controversée de grandes étendues de terres agricoles dans les pays en développement (en Asie, en Amérique latine et plus massivement en Afrique). Ce type de transaction est pratiqué par des entreprises transnationales et des gouvernements du Nord (Griffon 2011:29-41).

Cette pratique s'est accusée nettement autour des années 2005-2008 et peut s'expliquer par une série de causes. D'abord vantées par les dirigeants des pays en développement comme un nouveau chemin vers le développement agricole, ces actions sont de plus en plus critiquées. Certains auteurs en viennent à se demander s'il s'agit d'un investissement ou d'une simple spoliation de terres (Dossier *Grain de sel* 2012:7-12). Quelle que soit la position que l'on prend, les conclusions sont les mêmes : le phénomène reste nocif et dangereux sur les plans économique, social, culturel, environnemental, etc. (Initiative des droits et ressources 2013).

En Afrique par exemple, la Banque mondiale recense 77 millions d'hectares de terres arables exploitées par des entreprises étrangères, ce qui représente 70 pour cent des surfaces mondiales concernées par l'accaparement des terres. Cela signifie également plus de paysans sans terre à exploiter (Banque mondiale 2010).

Au sens de l'article 1.1 du projet de Déclaration des Nations unies sur les droits des paysans et des autres personnes travaillant dans les zones rurales :

Un paysan est un homme ou une femme de la terre, qui entretient un lien direct et particulier avec la terre et la nature à travers la production de denrées alimentaires ou autres produits agricoles. Les paysans cultivent la terre eux-mêmes, principalement dans le cadre d'exploitations familiales ou d'autres formes d'exploitation à petite échelle. Les paysans sont traditionnellement ancrés dans leur communauté locale et entretiennent les paysages locaux et les systèmes agroécologiques.

Cette définition met en exergue le lien inconditionnel qui lie le paysan à la terre. Cela suppose que sans terre, il lui deviendrait plus difficile d'envisager une vie décente, au sens du Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels.

Ce phénomène prend une ampleur supplémentaire dans les régions où la gouvernance est la plus faible. Cela peut expliquer pourquoi l'Afrique est la région la plus touchée. Dans ce contexte, plusieurs responsabilités peuvent être soulignées : les États du Nord pour leur complicité, les États du Sud pour leur négligence, les banques du Nord pour leur complicité, les paysans du Sud pour leur passivité, etc. (Hugon 2012).

Toutefois, si les États du Sud n'aident pas les paysans à protéger leurs terres, ces derniers peuvent engager des actions sur la base du principe de résistance à l'oppression, non pas cette fois en provenance directe des gouvernants, mais de forces extérieures. Dans la plupart des régions du monde, et c'est le cas en Afrique, les paysans ont l'habitude de se réunir pour mutualiser certaines actions ou efforts, dans le cadre de sociétés coopératives (Develtere, Pollet, Wanyama 2008).

D'après l'ACI (Alliance coopérative internationale), « une coopérative est une association autonome de personnes volontairement réunies pour satisfaire leurs aspirations et besoins économiques, sociaux et culturels communs au moyen d'une entreprise dont la propriété est collective et où le pouvoir est exercé démocratiquement ». Les coopératives peuvent s'engager dans diverses formes d'activité, telles que la finance, l'agriculture, l'habitat, etc. Nous nous limiterons ici aux coopératives agricoles, puisque l'agriculture constitue l'activité principale et immédiate qui peut rattacher un paysan à une coopérative. Au sein d'une coopérative agricole, le but est d'un côté de fournir les intrants, les semences et le matériel agricole au prix le plus bas et de l'autre, de vendre les récoltes au prix le plus élevé possible. L'objectif n'est pas de faire du profit, mais suivant une technique propre, de faire ensemble ce qu'il aurait été difficile d'envisager individuellement. La règle de base est : « l'union fait la force » (Tadjudje 2015).

La coopérative agricole joue et a toujours joué un rôle très important dans les stratégies de développement des pays africains. Elle représente, dans la plupart de ces pays, plus de 70 pour cent du tissu coopératif. C'est ce qui peut expliquer le fait que les ministères de l'Agriculture continuent d'assurer la tutelle des coopératives, alors que d'autres formes émergent (coopératives financières, coopératives d'habitat). La coopérative agricole peut ainsi constituer une grande force au profit de la défense des intérêts des paysans.

Notre réflexion portera sur l'Afrique centrale et l'Afrique de l'Ouest. L'approche méthodologique sera essentiellement analytique, basée sur une synthèse structurée de la revue de la littérature à la lumière des cadres juridiques existants. Après une présentation du phénomène de l'accaparement des terres, nous analyserons la formule coopérative comme voie d'accès durable des paysans à la terre.

Le phénomène de l'accaparement des terres

Nous examinerons successivement les causes, les responsabilités et les conséquences.

Les causes

L'accaparement des terres est causé par plusieurs facteurs structurels. La croissance démographique (9 milliards de personnes prévues pour 2050) entraîne une pression supplémentaire sur les terres pour l'alimentation et le logement. Face à cette augmentation de la population mondiale, il y a un impératif de produire plus pour couvrir les besoins alimentaires. Les facteurs de production, particulièrement la disponibilité des terres, deviennent une contrainte dans les pays du Nord. L'Afrique, disposant encore de réserves foncières, est confrontée à un phénomène d'acquisition des terres à grande échelle (Kanoute et al. 2011).

L'urbanisation croissante de la population mondiale a engendré de nouvelles habitudes, étant donné que la population urbaine est de plus en plus dépendante des achats alimentaires. Dans le même contexte, on assiste au développement de la surconsommation et du gaspillage dans les pays riches. Pour couvrir tous ces besoins, alors que l'urbanisation prend de l'ampleur, les sociétés agroalimentaires internationales ont de plus en plus tendance à rechercher de nouvelles superficies à exploiter (Sarr 2014).

La crise financière et l'éclatement des bulles spéculatives ont déplacé les acteurs financiers sur les marchés alimentaire et foncier jusque-là relativement épargnés par les spéculateurs. Ainsi, les acteurs financiers veulent se tourner vers des investissements sur des actifs tangibles, telles que les terres agricoles. Ces derniers estiment précisément que la demande croissante pour les denrées alimentaires et le carburant rend l'investissement foncier plus sûr, compte tenu d'une tendance mondiale de plus en plus marquée par l'imprévisibilité. Si certains investisseurs ont défini des plans de développement à long terme pour ces investissements, d'autres s'avèrent être de véritables spéculateurs qui escomptent des bénéfices à court terme. Sur le marché financier, des « fonds de terres agricoles » ont été mis en place dans les pays du Nord. Ils sont basés sur l'achat de terres dans de nombreux pays en développement. Les fonds promettent à leurs clients un certain retour sur investissement sur une période donnée. Il s'ensuit une hausse des prix alimentaires, ainsi qu'une volatilité des prix, ce qui renforce l'attrait des spéculateurs (*Future Agricultures* 2011).

La crise énergétique et le développement des agrocarburants renforcent la pression sur les terres en vue de produire des énergies alternatives au pétrole. En effet, face à la flambée des prix du pétrole, l'Union européenne par exemple a manifesté sa volonté de développer les agrocarburants afin d'atteindre une proportion d'énergies renouvelables de 5 à 10 pour cent d'ici 2020 (*Future Agricultures* 2011).

D'autres causes peuvent être relevées et se rapportent aux décisions et politiques adoptées par l'Union européenne. Parmi celles-ci on retrouve la politique de libéralisation et de protection des investissements ainsi que la politique agricole commune, fortement orientée sur le modèle agroindustriel et l'importation massive de soja. D'autres phénomènes, tant structurels que conjoncturels, sont autant de causes supplémentaires à la ruée sur les terres.

L'Afrique est la cible privilégiée des acquisitions à large échelle, comptabilisant à elle seule pratiquement la moitié des surfaces mondiales concernées par l'accaparement. Pire encore, l'essentiel des acquisitions de terre à large échelle a lieu dans des pays où plus de 10 pour cent de la population souffre de la faim (Rapport ONG belges 2013).

Les responsabilités

De nombreuses responsabilités peuvent être mises en avant dans le cadre de l'accaparement de terres : pays occidentaux, pays africains, entreprises privées, acteurs publics, financeurs, investisseurs, banques de développement, agences à l'exportation, etc.

La responsabilité des États

L'accès durable et paisible à la terre est une condition essentielle de l'exercice de nombreux droits économiques, sociaux et culturels, tels que les droits à une alimentation adéquate, au logement, à la santé et au travail. Il s'agit d'autant de droits consacrés dans des textes internationaux de référence en matière de droits humains². Les dispositions de tous ces textes sont contraignantes. Elles obligent notamment les États à respecter les droits humains et à protéger les individus contre les atteintes qui seraient commises par des acteurs privés. Cela impose que l'État soit un régulateur actif et qu'il prenne des mesures pour empêcher ces atteintes. Et lorsqu'elles se produisent, qu'il enquête à leur sujet, qu'il punisse les auteurs et qu'il organise des réparations et des recours pour les victimes. L'État doit donc mettre en place des lois, des politiques et des règles pour encadrer et contrôler les acteurs privés.

En matière d'investissement foncier, il en découle que l'État doit intégrer dans les cadres juridiques et réglementaires divers éléments qui conditionnent le soutien aux investissements. Il s'agit d'identifier et d'évaluer les risques relatifs aux droits de l'homme, d'obtenir le consentement libre, préalable et éclairé des populations concernées, de respecter la sécurité des défenseurs des droits de l'homme, de prévenir et d'atténuer les incidences négatives pour les droits de l'homme et de rendre compte de la manière dont elles remédient à ces incidences.

En confrontant ces obligations à l'ampleur actuelle du phénomène de l'accaparement des terres, il s'ensuit que les États du Sud ont failli à leur obligation de protection des terres des paysans. Au Sénégal par exemple, le phénomène de l'acquisition massive des terres a pris de l'ampleur avec la mise en œuvre de réformes profondes dans le secteur agricole depuis 2000. L'option affirmée et appliquée est orientée vers la promotion de grandes exploitations agricoles, ainsi qu'une plus grande libéralisation du secteur agricole et du marché. L'exercice de la profession d'agriculteur est de plus en plus ouvert aux capitaux puissants et nécessite une solide capacité financière qui n'est pas à la portée des agriculteurs traditionnels, qui sont de petits exploitants familiaux. La mise en place de cette politique s'est effectuée à travers différents programmes qui servent de base à son application, notamment la Grande offensive pour la nourriture et l'abondance (GOANA) lancée en 2008 et le Retour vers l'agriculture (REVA), lancé en 2006. Ces deux programmes visent une production agricole en grande quantité et sont surtout orientés vers les produits susceptibles d'avoir un impact sur le marché mondial. Ainsi, d'après des études (non exhaustives) menées en 2010, on recense environ 657 753 hectares attribués à des investisseurs privés, ce qui représente à peu près 16,45 pour cent des surfaces cultivables au Sénégal, avec cette précision que le phénomène prend exponentiellement de l'ampleur, car alimenté par la politique agricole nationale (Kanoute et al. 2011). Toutefois, des mesures peuvent être prises pour remédier à la situation. En effet, le phénomène de l'accaparement des terres sévit également dans les pays du Nord, mais dans des proportions moins inquiétantes. Au Canada par exemple et sur la base des dispositions prises aux États-Unis et en France, des mesures ont été prises pour atténuer les effets des investissements fonciers massifs d'opérateurs chinois (L'Italien 2012). Les pays africains peuvent s'inspirer des expériences occidentales pour atténuer les effets de l'accaparement des terres dans leur environnement.

Les États du Sud ne sont pas les seuls coupables. En effet, l'obligation des États de protéger les droits humains vaut non seulement sur leur territoire, mais également à l'étranger. Les Principes de Maastricht relatifs aux obligations extraterritoriales des États dans le domaine des droits économiques, sociaux et culturels affirment que les États doivent prendre les mesures nécessaires afin de s'assurer que les actions des acteurs non étatiques qu'ils sont en mesure de réglementer (y compris dans le cadre des sociétés transnationales) ne nuisent pas à la jouissance de ces droits.

Les Directives volontaires pour une gouvernance responsable des régimes fonciers précisent que dans le cas des sociétés transnationales, les États d'origine doivent fournir une assistance tant à ces sociétés qu'aux

États d'accueil afin de garantir que les sociétés en question ne concourent pas à des atteintes aux droits de l'homme ou à des droits fonciers légitimes. Sur cette base, l'on peut affirmer que les États du Nord n'ont pas assumé pleinement leurs responsabilités, compte tenu des dégâts causés par l'accapement des terres, comme on le verra plus loin (FAO 2012:4).

La responsabilité des entreprises

Selon Land Matrix, qui documente sur une base de données publique les cas d'accapement de terres³, quatre types d'investisseurs sont à distinguer : les entreprises privées, le secteur public, les fonds d'investissement et les partenariats public-privé.

Parmi ces quatre acteurs, elle considère que les entreprises privées, responsables de 67 pour cent des cas d'accapement recensés et de 66 pour cent de la surface accaparée dans le monde, sont de loin le type le plus représenté. Et, toujours selon la base de données Land Matrix, « les investisseurs européens sont presque exclusivement des entreprises privées ».

Étant donné l'influence croissante des entreprises transnationales, la question des droits de l'homme et des entreprises a été l'objet d'une attention particulière au sein des Nations unies. En 2005, le secrétaire général des Nations unies nomma John Ruggie comme représentant spécial sur la question des droits de l'homme et des entreprises. Sa mission était de mieux définir les responsabilités complémentaires des entreprises au regard des droits de l'homme. Après plusieurs années de consultation, les Nations unies ont adopté en 2011 les « Principes directeurs relatifs aux entreprises et aux droits de l'homme ». Pour la première fois, en droit international, ce cadre impose directement aux entreprises l'obligation de respecter les droits de l'homme.

Cette obligation de respect exige que les entreprises s'abstiennent de porter atteinte aux droits humains, mais il découle également de cette obligation qu'elles doivent s'acquitter de certaines obligations positives, y compris l'obligation de « due diligence », c'est-à-dire qu'elles doivent s'informer, prévenir et éviter les impacts négatifs de leurs activités sur les droits humains.

En matière d'investissement foncier, cela exige par exemple que les entreprises effectuent des études d'impact préalable pour vérifier que leur investissement ne porte pas préjudice aux droits fondamentaux des populations locales. Elles doivent également vérifier que les terres de leur investissement ne font pas déjà l'objet de droits légitimes d'occupation et que les populations ont proprement été consultées et ont donné leur accord à l'investissement.

À noter que si les « Principes directeurs relatifs aux entreprises et aux droits de l'homme » permettent de confirmer l'obligation de respect des droits humains par les entreprises, la société civile a beaucoup critiqué lesdits Principes, tant sur le processus d'adoption que sur les nombreuses lacunes qu'il comporte (Oxfam 2013).

La responsabilité des financeurs et investisseurs

Quels que soient les moteurs de ces investissements, l'accès aux financements est dans tous les cas un préalable pour l'accaparement des terres. Cet accès aux financements peut prendre toutes sortes de visages : crédit, action, obligation, fonds d'investissement, etc. Le plus généralement, les financements sont déconnectés des projets liés aux acquisitions foncières incriminées, mais participent à la santé financière de l'entreprise lui permettant de les réaliser.

Le plus souvent, les banques sont au cœur de ces processus de financement, permettant directement ou indirectement la réalisation des projets litigieux. L'institution financière joue un rôle de facilitateur en offrant un soutien à des entreprises qui portent la responsabilité d'actes d'accaparement de terres. En opérant une recherche sur les quelques institutions financières actives en Belgique (BNP Paribas Fortis, Belfius, KBC, ING, bpost banque, Deutsche Bank, ABN AMRO, Rabobank, AXA et Dexia) et en examinant le financement de dix entreprises contestées pour des actes d'accaparement de terres (Siat, Sipef, Socfin Wilmar, Bunge, Cargill, Daewoo, Archer Daniels Midland, Louis Dreyfus et Sinar Mas), une étude identifie pertinemment les responsabilités des banques et établissements financiers (Rapport ONG belges 2013).

Le nombre de financements soutenant le développement du petit échantillon d'entreprises responsables d'accaparement montre l'insuffisance de l'efficacité des engagements du secteur financier, que ce soit au travers du développement de fonds socialement responsables ou de l'adhésion à des chartes volontaires.

Les conséquences

Au-delà de son rôle fondamental sur le plan économique, la terre a également des valeurs sociales, environnementales et culturelles essentielles. Elle est un lieu de vie, une « mère nourricière », ainsi qu'un espace de création, de biodiversité ou de rites culturels ancestraux. Les États ont le devoir de protéger aussi bien les paysans, surtout les propriétaires des petites exploitations familiales, que leur mode de vie.

Les transactions foncières à large échelle sont souvent présentées par

leurs promoteurs comme mettant en valeur des terres inutilisées ou mal exploitées. Cette vision idyllique est un mythe, car il existe également de nombreux risques et impacts négatifs pour les exploitations familiales, la sécurité alimentaire, l'environnement et l'avenir des futures générations.

Les cessions et locations de terres à large échelle comportent de nombreux risques socio-économiques, tels que le déplacement des populations locales, l'intensification des conflits fonciers et l'exode rural. Particulièrement dans les pays où la sécurité juridique est encore problématique, où la tenure foncière est incertaine et la corruption généralisée, l'acquisition de grandes superficies par des investisseurs privés peut constituer une menace à long terme sur la sécurité alimentaire, ainsi que sur la stabilité et la paix sociales. Ce processus peut davantage marginaliser les petits agriculteurs et constituer une menace pour la production alimentaire. De même, il constitue une menace réelle pour les droits traditionnels de pâturage, d'utilisation de l'eau, etc. Les principaux risques écologiques viennent du déboisement pour cause de culture, des effets indésirables de la monoculture dans les grandes plantations et de la surexploitation des ressources en eau dans l'agriculture irriguée à grande échelle (*Via Campesina* 2013).

Quant aux impacts spécifiques sur le genre, on peut noter que, lorsqu'ils ne comportent pas un volet spécifiquement consacré au genre, les investissements agricoles contribuent à accentuer la marginalisation des groupes faibles, notamment des femmes. En effet, n'étant pas « propriétaires fonciers », au sens coutumier du terme, les femmes ne bénéficient pas des indemnités éventuelles. Elles perdent notamment divers revenus qu'elles tirent de la brousse : cueillette, plantes médicinales, etc. Il convient toutefois de noter que plusieurs des risques évoqués ne sont plus de l'ordre de la probabilité. Ils sont avérés dans certains cas. De nombreux exemples fournis par les recherches de terrains peuvent les étayer (*Future Agricultures* 2011).

En définitive, s'ils ne sont pas bien régulés, ces investissements sont porteurs d'un grave danger pour la paix et la quiétude sociale (Jorand et Manganella 2012).

Ces conséquences peuvent être atténuées par les paysans, principaux perdants dans le cadre de l'accaparement des terres. Généralement organisés autour de sociétés coopératives, ces derniers peuvent entreprendre des activités ordonnées de protection des terres cultivables.

Le mouvement coopératif comme cadre de protection des terres des paysans

Sous leur acception moderne, les coopératives existent en Afrique depuis la période coloniale. Mais à cette époque, elles étaient contrôlées par

les puissances coloniales. Le rôle classique dévolu aux coopératives avait été détourné. Au lieu d'être au service des membres pour améliorer leurs conditions de vie, les coopératives servaient plutôt à inciter la production à exporter vers la métropole.

Il en a été presque de même au début des indépendances (1960) et jusqu'aux années 1990. Nouvellement indépendants, les États avaient besoin de ressources pour faire vivre les appareils de l'État. C'est ainsi qu'un contrôle a été gardé sur le mouvement coopératif afin qu'il serve de base pour l'organisation de la production agricole en vue d'exporter (Tadjudje 2013).

À la faveur des Programmes d'ajustement structurel, la plupart des États ont mis en place de nouvelles législations coopératives au début des années 1990. On vit ainsi émerger une nouvelle génération de coopératives autonomes et indépendantes de la domination étatique.

Toutefois, les séquelles de cette période difficile du mouvement coopératif se ressentent encore car on remarque que les mouvements coopératifs africains ne se mobilisent pas assez pour constituer de grandes forces au service de la défense des intérêts de leurs membres. Les coopératives ont la possibilité de faire jouer la force du nombre pour engager des activités de mobilisation.

La force du nombre

L'une des principales règles de fonctionnement des coopératives est le principe « l'union fait la force », à travers lequel elles réussissent à faire valoir la force du nombre. Elles parviennent ainsi à faire ensemble ce qu'il serait difficile d'entreprendre individuellement. Les développements suivants seront alimentés par les dispositions de l'acte uniforme de l'OHADA⁴ relatif au droit des sociétés coopératives (AU-SC).

Les cadres : unions, fédérations, confédérations et réseaux coopératifs

Une union de coopératives doit comprendre au moins deux coopératives. Ces dernières se réunissent pour la gestion commune de leurs intérêts communs (article 133 de l'AU-SC). L'union de coopératives est constituée par l'adoption de statuts au cours d'une assemblée générale constitutive réunissant au moins trois délégués dûment mandatés par chacune des coopératives fondatrices. L'union est immatriculée au registre des sociétés coopératives et acquiert la personnalité morale dans les mêmes conditions que les coopératives (article 134 de l'AU-SC).

D'après l'article 63 de ce texte, les unions ont pour mission la gestion des intérêts communs, notamment l'effectuation de toutes les opérations

commerciales et financières pour le compte des coopératives affiliées. Les unions ont également pour mission de grouper les moyens d'action en vue soit d'assurer et d'améliorer la qualité, la régularité, la valorisation, la transformation d'un ou plusieurs produits, soit de procurer à leurs membres des moyens multiples ou des services à moindre coût. Les unions ont enfin pour mission d'orienter et coordonner les activités des coopératives affiliées en leur fournissant l'assistance financière, technique, comptable ou administrative dont elles ont besoin.

La fédération de coopératives se constitue comme une union et est la structure faîtière placée directement au-dessus de cette dernière. Au moins deux unions, même si elles n'ont pas le même objet, peuvent constituer entre elles une fédération de coopératives pour la gestion de leurs intérêts. En principe, la fédération n'est constituée que d'unions, mais des coopératives se trouvant dans l'impossibilité de former une union ou d'y adhérer peuvent être admises (article 141 de l'AU-SC).

L'article 144 de l'AU-SC cite les fonctions des fédérations. Il ressort de la lecture de ces fonctions que le droit OHADA accorde de larges pouvoirs à ces organisations faîtières. Dans l'ensemble, elles ont un rôle de supervision et de contrôle de l'activité des unions et coopératives affiliées. En cela, elles sont implicitement garantes du succès de ces dernières. De la qualité de la structuration des fédérations dépend le succès du mouvement coopératif d'un pays. À travers la fédération, les structures affiliées peuvent réaliser l'objectif d'unir leurs efforts pour atteindre les buts qu'elles ont en commun.

Comme dans les unions, les décisions dans les fédérations sont prises suivant le principe « une personne, une voix ». Bien plus, en se constituant en faîtières, les coopératives et les mutuelles harmonisent certaines dépenses de fonctionnement et réalisent des économies d'échelle. Il en est ainsi des dépenses de formation, d'audit ou d'expertise. En plus de veiller à l'épanouissement de ses affiliées, la fédération peut exercer des activités économiques dans les mêmes conditions que les unions de coopératives. Elle peut également adhérer à une confédération.

La confédération se constitue comme une union ou une fédération et ne comprend en principe que des fédérations. Mais elle peut intégrer des unions ou des coopératives se trouvant dans l'impossibilité de former ou d'adhérer, selon les cas, à une union ou à une fédération. Ainsi, au moins deux fédérations, même si elles ont des objets différents, peuvent constituer entre elles une confédération de coopératives pour la gestion commune de leurs intérêts communs.

L'AU-SC permet à la confédération de choisir sa forme, même parmi les organisations reconnues par la législation nationale de l'État-partie où elle se

créée et s'implante. Toutefois, si la confédération opte pour la forme coopérative, elle devra être régie par les dispositions de l'AU-SC (article 151 AU-SC). Les confédérations fonctionnent de la même façon que les fédérations.

Concernant les missions, l'AU-SC leur confère d'abord les mêmes que celles des fédérations et en ajoute trois : entretenir une campagne permanente et adéquate de vulgarisation de l'AU-SC et des autres normes auxquelles il renvoie, garantir un suivi continu de l'évolution de la législation coopérative et défendre aux plans national et international les intérêts de ses membres (article 155 AU-SC).

Au-delà de ces trois niveaux du fédéralisme classique des coopératives, l'AU-SC apporte une innovation majeure en instituant les réseaux coopératifs de moyens et d'objectifs. Il s'agit de structures faitières pouvant intégrer des entités coopératives de nationalités différentes, contrairement aux unions, fédérations et confédérations qui ne concernent que la sphère nationale de chaque pays. Ainsi, ils peuvent être constitués entre groupements ne relevant pas du même ressort territorial, ou entre groupements non constitués dans le même État-Partie, à condition d'être des États membres de l'OHADA.

Les réseaux coopératifs de moyens et d'objectifs offrent la possibilité aux coopératives, unions, fédérations et confédérations, même ne partageant pas de lien commun, de se regrouper dans le but exclusif de mettre en œuvre, pour une durée déterminée, tous les moyens propres à faciliter ou à développer l'activité de leurs membres ; à améliorer ou à accroître les résultats de cette activité, ou encore en vue de réaliser des objectifs destinés à la promotion des principes coopératifs.

Les règles relatives à la constitution, l'administration, la gestion, le fonctionnement et la dissolution des réseaux coopératifs de moyens et d'objectifs sont déterminées dans une convention signée des membres et doivent être conformes aux principes coopératifs ainsi qu'aux dispositions régissant la coopérative simplifiée (article 163 AU-SC).

Le potentiel des coopératives

Les coopératives bénéficient de divers cadres à travers lesquels elles peuvent défendre les intérêts des paysans. Chargées d'améliorer les conditions de vie de leurs membres, elles se doivent de rester à l'avant-garde des mutations sociales. Face au phénomène de l'accaparement des terres et au vu de son agressivité, les mouvements coopératifs doivent pouvoir se mobiliser.

Comme déjà mentionné plus haut, malgré ces cadres existants, les mouvements coopératifs en Afrique restent relativement faibles. Cela peut s'expliquer par diverses raisons. Il peut s'agir de l'ignorance, et donc

du manque de formation. La coopérative est un lieu d'émancipation et c'est la raison pour laquelle la formation constitue un principe de son fonctionnement. Mais cette formation fait défaut, par manque de ressources humaines et financières, alors que l'acte uniforme de l'OHADA relatif au droit des sociétés coopératives (article 114) a prévu la constitution d'une réserve spéciale destinée à la formation, à l'information et à la sensibilisation sur les principes coopératifs. Il peut également s'agir de querelles de leadership. Chacun veut être le Président de la confédération et, finalement, le projet de création finit par ne plus se réaliser. Il peut enfin s'agir du manque de ressources financières pour mobiliser les acteurs ou faire fonctionner la nouvelle structure (Gagne, Carré et Fall 2008).

Toutefois, il nous semble que le problème de formation est le plus concret et que les autres ne relèveraient que de la bonne volonté des acteurs. Une fois la structuration assurée, les coopératives doivent organiser leur représentativité.

Les coopératives africaines ne sont pas seulement faiblement structurées. Elles sont également sous-représentées dans les diverses instances où elles devraient normalement faire entendre leur voix. Il s'agit des processus législatifs et des actions gouvernementales.

Dans certains pays, on a constaté que des lois coopératives et des réformes agraires ont été adoptées sans une consultation appropriée des acteurs coopératifs. Il en est de même d'actions gouvernementales prises sans information préalable des mouvements coopératifs. Par conséquent, il y a un risque d'application de règles contraires aux besoins et aux intérêts des coopératives et donc des paysans.

Comme le précise une célèbre formule politique « la liberté ne se donne pas mais elle s'arrache », c'est aux acteurs coopératifs de s'imposer afin de constituer une grande force. En se basant sur leur organisation structurée, les coopératives peuvent réussir à investir les diverses instances au sein desquelles des décisions marquantes pour leur avenir peuvent être prises.

Toutefois, cette représentativité peut être freinée par deux éléments. Le premier, déjà évoqué ci-dessus, est l'ignorance. Parfois, les coopérateurs ne savent pas qu'ils ont le droit de se faire entendre ou ne savent pas comment procéder et certains gardent le silence par crainte des représailles des gouvernants. Le second est relatif à l'existence d'une faible dynamique démocratique. Un pas en avant serait par exemple l'imposition d'une consultation préalable des organisations professionnelles comme condition de validité de certaines lois ou décisions particulières.

Une fois leur représentativité organisée, les coopératives peuvent envisager des activités de plaidoyer autour de la protection de leurs terres.

L'engagement d'activités de plaidoyer

Les coopératives ont une mission émancipatrice (Sharit K. Bhowmik). De tout temps, elles ont permis à des hommes et des femmes de s'affranchir de l'exploitation. Pour engager des activités de plaidoyer, les coopératives doivent être outillées. La question de la formation revient et se présente finalement comme un enjeu déterminant du succès des mouvements coopératifs africains. Les activités de plaidoyer doivent consister à présenter les méfaits de l'accapement des terres d'un côté et le potentiel des coopératives de l'autre. L'accapement des terres présente des inconvénients sérieux. Les coopératives doivent les dévoiler, pour dénoncer le phénomène. Elles doivent montrer aux pouvoirs publics qu'une alternative à l'accapement des terres est possible : la promotion des coopératives.

Les inconvénients de l'accapement des terres ont été mis en exergue par Olivier De Schutter, rapporteur spécial des Nations unies pour le droit à l'alimentation, dans son rapport sur l'accès à la terre et le droit à l'alimentation (Nations unies 2010:4) :

La raison pour laquelle quelque 500 millions de personnes dépendantes de la petite agriculture souffrent de la faim [ne tient] pas seulement au fait que le prix qu'ils obtiennent pour leurs récoltes est trop bas, mais aussi [au fait] qu'ils sont moins compétitifs que les plus grandes unités de production, qu'ils cultivent des parcelles souvent de petite taille [...], et qu'ils sont souvent relégués aux sols arides, vallonnés, sans système d'irrigation, dans leur compétition pour l'accès à la terre et à l'eau face à ces plus grandes unités de production [...].

Parce que l'agriculture à petite échelle est devenue non viable ou parce que les agriculteurs sont expulsés de leurs terres pour lesquelles il n'existe pas une réelle sécurité d'occupation, nombreux sont devenus des travailleurs agricoles dans les grandes plantations, habituellement payés au-dessous des salaires de subsistance, et souvent sans protection légale ni sociale [...]. Par ailleurs, la situation précaire des populations autochtones ou des peuples vivant dans la forêt peut être attribuée en particulier aux pressions de plus en plus fortes exercées sur les forêts [desquelles] ils dépendent pour leur subsistance. L'accès à la terre est ainsi à rapprocher du droit à une alimentation suffisante.

Face à ces méfaits, les coopératives constituent une tout autre réalité et elles doivent le montrer et le faire entendre à travers diverses actions : conférences, campagnes de sensibilisation, etc⁵.

Les coopératives ont toujours fait en sorte de permettre aux hommes et aux femmes d'accéder aux biens et aux services sans être exploités. Elles peuvent être considérées tant comme des modèles d'humanisation

que de durabilité de l'activité économique, introduisant ainsi de nouvelles approches de gouvernance des entreprises (Kamdem 2007). En se concentrant prioritairement sur les besoins humains, les coopératives répondent aux crises du développement durable d'aujourd'hui et livrent une forme distincte de valeurs communes qui peuvent se traduire en termes économiques, sociaux et écologiques.

Les aspects économiques

L'entreprise détenue par des investisseurs (y compris les acteurs de l'accapement des terres) était au centre de la crise financière, avec des dirigeants agissant dans leur propre intérêt et celui d'une poignée d'intervenants. Il s'agit là de la manifestation de la propriété individuelle. De leur côté, les coopératives introduisent la notion de propriété commune comme approche de développement durable en termes économiques. Cette propriété se traduit par la mise en place d'un patrimoine commun.

Pour bien appréhender la notion de patrimoine commun, il convient de s'intéresser d'abord à celle de patrimoine dans sa conception classique. Suivant cette conception, le patrimoine désigne l'ensemble des droits et des obligations présents ou futurs d'une personne.

Il représente donc dans le même temps la puissance juridique de la personne au monde, son aptitude à disposer de droits et à en acquérir [...]. Cette qualité s'accompagne de la charge individualiste que recèle la propriété, tout patrimoine ne pouvant jamais (et ne devant) qu'être rattaché à une seule personne (Hiez 2004:1).

Le patrimoine commun n'est pas défini d'une façon précise par un texte, mais cette notion est reconnue en droit international dans plusieurs domaines (Lankarani 2011). D'une manière générale, le patrimoine commun se rattache à une toute autre conception du rapport de l'homme à la nature et des hommes entre eux.

Il n'est en effet pas rattaché à un individu déterminé, mais à un groupe, dont le contour est plus ou moins large et plus ou moins précis. Ainsi, le patrimoine intègre l'attention du rapport non plus d'un homme, mais de plusieurs hommes sur un ensemble de choses et permet donc d'envisager la diversité de leurs situations en cherchant à organiser leurs interrelations. La conséquence juridique fondamentale est donc une remise en cause de la propriété privée, sinon dans ses fondements, du moins dans sa prétention à appréhender la totalité des rapports de l'homme au monde. Que l'on prenne l'exemple du patrimoine commun de l'humanité et l'on s'aperçoit immédiatement que les droits que chaque homme peut détenir sur un bien incorporé à ce patrimoine vont devoir être conciliés avec les droits que tous les hommes, en tant que

membres de cette humanité, peuvent faire valoir sur l'ensemble du patrimoine. En d'autres termes, à côté de l'appropriation privée va voir le jour une autre forme d'appropriation qui ne s'y substitue pas, mais se superpose à la première. Dans la mesure où la propriété collective est dans son essence inconciliable avec une appropriation privative partielle, il semble que seule la propriété commune⁶ est à même de rendre compte de cette conception (Hiez 2008:361).

Le patrimoine commun des coopératives se constitue essentiellement à travers l'obligation d'établissement de réserves légales impartageables. Mais, il existe d'autres aspects liés à la restriction des droits économiques des associés⁷. Les réserves constituées font partie intégrante du patrimoine commun de la coopérative en raison du fait qu'elles sont impartageables au cours de la vie sociale. Cette impartageabilité des réserves devient une manifestation de la remise en cause de toute appropriation privative des éléments du patrimoine commun par les membres présents ou sortants. Les réserves impartageables constituent dans les coopératives un fonds de solidarité dans les rapports entre les membres actuels, et également dans les rapports entre ces derniers et les futurs membres. La dévolution désintéressée du boni de liquidation joue un rôle important dans ce dernier cas.

La coopérative, au-delà d'être un instrument de développement au service des membres actuels, se présente également comme un outil de solidarité et d'entraide intergénérationnelles. L'impartageabilité des réserves, aussi bien pendant la vie qu'à la mort des coopératives, apparaît comme une « pratique de développement durable élaborée et appliquée au domaine de la gestion des entreprises, car on réussit, par cette pratique, à mieux répondre aux besoins du présent tout en augmentant la capacité des générations futures à répondre aux leurs » (Lafleur et Merrien 2012). De ce point de vue, les coopératives peuvent insuffler des méthodes renouvelées de gestion de la terre, de façon à garantir la durabilité de l'usage, tout en respectant les traditions et le bien-être de tous.

La dimension sociale

Parmi les effets négatifs générés par le capitalisme actuel se trouvent les problèmes sociaux associés à l'inégalité croissante et à l'exclusion. L'acquéreur de la terre, détenteur du capital, dispose de la matière première nécessaire pour produire de la richesse. Cette richesse est acquise individuellement là où elle aurait dû profiter à une communauté entière dans le cadre d'une coopérative notamment.

Dans les coopératives, les membres privilégient l'égalité, à travers, d'une part, des modalités différentes de gestion des bénéfices générés par les activités engagées et, d'autre part, des règles démocratiques de prise des

décisions. Elles ne manquent pas de prendre en compte les besoins des plus pauvres et ceux de la communauté, confirmant leur nature d'entreprise sans but lucratif (Lapie et al. 2007:57-71). Ainsi, le terme « profit » est peu approprié et l'on préfère parler, selon les cas, d'« excédent » ou de « trop perçu » (Bridault 1998). De même, les membres reçoivent des ristournes et non des dividendes comme dans les sociétés commerciales.

En fonctionnant ainsi, les coopératives placent l'être humain au centre de leurs opérations, et non pas le capital, comme le font les sociétés commerciales et les investisseurs. Elles favorisent ainsi l'équité sociale en réduisant le gouffre de l'exclusion sociale. L'être humain est récompensé pour son travail et non pour son capital, et l'égalité est consacrée au-delà de tous les autres critères.

Or l'opérateur économique du Nord qui acquiert de vastes portions de terre en Afrique est d'abord un investisseur à la recherche de rentabilités. Cette recherche effrénée du profit individuel se fait ainsi sur le dos de petits exploitants qui ont la possibilité de s'organiser pour construire une vie et un travail décent. Les États ont donc davantage intérêt à promouvoir les coopératives qu'à concéder des terres à des opérateurs étrangers.

Puisque les coopératives sont gérées comme des patrimoines communs, elles peuvent envisager la gestion des terres en tant que biens communs selon la conception de Elinor Ostrom (Ostrom 2010:114). Plus concrètement, Ostrom développe huit principes (les ingrédients de l'auto-organisation) sur la base desquels les paysans peuvent envisager une gestion patrimoniale des terres en vue de promouvoir un développement durable de leurs communautés.

Le cadre écologique

Les coopératives présentent généralement un bilan écologique positif. Un atout important des coopératives concerne leur ancrage territorial. Cet ancrage induit un principe, celui de l'engagement envers la communauté. L'engagement envers la communauté est inscrit dans le droit coopératif international depuis 1995, suite à la révision de la Déclaration internationale sur l'identité coopérative par l'Alliance coopérative internationale (ACI).

Ce principe est inscrit à l'article 6 de l'AU-SC ; il s'agit pour les coopératives d'adopter des mesures internes pour que la communauté alentour puisse bénéficier des retombées de leurs investissements, ce qui se fait quotidiennement, peut-être inconsciemment, à travers divers mécanismes. L'engagement envers la communauté, dans le même sens, viserait à préserver l'intégrité du milieu environnant, à travers des attitudes écologiques responsables.

Ainsi, la marque principale de l'engagement des coopératives envers leurs communautés est l'importance considérable de leur ancrage territorial. En effet, contrairement aux sociétés commerciales et aux investisseurs, les coopératives ne peuvent être délocalisées, étant entendu qu'elles visent l'amélioration des conditions de vie socioéconomiques et environnementales de personnes vivant dans une localité (Mvumbi Mbenza, Mbala Kasombo et Mpegere Chisonma 2007:42).

Si les entreprises commerciales et les investisseurs se délocalisent ou recherchent ailleurs d'autres sources d'investissement, très souvent pour réduire les coûts de production (en terme de main-d'œuvre salariale), ou des opportunités d'investissement plus profitables (peu importent les considérations écologiques), tel n'est pas le cas pour les coopératives qui sont déployées sur les territoires dans le but de contribuer à la résolution des problèmes spécifiques de leurs membres, en tant qu'acteurs évoluant dans une localité précise et soucieux de son intégrité environnementale.

En s'engageant de cette façon dans les territoires, les coopératives repoussent les discours capitalistes encourageant les localités à attirer ou rechercher des investisseurs (étrangers notamment), qui viendraient investir sur leurs territoires. Il est évident que les investisseurs étrangers ne peuvent s'intéresser à l'Afrique que s'ils en retirent des profits, et qu'ils s'en iront lorsque ces profits disparaîtront, contrairement aux coopératives qui naissent sur place, ne se consacrent qu'aux territoires et s'intéressent aux besoins des locaux.

En somme, les coopératives s'inscrivent comme de véritables acteurs du développement durable. De plus en plus, elles constituent des outils actuels pour repenser le mode de développement économique de l'Afrique afin de tenir compte des impératifs environnementaux et humains négligés par le mode de production capitaliste.

Il est apparu que la confiance en la propriété privée a soulevé des complications dans la mesure où des propriétaires, totalement libres de l'usage des biens dans leur dépendance et n'ayant pas à prendre en compte d'autres intérêts que le leur propre, tendaient à puiser dans ces biens, au risque, pour les plus fragiles ou les plus rares, de les épuiser, mettant ainsi en péril le devenir de l'humanité. Cela a conduit à qualifier certains biens de patrimoine commun, qualification à laquelle ceux des coopératives n'échappent pas. De même, cela permet aux coopératives d'investir autrement, afin de limiter les méfaits de l'appropriation privative et individuelle.

À cet effet, elles peuvent inciter l'État à les aider. Cette aide ne doit pas consister en une distribution de subsides, lesquels peuvent porter atteinte à leur autonomie et indépendance. La contribution de l'État

pourrait prendre diverses formes : la construction des infrastructures, la mise en place de cadres légaux et fiscaux mieux adaptés, la facilitation des regroupements internationaux de coopératives, la fourniture de la formation, l'accompagnement à l'acquisition ou à la commercialisation de produits, etc.

Conscients du potentiel des coopératives, les États africains ont adopté en novembre 2013 une stratégie de développement coopératif sous la houlette de l'ACI Afrique⁸. Il ne reste plus qu'à souhaiter que cette stratégie serve de levier pour le développement coopératif en Afrique.

Conclusion

Que ce soit à propos de l'accaparement des terres ou pour tous autres phénomènes, les coopératives peuvent jouer un rôle déterminant dans la construction sociale et le développement territorial. À cet effet, il faudrait qu'elles soient structurées, représentées et suffisamment outillées pour comprendre les évolutions sociales et anticiper certaines situations à travers des actions et entreprises ciblées. Les États et les partenaires au développement sont ainsi invités à investir dans la promotion des coopératives en Afrique, ce qui est un réel investissement en faveur du développement autonome et durable.

Notes

1. Secrétaire général de l'Institut africain pour le droit et la gouvernance des coopératives – IADC . Formateur et enseignant vacataire à l'École régionale supérieure de magistrature (ERSUMA) de l'OHADA. Expert-juriste, membre du Comité sur le droit coopératif de l'Alliance coopérative internationale (ACI).
2. Notamment la Déclaration universelle des droits de l'homme (DUDH), le Pacte international relatif aux droits économiques, sociaux et culturels (PIDESC) et le Pacte international relatif aux droits civils et politiques (PIDCP).
3. <http://www.landmatrix.org/en/>
4. L'OHADA désigne l'Organisation pour l'harmonisation en Afrique du droit des affaires. Cette organisation est née d'un traité signé à Port-Louis (Ile Maurice) le 17 octobre 1993 (modifié à Québec en 2008) dans l'objectif de construire une communauté d'intégration juridique à travers l'harmonisation, ou mieux, l'uniformisation du droit des affaires. Elle regroupe actuellement 17 États. Voir Martor, B., Pilkington, N., Sellers, D. et Thouvenot, S., 2009, *passim*.
5. Des actions ont été menées dans plusieurs pays notamment au Sénégal (voir CNCR). Dans certains pays tels que le Burkina Faso ou le Bénin, des réformes

foncières et agraires ont été introduites. Même si les réformes ne sont pas satisfaisantes aux yeux des acteurs, il s'agit de pas en avant (voir dossier *Grain de sel*:19).

6. La notion de patrimoine commun se rapproche de celle de bien commun telle que développée par Elinor Ostrom (Ostrom 2010).
7. La limitation de l'intérêt sur le capital, le remboursement des parts sociales en valeur nominale et l'incorporation de la valeur ajoutée des activités avec les non-membres dans le patrimoine commun.
8. Pour plus de détails sur la stratégie, voir http://ica.coop/sites/default/files/media_items/STRATEGIE%20DU%20DEVELOPPEMENT%20COOPERATIF%20EN%20AFRIQUE%202013%20-%2016.pdf

Bibliographie

- « Accès à la terre et droit à l'alimentation », 2010, Rapport du Rapporteur spécial sur le droit à l'alimentation présenté à la 65e session de l'Assemblée générale des Nations unies [A/65/281], 21 octobre.
- Banque mondiale, 2010, « Le rapport de la Banque mondiale sur l'accaparement des terres : au-delà du rideau de fumée », *Grain*.
- Bridault, A., 1998, *Gérer la vie démocratique d'une coopérative*, Guide pratique ORION, collection « Gestion d'une coopérative » N° 1, p. 22.
- CNCR (Conseil national de coopération et de concertation des ruraux), « Propositions paysannes pour une réforme foncière sénégalaise garante d'un développement agricole et rural durable au Sénégal », http://www.cncr.org/IMG/pdf/CNCR-_Brochure_sur_le_foncier.pdf
- Develtere, P., Pollet, I. et Wanyama, F., 2008, *L'Afrique solidaire et entrepreneuriale, la renaissance du mouvement coopératif africain*, BIT/Institut de la Banque mondiale, Genève.
- Dossier Grain de sel, 2012, « Accaparement ou investissement, le temps des confusions », in *Grain de sel* n° 57, janvier-mars, 7-12.
- FAO, 2012, *Directives volontaires pour une gouvernance responsable des régimes fonciers applicables aux terres, aux pêches et aux forêts dans le contexte de la sécurité alimentaire nationale*, http://www.fao.org/fileadmin/user_upload/newsroom/docs/VG_FR_March_2012_final.pdf
- Future Agricultures*, 2011, « L'accaparement des terres en Afrique et les nouvelles politiques alimentaires », Point Info 041, juin, www.future-agricultures.org
- Gagne, M., Carré, G., Fall, M., 2008, *Le mouvement coopératif au Sénégal, comprendre les enjeux de son développement*, SOCODEVI/PPMC Sénégal, 20.
- Griffon, M., 2011, « Les phénomènes de land grabbing : un rendez-vous historique pour les agricultures africaines ? », *Afrique contemporaine*, n° 238, 29-41.
- Hiez, D., 2004, *Étude critique de la notion de patrimoine en droit privé actuel*, LGDJ.
- Hiez, D., 2008, « La propriété commune de la coopérative, un modèle de développement durable », in Draperi JF (dir.), *Défis coopératifs, Alimentation, crédit, démocratie, développement*, Les cahiers de l'économie sociale, l'Harmattan, 361.

- Hugon, P., 2012, « Les investissements fonciers de la Chine en Afrique. Du développement agricole à la recolonisation », Chaos international.
- Initiative des droits et ressources, 2013, « Propriétaires fonciers ou paysans sans terre. Quels choix feront les pays en voie de développement ? », Rapport 2012-2013.
- Jorand, M., Manganella, A., 2012, *Investissements et accaparements des terres et des ressources : prévenir les violations des droits humains*, CCFD-Terre Solidaire, www.ccfid-terresolidaire.org
- Kamdem, E., 2007, « Pas de développement sans économie sociale et solidaire », *Développement et civilisations*, N° 358, novembre.
- Kanoute, A. C. et al., 2011, *Accaparement des terres en Afrique de l'Ouest – Exporter ou nourrir les populations – Impacts sur les consommateurs ruraux*, CICODEV Afrique.
- Labie, M. et al. 2007, « Microfinance et microassurance santé : réflexions sur des articulations possibles à partir de quelques exemples au Bénin et au Burkina Faso », *Mondes en développement*, 57-71.
- Lafleur, M., Merrien, A.-M., 2013, « Impact socio-économique des coopératives et des mutuelles. Quand le passé inspire le futur : contribution des coopératives et des mutuelles à un monde meilleur », Monographie, IRECUS, Université de Sherbrooke, 1.
- Lankarani, L. 2011, « La notion de dispersion en droit international des patrimoines culturels (immatériel, naturel et mondial), *Journal du droit international* (Clunet) N° 2, avril, doctr.4.
- L'Italien, F., 2012, *L'accaparement des terres et les dispositifs d'intervention sur le foncier agricole – Les enjeux pour l'agriculture québécoise*, Rapport de recherche, Institut de recherche en économie contemporaine.
- Martor, B., Pilkington, N., Sellers, D. et Thouvenot S. 2009, *Le droit uniforme africain des affaires issu de l'OHADA*, Litec, 2^e édition.
- Mvumbi Mbenza, I. R., Mbala Kasombo Y. et Mpegere Chisonma, 2007, *L'entrepreneuriat coopératif, une approche stratégique de lutte contre la pauvreté dans le secteur de la pêche (cas du site de Kingabwa/R.D. Congo)*, Monographie, Inades formation Congo, octobre, 42.
- Nations unies, 2010, *Rapport du rapporteur spécial sur le droit à l'alimentation*, Assemblée générale des Nations unies, A/65/281, 11 août, <http://www.srfood.org/fr/droits-fonciers>
- Ostrom, E., 2010, *Gouvernance des biens communs. Pour une nouvelle approche des ressources naturelles*, Etopia/DeBoeck.
- Oxfam, 2013, *Entreprises et droits de l'homme. Point de vue d'Oxfam sur les Principes directeurs des Nations Unies*, Document d'information technique d'Oxfam, juin, <http://www.oxfam.org/sites/www.oxfam.org/files/tb-business-human-rights-oxfam-perspective-un-guiding-principles-130613-fr.pdf>
- Rapport ONG belges, 2013, « Les banques financent l'accaparement des terres en Belgique. Quelle régulation du secteur ? », <http://www.sosfaim.be/pdf/publications/SOS-13-landgrabbing-banques-6.pdf>
- Sharit, K. Bhowmik, « Cooperatives and the emancipation of the marginalized : case studies in two cities in India », <http://www.boaventuradesousasantos.pt/media/Chapter%203%282%29.pdf>

- Tadjudje, W., 2013, « L'évolution historique du droit des sociétés coopératives en Afrique », Contribution au Colloque international droit OHADA des sociétés coopératives, 18-19 juin.
- Tadjudje, W., 2015, *Le droit des coopératives et des mutuelles dans l'espace OHADA*, Larcier, Collection de la Faculté de Droit, d'Économie et de Finance de l'Université du Luxembourg.
- Via Campesina*, 2012, *Conférence Paysanne internationale : stop aux accaparements des terres*, Les Cahiers de *Via Campesina*, N° 3, avril, <http://viacampesina.org/downloads/pdf/fr/mali-report-2012-fr1.pdf>

Journal of African Transformation

Revue des mutations en Afrique

Volume 1, No. 1, 2015

Contents/Sommaire

Editorial	v
Éditorial	vii
1. African Economic Structural Transformation: A Diagnostic Analysis <i>Xiaoning Gong</i>	1
2. Processus d'émergence d'une nouvelle figure entrepreneuriale et esquisse de construction d'une société alternative au Cameroun : une approche perspectiviste et interdisciplinaire <i>Gérard Amougou</i>	23
3. Agriculture as Part of Africa' Structural Transformation <i>Carlos Lopes</i>	43
4. Analyse des canaux clés de transmission des effets de la crise économique mondiale de 2008-2009 sur l'économie sénégalaise <i>Joseph François Cabral</i>	63
5. The Green Economy and Africa's Economic Transformation: A Balancing Act <i>Abdalla Hamdok</i>	85
6. Cinquante ans de planification du développement en Afrique : regard rétrospectif de quelques expériences continentales <i>Thérèse F. Azeng</i>	101
7. Caring for Social Transformation – The Public and Private Costs of Caring for Under-nourished Children in Africa <i>Takiwaa Manuh and Carlos Acosta</i>	119
8. « L'accès durable des paysans à la terre : quel peut être l'apport des coopératives à la lutte contre l'accaparement des terres en Afrique ? » <i>Willy Tadjudje</i>	135